Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

6.10.A.10

MEMOIRES

DE

Meſſire Pierre de Bourdeille, Seigneur de BRANTOME,

CONTENANT,

Les Vies des Hommes Illuſtres & grands Capitaines eſtrangers de ſon temps.

PREMIERE PARTIE.

A LEYDE,

Chez JEAN SAMBIX le Jeune, à la Sphere.

M. DC. XCIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Des Vies des Hommes Illustres Estrangers contenuës dans ce Premiere partie.

Charles V. Empereur & Roy d'Espagne. Pag. 1
Ferdinand Empereur. 57
Rudolphe Empereur. 67
Le Grand Duc d'Albe. 68
Ferdinand Roy d'Arragon. 89
Gonsalve de Cordoue, surnommé le Grand Capitane. 95
Fabrice & Prospor Colonnes. 104
Le Marquis de la Padulle. 116
Dom Pedro de Paz. Idem.
Epitaphe de Dom Pedro de Navarre. 124
Antoine de Leve. 125
Dom Samche de Leve. 138
Le Marquis de Pescayre. 140
Le Marquis du Guast. 157
Monsieur de Chievres. 173
Dom Hugues de Moncade. 190
Le Prince d'Orange. 193
Ferdinand de Gonzague. 203

Le

Digitized by Google

TABLE.

Le Comte de Naſſau, Premier Prince de cette Maiſon. 206

Monſieur de Bourbon. 209

Le Marquis de Marignan. 247

Monſieur le Comte de Mansfeld. 262

Ceſar de Naples. 268

Le Comte de Buren. 272

Le Comte Palatin. 279

Dom Alvaro de Sande. 286

Le Comte Ludovic Ladron ou Lodron. 303

Aliſpard Mandruzzo. 306

Digitized by Google

BIBL. NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

MEMOIRES

DE MESSIRE

PIERRE DE BOURDEILLE,

Seigneur de BRANTOME.

Charles V. Empereur & Roy d'Espagne.

C'Est donc Charles V. dit Charles d'Aûtriche, dont je parle, que les anciens François de son tems brocardans, & mêmes les Picards, qui sont grands Equineurs, mot propre à eux pour dire grands causeurs, appelloient Charles qui triche, faisant allusion sur Austriche qui triche, autant à dire qui trompe. Comme de vray toute badine qu'elle étoit, n'étoit point mauvaise. Car il étoit accusé d'estre un grand trompeur, & un peu trop manqueur de foy.

Digitized by Google

J'ay donc ſi grande fiance à ce grand Empereur, qu'il couvrira l'imbecillité de ma plume par l'ombre de ſes hautes conqueſtes & de ſes exploits nompareils.

Je diray donc de luy, comme autresfois j'ay oüy raconter à feu Monſieur l'Admiral de Chaſtillon, lors qu'il fut envoyé de par noſtre grand Roy Henry ſecond en Flandres vers ce grand Empereur Charles, comme de ſon coſté il envoya le Comte de Lalain pour jurer la trefve faite entr'eux deux, ſi heureuſe & avantageuſe pour toute la France, & ſi malheureuſe auſſi quand elle ſe rompit.

Advint un jour qu'en deviſant avec ſa ſacrée Majeſté, & tombant de propos en propos, elle vint à diſcourir des guerres paſſées & des grands Capitaines qui avoient commandé, & s'en eſtre tant perdu qu'il n'en ſçavoit plus de ce temps reſtez qui meritaſſent le nom de grands Capitaines que trois, luy premierement, ſe donnant le premier lieu, comme de raiſon (ainſi que fit Hannibal en ſon pourparler de meſme ſujet avec Scipion chez le Roy Antiochus) Monſieur le Conneſtable, oncle du dit Sieur Admiral pour le ſecond, & le Duc d'Albe pour le tiers.

Non qu'il vouluſt faire tort à la ſuffiſance du Roy Henry ſon Maiſtre, mais pour

pour ſon peu d'âge, & ſa jeune experience, il ne pouvoit encor avoir atteint (ce diſoit-il) ce grand nom & la perfection, mais qu'avec le temps, luy qui eſtoit ſi brave & courageux, & fils de France, & ambitieux qu'il eſtoit, il y parviendroit fort aiſement.

Il en dit autant de Monſieur de Vendoſme, de Monſieur de Guiſe, & dudit Sieur l'Admiral, à qui il parloit: mais il falloit que le temps, Maiſtre de tous arts & metiers, leur apportaſt une longue experience & maturité, à ce qu'ils appriſſent tousjours, & continuaſſent leurs leçons de bien faire ſans eſtre divertis de leurs oiſivetez, de maux auſſi, ni diſgraces qui viennent couſtumierement en guerre, & adviſaſſent à luy, qui n'y avoit nullement eſpargné ſon corps tout Royal, mol & tendre, l'y ayant abandonné comme le moindre ſoldat, de telle ſorte qu'il n'en rapportoit qu'une faſcheuſe poſſeſſion de gouttes, qui le tourmentoient ſi fort, qu'il n'euſt pas la force d'ouvrir les lettres qu'il luy preſenta une autre-fois du Roy ſon Maiſtre.

Dont il luy dit la larme à l'œil, vous „voyez (Monſieur l'Admiral) comme „mes mains, qui ont fait & parfait tant „de grandes choſes, & manié ſi bien les „armes, il ne leur reſte maintenant la

„ moindre force & puiſſance du monde
„ pour ouvrir une ſimple lettre,
„ Voilà les fruits que je rapporte, pour
„ avoir voulu acquerir ce grand nom
„ plein de vanité, de Grand Capitaine &
„ tres capable & puiſſant Empereur, &
„ quelle recompenſe!

Or par ce diſcours, que faiſoit ce grand Empereut de ces grands Capitaines, il ſemble qu'il nous veuille montrer & aſſeurer, que la longuer du temps engendrant les experiences, eſt du tout propre pour aſſaiſonner & façonner un grand Capitaine, comme ne le pouvant eſtre ſans ce moyen.

Sur quoy dans ce livre je veux & eſpere alleguer des exemples de pluſieurs bons & grands Capitaines, dequels l'âge & vieillé experience a beaucoup ſervy en cela, & d'autres auxquels une continuelle & aſſidue practique d'armes, encore qu'ils ayent été aſſez jeunes, a fort aidé à les rendre pairs aux vieillards, voire les ſurpaſſer, comme nous voyons à l'exemple de ce grand Scipion, de la rodomontade qu'il fit à Fabius Maximus, lors qu'il voulut empêcher le Senat de luy donner la charge en l'âge jeune où il étoit & peu pratique, d'aller en Affrique, en faiſant le morceau ſi gros, que c'étoit tout (diſoit-il) ce que lui vieux & experimenté Capitai-

taine ou ſon fils (qui étoit fait de ſa main) ſçauroient mordre ou digerer.

En quoi ce jeune Scipion plein de courage & d'eſprit le renvoïa bien loing avec ſa comparaiſon qu'il faiſoit, diſant que tant s'en falloit qu'il voulut ſe comparer à eux, qu'avant qu'il fut long-temps il leur feroit telle honte, qu'en peu de temps il mettroit fin à une guerre, laquelle ils n'avoient eu la valeur, le courage, l'eſprit & l'adreſſe de parfaire en tant d'années, qu'ils y avoient conſommé avec tant de treſors publics.

Et de fait ainſi que ce jeune Capitaine le dit, le tint, & le fit.

J'eſpere en alleguer, pluſieurs en ce livre, qui en ont fait de même : mais avant il faut retourner encor à ce brave Empereur, lequel certes il faut avoüer avoir été un tres-grand Capitaine.

Toutsfois ſi l'on conſidére bien toutes choſes, il ſe mit fort tard au métier de Mars, & ſi avancé en l'âge, que c'eſt choſe toute évidente qu'il ſe fit de grands exploits de guerre & fort ſignalez par ſes Lieutenans generaux en Italie, & d'auſſi beaux qu'il s'en ſoit fait de ſon temps, ſans jamais s'y eſtre trouvé.

Et c'eſt ce que le grand Roy François lui ſçut tres-bien reprocher ſur cela,

qu'il ne le voyoit jamais en ſes armées, où il l'y peut rencontrer, & là vuider leur different de perſonne à perſonne, lequel reproche poſſible fut cauſe de faire ſortir l'Empereur de ſes Eſpagnes & Monts Pyrenées, pour prendre le vent & charger les armes.

Ce grand Jule Ceſar en fit de meſmes, qui arrivant au Sepulchre d'Alexandre, ſe mit à pleurer, qu'il n'eſt fait encore aucune choſe ſignalée en l'âge, auquel Alexandre avoit conquis tout le monde.

l'Empereur pour ſon premier eſſay certes en fit un tres-ſignale, quand luy-meſme en perſonne chaſſa ce grand Sultan Solyman (grand certes, le peut-on dire en toutes ſortes) de la Hongrie, laquelle il ravageoit & pilloit à ſon aiſe, comme il luy plaiſoit, & l'achevoit de ruiner & emporter ſans l'ayde de l'Empereur qui l'euſt empieté luy-meſme ſans qu'il ſe mit à la fuite ou à la retraite, bien marry qu'il ne le peut combattre, car il avoit une tres-belle armée, de laquelle en ayant fait la reveue devant Vienne, il ſe trouva avoir nonante mil-hommes de pied payez, & trente-mille chevaux, car tous y avoient fraye, & le Pape, & les Potentats d'Italie, & d'Allemagne.

Qui plus eſt, il voulut le pourſuivre juſques aux fins de la Hongrie, voire par de-

delà, mais tous s'excuserent, & sur tous les Allemands, qui pour leur excuse dirent ne vouloir passer outre, n'estant là assemblez ny venus que pour defendre leurs frontieres & leur patrie, non pour defendre ny conquerir à luy l'autruy; dont l'Empereur en fut fort mal content d'eux, & en deprima beaucoup, ainsi que je l'ay oüi conter à aucuns vieux Capitaines & Soldats Espagnols, qui enrageoient tous de passer plus outre, selon la divise de leur brave General, lequel prit goust à cette premiere curée, que depuis il fit & continua choses tres-memorables.

Et si l'on veut croire l'opinion d'aucuns grands guerriers, & qu'on leur demande, comme j'ay veu, lequel des deux merite plus de loüanges en ses actes, ou luy, ou Jule Cesar.

Certes Cesar à esté fort estimé de ce qu'il a fait en la Gaule, l'espace de huit ans, si l'on veut bien considerer la vaillance de ces Gaulois, qui pourtant ont fait leurs guerres, plus par le grand nombre de gens, & de leurs partialitez, que par leur grande valeur.

Mais l'Empereur eut affaire contre ce grand Roy François, & Henry II. leurs grands Capitaines, leurs braves & vaillans sujets & soldats tres-bien

aguerris, contre leſquels il a plus acquis (comme je tiens d'aucuns) de gloire & de reputation, que ce qu'il a jamais entrepris & fait contre les Turcs, & les Italiens, les Mores, les Indiens & les Allemands en la guerre des Proteſtans tant vantée des Eſpagnols & autres nations.

Non pourtant qu'il y demenât ſi ſouvent ni ſi longuement les mains comme contre les François, qui luy donnerent bien plus d'affaires que les autres, & nous en a bien donné auſſi, ſans pourtant nous faire ployer ſous le joug de celuy des Allemans, comme dit Louys d'Avila, qui en a écrit la guerre, comme y eſtant & voulant exalter ſon Maiſtre par trop, dit que ç'a eſté un grand cas de luy, que Charlemagne demeura trente ans à ſubjuguer les Saxons, & l'Empereur Charles n'y demeura que trois mois, prit priſonnier leur principal Chef le Duc de Saxe avec d'autres grans Seigneurs & Capitaines, les autres furent mis en fuite, & à qui ſauve qui peut, comme le Lantgrave de Heſſe, lequel ſe retirant de Ville en Ville, ainſi qu'on luy demandoit ce qu'ils avoient à faire, il ne leur répondit, que comme dit l'Eſpagnol, *Cada raposo guarda ſu cola*, chaque Renard garde ſa queuë.

Voilà

Voilà un bon reconfort, & bon payement pour avoir tenu son parti.

Enfin il fallut qu'il vint bouquer & se rendre prisonnier à sa misericorde, demander pardon, & le prier de ne le tenir point en prison perpetuelle.

En quoy il fallit bien pour un homme d'esprit, car il se prit par sa bouche (*& cosi si piglia la Volpe*) dit l'Italien; car selon qu'il demanda l'Empereur luy promit fort bien, si que le lendemain pensant sortir & se retirer en sa maison & ses pays, fut mis entre les mains de Guevara Maistre de Camp du Terze de Lombardie, lui ayant commandé le Duc d'Albe de par l'Empereur son Maistre de lui dire, que pour la prison perpetuelle, il lui tiendroit fort bien la foy & parolle, mais non pour celle qui est prefixe à quelque temps, qui pourroit durer & monter jusques à quatorze ans.

Quels mots rusez & ambigus pour tromper son prisonnier en tout honneur! Qui fut étonné, ce fut ce Prince.

Le dit Louys d'Avila & Sleidan en parlent assez sans que j'en die davantage, lesquels pourtant ne s'accordent pas bien.

Si ne sçauroit nier le dit Sleidan, qu'apres cette grande victoire qu'eut l'Empereur, les villes tant grandes que petites

tites n'apportaſſent les clefs à ſes pieds, étant en ſon lict & ſiége Imperial.

J'en ay veu des tableaux & pourtraits de tels trophées peints en taille douce, qu'il faiſoit trés beau voir.

Il gaigna cette victoire heureuſe le 24. d'Avril 1548. aprés la feſte de ce brave Chevalier St. George, que les Turcs reverent fort & non d'autres Saints, comme j'en parle ailleurs.

Venant aux Veſpres du Jour de Saint Marc, penſez que ce brave Saint voulut combattre pour luy en ſa juſte querelle, de ſorte qu'il fallut que le Duc de Saxe, qui auparavant ne l'appelloit que Charles de Grand, eſtant mené devant luy, & s'eſtant mis à genoux, luy demandât grace, & qu'il le traittât en priſonnier de guerre, l'appellant Sire. l'Empereur luy ſçeut bien reprocher, qu'il ne l'appelloit plus Charles de grand, & le traitteroit comme il meritoit (diſent ainſi les Eſpagnols.)

J'ai oüi dire à des gens qui eſtoient à la Cour de noſtre Roy Henry II. qu'avec les nouvelles que l'on y apporta de cette grande deffaite, on y apporta auſſi par grande merveille une des bottes du Duc de Saxe, qui eſtoit ſi gros, gras & replet, qu'aucuns courtiſans brocardeurs la voyans ſi groſſe à toute extrémité, rencontre-

trevent là dessus qu'elle estoit propre & assez bastante pour servir d'un fourreau de bois de lict de camp.

Il se dit de ce brave Empereur, que le jour même de la bataille, il estoit si mal mené de ses gouttes, qu'il portoit une de ses jambes appuyée dans un linçeul ou une nappe attachée à l'arçon de la celle de son cheval, qui estoit un Genet d'Espagne trés beau.

Non, il n'en devoit estre ainsi traité, ny si-tost, n'estant pas trop encor avancé sur l'âge : sur quoy nos farceurs & brocardeurs François, pour avoir revanche des mocqueurs & equineurs (comme j'ay dit) mesmes ceux d'Arras, qui donnoient souvent sur la friperie de nos Rois, François premier & Henry II. firent cette rime, pour joyeuse recontre & badine pourtant :

L'Empereur Charles le quint
Ne portant botte ne manequint,
Avec ses finesses toutes
Fut fort tourmenté de gouttes.

Voilà donc comme cet Empereur se mit fort tard à la danse de Mars, mais il y persevera si bien, par l'espace de vingt ans, qu'il devint & fut estimé des meilleurs danseurs de la feste de Bellone, tant

qu'elle tint grand bal pour lui, & s'il n'eût été par trop tourmenté de ſes dites goutes, il en eût fait mieux dire.

Et mêmes à la bataille & rencontre de Renty, où il ſe fit porter en litiere, n'étant point encore aſſez ſoul de l'ambition qui l'affamoit, & là pourtant il fallut changer & prendre un cheval Ture pour ſe ſauver, & là auſſi fut ſon periode; & délors prit occaſion de faire la Tréve, & ſe devêtir (par ce qu'il n'en pouvoit plus, c'étoit bien patience par force, car autrement il ne l'eut pas fait tant il étoit courageux & magnanime) de ſon Empire, de ſes Eſtats & Roïaumes, pour ſe retirer en Eſpagne prés de Valladolid en un Monaſtere (ou j'ay été) retiré du monde faire une vie tres-ſolitaire.

Encor tout Religieux, demi ſainct qu'il étoit, il ne ſe peut engarder (ce diſoit on lors, que la commune voix en courroit par tout) que quand le Roy ſon fils eut gagné la bataille de Saint Quentin, de demander auſſi-tôt que le courrier lui apporta les nouvelles, s'il avoit bien pourſuivi la victoire, & juſques aux portes de Paris; Et quant il ſçeut que non, il dit qu'en ſon âge & en cette fortune de victore, il ne ſe fût arreté en ſi beau chemin, & eût bien mieux couru: & de depit qu'il en eut, il ne voulut voir

voir la depêche que le courier apporta.

Il faut certes confeſſer, comme j'oüis dire une fois à un vieux Capitaine Eſpagnol, que ſi ce grand Empereur eût été immortel, ſeulement de cent ans bien ſain & diſpos, il auroit été par guerre le vrai fleau du monde, tant il étoit frappé d'ambition, ſi jamais Empereur le fut. Et il avoit pris la deviſe des deux colomnes, avec ces mots, *puls outre*, voulant en cela braver & ſurpaſſer Hercule, qui les avoit plantées au détroit de Gibraltar ſur les deux montagnes, qu'ils'y voient encore.

Sur ce je vay faire ce compte que je tiens du feu Capitaine de Bourdeille, mon ſecond frere, & Monſieur d'Argy, qui avoit épouſé la Belle Sourdis, l'une des filles de la feüe Reyne, je croi qu'il vit encore, & il n'y a pas long-temps qu'il m'en rememora le conte, qu'à l'advenement du Roy Henry ſecond, que ſon regne étoit encor en paix, ſe trouverent en Piémont & à la Cour quelques jeunes Gentils-hommes François, ainſi qu'a été tousjours leur coûtume d'aller chercher la guerre ailleurs, & entre les Etrangers, quand ils ne la trouvent prés d'eux, ſe faſchant d'être par trop accroupis en oiſiveté, deſquels étoient le Seigneur de

de Piennes (celuy qui mourut à Theroüanne) de Beaudine, qui y mourut auſſi; Eſtanges, qui mourut au voyage d'Allemagne, le jeune Dampierre, & le dit Capitaine de Bourdeille, qui moururent tous deux aux aſſauts de Heſdin; & d'Argi, qui vit encor & les ſurveſcuſt tous.

Ces Meſſieurs prirent donques reſolution d'aller en la guerre d'Hongrie, & partans les uns de Piedmond, ou eſtoit mon frere, & les autres de la Cour, arriverent à Vienne en Auſtriche, où pour lors eſtoit l'Empereur, & pour ce lui allerent faire la reverence, car il avoit desja ſçeu leur venuë.

S'Etans donc preſentez devant ſa Ceſarée Majeſté, il les recueillit tous d'un trés-bon viſage & trés-belles gratieuſes paroles, & ayant tirez d'eux l'occaſion de leur voyage pour cette guerre & pour l'y ſervir, ne pouvans demeurer en paix pour leur jeune âge, où ils eſtoient, il les en loüa bien fort & les en remercia de meſmes & de fort bonne façon; puis leur dit qu'il eſtoit bien marri qu'ils avoient falli à leur voyage, & n'avoient eu de quoy montrer leur brave courage, car la trefve venoit d'eſtre faite avec le Turc. Mais (ce dit-il) retournez vous-en Meſſieurs, je vous aſſeure que vous

ne

Digitized by Google

ne ſerez pas pluſtoſt en Piemont, que vous y trouverez la guerre pour Parme, ou vous trouverez de la beſoigne taillée pour vous exercer, priez Dieu ſeulement pour ma ſanté & ma vie, car tant que je l'auray, je ne vous laiſſeray point oiſifs en France, & n'ayme la paix non plus que vous autres, j'ay eſté nay, fait, & accouſtumé pour les armes, il faut que je les continue juſques à ce que je connois voſtre Roy iſſu du noble ſang de France (comme j'en ſuis auſſi ſorti) étant jeune, comme il eſt, & ambitieux auſſi-bien que moy, il n'a garde de s'accagnader en oyſiveté, ny aux plaiſirs de ſa Cour. Jamais deux grands voiſins puiſſans & convoiteux ne ſçauroient gueres demeurer en paix. Par quoy deſormais n'ayez peur d'avoir faute d'exercice pour les armes, tant que luy & moy vivrons & bruſlerons d'envie.

Vous vous en retournerez donc, Meſſieurs, quand il vous plaira, aprés avoir veu ma Cour, vous eſtre pourmenez par la Ville, & veu le pays où voudriez aller, en remerciant vos bonnez volontez, que je priſe autant que les effets, vous promettant en foy de Gentil-homme; que ſi durant les guerres vous tombez entre mes mains ou des miens priſonnier, en me le faiſant ſçavoir, je vous reconnoi-

noiſtrai cette affection & ce plaiſir au double.

Et pour ce voulut ſçavoir leurs noms & les faire mettre par écrit pour s'en reſſouvenir, ayant pourtant ouy parler de leurs maiſons, qu'il tenoit pour fort illuſtres & genereuſes, & appella Monſieur de Pienne ſon Vaſſal, comme de vray cette maiſon a des grands biens en Flandres.

Ces Meſſieurs donc ayant pris congé de cette grande Majeſté, avec forces grandes careſſes & honnêtes offres, s'en retournerent en Piémont, où ils ne faillirent de trouver la guerre ouverte pour Parme, comme il leur avoit dit.

Et notez qu'il leur parla tousjours en trés-bon François: tels propos de ce grand Prince montroient bien qu'il aimoit la guerre, l'ambition, & une grande gloire.

Or laiſſons là ces guerres, car elles ſont aſſez publiées par les hiſtoires, il faut faire d'autres contes de lui.

Les François, Flamans, & Allemans racontent encor aujourd'hui pluſieurs particularitez de ſes dits & faits.

Comme ſeroit entre autres l'Edict qu'il fit publier au Pais-bas, que les Brabançons & Allemans ne peuvent encore oſter aujourd'hui de leur memoire: car

car ce fut une ordonnance observée par toutes les dis-sept Provinces, que l'on n'eût plus à faire caroux, car encore qu'il fût de la patrie, il n'étoit point pour biberon (que c'est d'une belle naissance & bonne nourriture! (& sur peine de grosses amendes contre les contrevenans.

Et cela à cause des grans maux, qui sortoient de ses brindes ordinaires & dissolus, tellement qu'il sembloit advis à un chacun, que l'Empereur avoit bien puni tous ses peuples tant Vallons que Flamens, à cause de ces deffences faites de ne plus ainsi carrouser.

Pour doncques oublier le metier à la longue, que la Nature leur avoit appris devenus quinaux en leur festins, ils s'adviserent d'enerver cet Edict prinsautier en cette façon, selon le contenu du vieil proverbe Italien, *fatta la lege, è trovato l'inganno*, C'est qu'aux banquets qu'ils faisoient, ils se montroient les uns aux autres les godets & les tasses pleines de vin, & les soütenans regardoient à qui ils les portoient & vouloient, puis s'entredisoient; hola! l'entens-du? Celuy qui estoit tenu de pleiger son compagnon, répondoit, Et quoy? l'aissaillant repliquoit, ce que l'Empereur a deffendu: & là dessus il falloit trinquet & faire raison.

Fins

Fins Allemans! l'Empereur fut contraint de laiſſer hauſſer le temps aux bons biberons, comme ils avoient accouſtumé.

J'ay ouy faire ce conte à pluſieurs, & principalement à Madame de Fontaines Chalandray, qui eſtoit de ce temps en Flandres, fille de la Reine Eleonor ſa Maiſtreſſe, & avoit tout cela veu practiquer, on l'appelloit la belle Torcy.

Diſoient encore les Allemans, Flamens, Vallons & Eſpagnols, que cet Empereur avoit de couſtume de ſalüer ſouvant les gibets devant leſquels il paſſoit, monſtrant par là qu'il honoroit grandement la juſtice, tenant en cela de ſon ayeule Iſabelle de Caſtille, qui ſe rejoüiſſoit fort, quand elle voyoit les gibets bien garnis de mal-faiteurs, c'eſtoit une de ſes joyes, j'en parle ailleurs.

J'ay veu de mon jeune temps en Italie, ſur tout à Naples, les Soldats Eſpagnols, ſuivans les bandes, ne paſſer jamais devant les fourches, où il y avoit des pendus & branchez, depuis les plus grans juſques aux plus petits & leurs *muchachos*, qu'ils ne levaſſent tous à la file le bonnet ou le chapeau de la teſte, comme devant une croix, & ce à l'imitation de leur Empereur.

On raconte auſſi de cet Empereur, qu'il

qu'il beuvoit tousjours trois fois à ſon diſner & à ſon ſouper, fort ſobrement pourtant en ſon boire & en ſon manger.

Lors qu'il couchoit avec une belle dame (car il aimoit l'amour, & trop pour ſes goutes) il n'en euſt jamais party qu'il n'en euſt jouy trois-fois.

Il aimoit le jour & la feſte de ſaint Mathias, & le Saint & tout, parce qu'à tel jour il fut eſleu Empereur, & à tel jour couronné, & à tel jour auſſi il prit le Roy François priſonnier non pas luy proprement, mais ſes Lieutenans.

Entre toutes langues il entendoit la Françoiſe tenir plus de la Majeſté que toute autre. Quel bon juge & ſuffiſant pour la mieux honorer? Et ſe plaiſoit de la parler, bien qu'il en euſt pluſieurs autres familiaires, repétant & diſant ſouvent quand il tomboit ſur la beauté des langues ſelon l'opinion des Turcs, qu'autant de langues, que l'homme ſçait parler, autant de fois eſt il homme, tellement que ſi un brave homme parloit de neuf ou dix ſortes de langages, il l'eſtimoit autant luy tout ſeul, qu'il euſt fait dix autres.

Il fut fort curieux d'attirer à ſoy le Dragoman du grand Sultant Soliman, juſques à luy propoſer ſous main de grans gages & penſions: mais il eſtoit

entre

entre trop bonnes mains, qui luy donnoit tout ce qu'il vouloit.

Cet homme parloit distinctement & bien parfaitement dix-sept langues, qui sont Grec Vulgaire & Litteral, Turc, Arabe, More, Tartare, Persan, Armenien, Hebreu, Hongre, Moscovite, Esclavon, Italien, Espagnol, Almand, Latin, & François, & s'appelloit Genus Bey, natif de Corfou, homme certes fait par miracle, voire incroyable qu'il eût jamais atteint cette perfection, & l'Empereur le devoit bien estimer & desirer, puisque luy-même parloit cinq ou six langues.

Jay ouy dire que l'Empereur fit traduire l'Histoire de Messire Philippe de Commines, qui estoit François, en toutes les autres qu'il sçavoit, pour ne les pas oublier, les practiquer, & retiner mieux la dite Histoire, & pour imiter mieux son Aieul le brave Charles de Bourgogne en ses faits & conditions, & principalement en rompement de foy, pour regner à l'exemple de Cesar, qui en disoit & en faisoit de mêmes.

Il fut nourri de trés bonne heure aux affaires par ce sage Monsieur de Chevres, que ce prudent Louys XI. lui donna pour son curateur second; car luy étoit le premier, qui l'instruisit si bien que l'on en a veu les effets & la fin.

Il

Il fut fort haut de courage & presumant fort de soi.

Il se dit & se lit, que lors qu'il annonça la guerre aux Protestans, il avoit si peu de forçes au commencement, que si les autres eussent été trés-grans Capitaines, vaillans & hasardeux comme lui, ils l'eussent défait; car ils avoient deux fois plus de forçes que lui, n'ayant encore receu celles du Pape, d'Italie & de Flandres, & par ainsi son conseil luy persuadoit de temporiser : rien pour cela, par son brave cœur il hazarda tout.

J'ay oüi dire aussi, que lors qu'il vint assieger Metz, son Conseil le conseilla de l'envoïer sommer avant selon la mode de guerre, non, (dit-il) ce seroit une ceremonie de peu de valeur, Ce Monsieur de Güise, ce jeune Prince, ce brave & vaillant ce s'est point renfermé dedans avec si bella nobleſſe Françoise, grandes & delibrées forces, pour parlementer & se rendre; aussi ma victoire en la prise de cette façon n'en seroit si glorieuse, mais je la veux avoir par force & de bravade, *y el triumpho* (dit-il) *mas bravo serà de averlos por mucha sangre derramada, que por gracia y misericordia.* Il y fut bien trompé : J'en parle ailleurs.

Or si ce Prince avoit le cœur haut, brave

BIBLIOTECA MA... ROS...

Digitized by Google

brave & valereux, il avoit auſſi l'ambition tres-grande, qui le guidoit & conſervoit; car ne ſe contentant de ce beau & ſpecieux nom d'Empereur, des terres de ſon Empire, & de tant d'autres Royaumes, qu'il avoit, il fut une fois en reſolution (dit l'Hiſtoire de Flandres, & que cela y eſt commun) de ſe faire Roy de toute la Gaule Belgique, ſous laquelle l'on peut dire plus de trente cinq groſſes villes, tres-fameuſes, ſuperbes & tres-magnifiques, comme Louvain, Bruxelles, Anvers, Tournay, Mons, Valencienne, Bois-le Duc, Gand, Bruges, Ypre, Malines, Cambray, Arras, l'Iſle, Liege, Namur, Utrecht, Amiens, Bouloigne, Saint Quentin, Calais, Reims, Treves, Mets, Hannau, Toul, Verdun, Strasbourg, Mayence, Aix, Cologne, Cleves, Juliers, & force autres juſques à Roüen (dit l'Hiſtoire) & la plus part du pays, à ſçavoir celle du coſté de la Seine: toutes leſquelles places ſont decorées de dignitez & titres Imperiaux, Royaux, Ducaux, Marquiſats, Comtez & Baronnies, Archeveſchez, Eveſchez, & de tous autres honneurs & degrez de prééminence.

De plus, il y a plus de deux cens bourgs, leſquels pour leurs qualitez & facultez ont privileges de villes murées, ſans

ans une infinité de beaux & grans villa-
ges, qui paroiſſent des Villes, ayant
clochers avec un peuple infiny & incro-
yable.

Tout cela eſt à preſent bien changé de-
puis ces guerres Civiles, & d'Eſtat.

Ce n'eſt pas tout, car elle eſt embellie
& enrichie de groſſes rivieres naviga-
bles, comme le Rhin, la Meuſe, la Sei-
ne, l'Eſcaut.

Puis de tres-grandes & belles foreſts,
comme les Ardennes, Carbonniere, &
autres.

L'Empereur donc tenté de tant de bel-
les choſes & d'envies, propoſa à ſon con-
ſeil de faire un Royaume tout à part pour
luy, mais il y trouva des difficultez, &
principalement ſur la diverſité des poids,
meſures, couſtumes, des loix & des lan-
gues, qui ſont entre tant de regions &
pays particuliers, leſquels l'un à l'autre en
choſe aucune, comme par union & vra-
ye inſtitution de Royaume conviendroit
faire, ne voudroient ceder.

Toutes ces difficultez furent debat-
uës, mais pour cela rien, car l'Empereur
en fut bien venu à bout, auſſi-bien qu'ont
eut jadis nos Roys ſur le Royaume de
France, où il y a diverſes loix, diverſes
couſtumes, diverſes meſures, divers
poids, & diverſes langues.

Mais

Mais l'encloüement étoit en ce qu'il eût de grandes guerres de tous côtez, & principalement contre ce grand Roi François, valeureux comme lui, sur tout de voir son vassal plus grand & plus riche que lui, lequel ne l'eût jamais permis, & mêmes qu'il fût venu regenter son Roïaume si prés & aux portes de Paris.

Quelque autre Roï l'eût en duré, aussi bien lui rompit-il tous ses desseins en cela.

Sur quoy j'aï veu disputer si c'étoit au dit Empereur, comme au nom & titre d'Empereur, qu'il pouvoit faire & ériger ce Royaume?

Aucuns disent que ce privilege appartient aux Empereurs de ce faire, les autres tiennent que c'est au Pape, je m'en rapporte à de plus sçavans que moi pour en faire la conclusion; je penserois pourtant tout tel que je suis en faire un traité selon ma fantaisie, mais pour ce coup je m'en deporte, craignant de me détourner trop de mon grand chemin.

Tant y a encore, que sans nôtre grand Roy François, voire sans son ombre seulement, cet Empereur fût venu aisement à ce dessein, & autant de petits Princes & Potentats qui s'y eussent voulu opposer, il en eût autant abbatu comme

me des quelles, & leur puiſſance n'y euſt eu pas plus de vertu, que celle des petits Diablotins de Rabelais, qui ne font que greſler & geler les choux & le perſil d'un jardin, le Pape ne luy euſt pû reſiſter, puis qu'il fut pris dans ſa fortereſſe de Saint Ange pretenduë imprenable : mais pourtant ayant affaire de luy pour ſa couronne, il vint s'humilier à luy, ce qui fut tres-bien & ſaintement fait.

Sur quoy j'ay oüy faire un conte plaiſant à des Eſpagnols & Italiens mémes dans Boulogne, où fut fait ce couronnement qu'avant y aller y eut aucuns de ſes favoris, & meſmes Eſpagnols, qui ſont ſoupſçonneux comme ſinges de Cour par les Pages, qui luy dirent qu'il ſeroit bien eſtonné qu'en faiſant ſa ſubmiſſion au Pape, qu'il luy feroit l'affront que fit l'un de ſes predeceſſeurs à l'Empereur Frederic, & luy mettroit le pied ſur la gorge en recompenſe de ce qu'il l'avoit fait prendre & tenir priſonnier ſi long-temps.

A quoy-reſpondit l'Empereur, s'il ſe joüoit à cela, je luy donnerois de mon eſpée ſi eſtroit ſur l'oreill, qu'il s'en reſſouviendroit pour jamais, & l'endormirois bien pour un long-temps: & pourtant y ſongeant un peu & ne voulant eſtre pris ſans gantelet, il alla par devers luy non en petit Prince s'humiliant, mais en vray-

Empereur arrogant & avec telles forces qu'il fit plus de peur au Pape, que le Pape à luy, bien qu'il fuſt ſur ſes terres & en ſa ville de Boulogne.

Paul Jove en raconte l'hiſtoire en ſon entrée, mais je l'ay mieux leüe & appriſe dans un livre Eſpagnol, & que je l'ay ouy auſſi confirmer à aucuns vieux Capitaines & Soldats Eſpagnols & Italiens de ce temps. Il entra donc ainſi.

Premierement marcherent à la teſte quatre mille Eſpagnols, tous vieux Soldats des guerres paſſées, leſquels menoit Don Anthoine de Leve, porté dans une eſtoit par des eſclaves, laquelle chaire couverte de velours cramoiſi & luy trés-bien en point.

Aprés venoient dix-huit groſſes pieces d'artillerie, fournies de tout leur attirail & munitions, qu'il n'y manquoit rien, étant ſuivies de mille hommes d'armes de vieilles ordonnances de Bourgogne, tous bien montez & bien armez, & couverts de leurs belles & riches caſaques d'armes, la lance ſur la cuiſſe.

Puis venoient les Pages de l'Empereur, qui pouvoient monter à vingt & quatre ſeulement, tous ſuperbement veſtus de velours jaune, gris & violet, eſtant pour lors ſes couleurs, montez ſur de trés-beaux chevaux, les uns à la ge-

genette, les autres à la commune, que les Eſpagnols appelloient pour lors à la baſtarde. Les Pages aprés eſtoient ſuivis du grand Eſcuyer de Sa Majeſté, armé de toutes pieces d'armes blanches, pourtant en ſa main droite l'eſtoc de Sadite Majeſté.

Puis l'Empereur marchoit monté ſur un fort beau Genet d'Eſpagne bay obſcur, armé de fort belles & riches armes, dorées & couvertes d'un ſaye (ainſi l'appelle l'Eſpagnol) de drap d'or, l'eſpaule droite portant découverte & la moitié du côté & les bras auſſi, par où ſe pouvoient voir les armes aiſément, & en la teſte un bonnet de velours noir. Le même l'appelle *un bonete de terciopelo negro*, ſans panache ny autre garniture. Du temps paſſé on en uſoit ainſi ſouvent de ces bonnets à cheval pour une parade, comme j'ay veu les Eſcuyers de nos Rois en porter quelquesfois, quand ils piquoient les grands chevaux devant les Rois : mêmes le Roy Charles, je luy ay veu les porter eſtant jeune quand il falloit les piquer, non pas toûjours, mais quelquesfois.

Feu Monſieur de Guiſe, ce brave dernier mort, comparut ainſi en ſa parade & entrée de camp en un combat à cheval, qui ſe fit un jour au Louvre aux nopces de Monſieur de Joyeuſe, ſur un courſier,

qui alloit fort bien deux pas & un ſault : auſſi le ſçavoit-il fort bien mener, ayant un bonnet d'eſcarlate ſur la teſte ; & il me dit qu'il l'avoit trouvé dans les vieux meubles de feu Monſieur ſon Pere : car de ce temps il s'en portoit fort, garny de force pierreries & de longs fers d'or à l'antique, ce que tout le monde trouva fort beau : auſſi à ce Prince tout ſeioit bien, tant il eſtoit bien nay & nourry, & pour moy jamais je ne vis avoir ſi bonne & belle grace, non de Prince ſeulement, mais d'Empereur & de Roy.

Ainſi donc ce grand Empereur s'accommoda de ce bonnet ſans porter le chapeau qu'il n'aimoit pas tant, que *una gorra, o gorilla*, que l'Eſpagnol appelle ainſi un bonnet ou petit bonnet, voire de drap, qu'il portoit quaſi ordinairement, & que de ces temps les bonnets étoient fort en uſage, non comme aujourd'huy les grands fats de chapeaux, que où l'on porte garnis plus de plumes en l'air, qu'une Auſtruche ne peut fournir.

Il a fallu que j'aye fait cette digreſſion, il faut qu'elle paſſe par Bardelot ſans payer peage.

Pour retourner encore à noſtre grand Empereur, il eſtoit donc monté ſur ce beau Genet (comme j'ay dit.)

Les

Les Cardinaux venoient aprés sur leurs mules, & leurs grandes chappes sur eux. Aprés lesquels venoit Daftorgia, qui conduisoit la troupe de quatre ou cinq cens Gentils-hommes de la Cour, les uns plus braves que les autres, & tres-bien montez.

Suivoient encore mille cinq cens Chevaux legers & Gendarmes, tous l'Armet en teste ou la Bourguignotte.

Et pour l'arriere-garde trois mille hommes de pied, encore tant Espagnols, Italiens, que Lansquenets.

C'estoit marcher cela en brave & grand Empereur pour faire trembler la terre, ainsi qu'il fit aussi trembler le ciel, lors que son Artillerie commença à tirer, & faire un bruit de Diable, que Dom Antoine de Leve fit bravement joüer ce jeu, & avec les arquebusades redoublées souvent de ses soldats.

Or de narrer & deduire tout le reste de son entrée, & comme il arriva à l'Eglise, ce qu'il y fit, & comme il fut receu, c'est chose superfluë, puisque cela se trouve assez par écrit.

Seulement je diray pour reprendre nôstre premier theme, comme il se comporta en son obedience vers le Pape.

Quand il fut donc joint à luy il se mit à genoux, & luy baisa les pieds, & puis s'étant levé, il luy baisa la main, le Pape aussi

toſt (les ſiens luy ayant levé ſa mytre par derriere) luy baiſa à la joüe. Cela fait l'Empereur ſe remit encore à genoux, & le Pape avec un grand geſte de faveur (ainſi dit l'hiſtoire) le pria de ſe lever, & étant ainſi, il vint un de la ſuite de l'Empereur, qui tira une piece d'or de la bourſe de drap d'or, qui la donna à l'Empereur, laquelle il offrit au Pape en benefice de tout ſon pouvoir, & luy diſant, Pere Saint, graces ſoient renduës à Dieu de là haut qui m'a concedé tant de graces que je ſois venu icy en toute ſeureté à baiſer le pied de vôtre ſainteté, & être receu d'elle benignement plus que je ne merite, & par ainſi je me mets dés ores en vôtre ſauvegarde.

Quels mots feints & ruſés que voilà, & quelle ſauvegarde? puiſque le Pape étoit en la ſienne, & qu'il étoit le plus fort, de même en fit le Loup (de la fable d'Eſope) qui feignant d'eſtre chaſſé & d'avoir peur, ſe vint rendre en la ſauvegarde de ſa commere Madame la Chevre, & aprés la mangea, car elle vouloit faire de la galante avec luy : mais nôtre Empereur ne fit pas de même ſur le dernier point, & ne faut pas douter pourtant, que ſi le Pape eût voulu abuſer de ſon authorité, que l'Empereur ne l'eût fait ſauter haut comme une mitaine. Et voilà pour-

pourquoy il fut tres-ſage & bien adviſé de s'eſtre bien accompagné.

Auſſi fut ſage le Page, quand il lui dit, ta Ceſarée Maieſté (c'étoit un grand mot celui-là du Pape) & ta veüe m'a été fort deſirée, & pour ce je rends graces à Dieu de vous avoir veu & receu, non comme elle merite, & par ainſi nous nous mettons en ſa garde.

C'étoit bien dit du Pape cela, de ſe mettre en ſa garde & ſans faintiſe, comme l'Empereur avoit dit la ſienne.

Cela dit, le Maître des Cerémonies hauſſa l'Empereur, & le mit auprés du Pape, prés du quel ne demeura gueres: & s'en alla avec les Cardinaux pour parfaire le reſte de ces ceremonies, & puis avant que ſe departir du tout, firent une grande amitié & reconciliation, comme il ſe voit par eſcrit.

Et par ainſi cet Empereur demeura fort content, n'ayant rien eu tant en affection que ce couronnement pour pluſieurs raiſons, & principalement qu'il n'étoit qu'à demi Empereur, & ne l'appelloit-on que l'Eſleu Empereur, non pas les Eſpagnols qui l'appelloient fort bien tout à trac *Emperador* ſans le mi-partir.

Ce ne fut pas tout, car encore dit-on qu'il ſe voulut faire couronner Empereur du nouveau monde; mais il n'étoit pas bien

bien encore achevé d'eſtre conquis, de la façon que le temps & les guerres qui s'y ſont faites en ayent achevé les conqueſtes, où les Eſpagnols, certes y ont acquis de belles reputations, & non ſans grandes peines, que nous autres François n'euſſions peu ſouffrir, temoin la Floride & autres petites terres des ſauvages, que nous n'avons ſceu gueres bien gagner ny garder, au lieu que les Eſpagnols, n'eſtant que petite poignée de gens, y ont fait des effets & des miracles fort eſtranges, non pas ſeulement en leurs premieres conqueſtes ſous l'Empereur, mais ſous le Roy Philippes, qui ſe ſont eſlargies eſtrangement ſans aucunes ſeditions & revoltes, comme fut celle de François Piſarre ce brave & vaillant Capitaine. J'en parle ailleurs.

Ce ne fut pas auſſi ſans grandes effuſions de ſang ſur ces pauvres Indiens, dont on en blâme fort les Eſpagnols, qui n'avoient pas tant de tort qu'on diroit bien, car ces barbares quand ils les trouvoient à l'eſcart, n'en avoient aucune commiſeration juſques à les mâger, & par ainſi faut que la cruauté ſoit recompenſée par la cruauté.

De ſorte qu'il ſe dit & ſe trouve par eſcrit, que ces Indiens eſtant ainſi ſi cruellement traittez, s'adviſerent de ſe faire baptizer & de ſe faire Chreſtiens, pour n'eſtre

n'eſtre plus expoſez à ces tourmens cruels. Et s'y en aborderent à ce S. Myſtere tant, que force Eſpagnols furent contraints de preſenter requeſtes aux Magiſtrats de l'Empereur, que les Preſtres & Moines n'euſſent plus à tant baptiſer de perſonnes, d'autant qu'ils ne pouvoient plus trouver d'eſclaves pour fournir au travail & cavement des mines.

Voilà un plaiſant trait, que ſi on l'euſt fait du regne de cette bonne & devote Reine Iſabelle de Caſtille; elle les eût tous fait mourir pour telle requeſte, n'eſtant pas ſon intention ſeulement de conquerir ce nouveau monde, mais de gagner & reduire ces pauvres ames qui eſtoient du tout perdues, tant elle eſtoit bonne & devote Chrétienne: cette requeſte pourtant étoit plaiſante pour un leger Chrétien.

Or pour reprendre encore cette conqueſte, ç'a eſté une tres-grande richeſſe, non pas ſeulement pour l'Eſpagne, mais pour toute la Chreſtienté, qui s'en eſt quaſi foulée, n'ayant auparavant que fort peu de mines d'or & d'argent.

Aujourd'huy il y a parmy la Chreſtienté, voire ailleurs, plus de piſtoles de deux & de quatre, qu'il n'y avoit il y a ſoixante & dix ans de petites & ſimples piſtoles, de ducats doubles à deux teſtes de la Reyne Iſabelle & de Ferdinand ſon mary.

Il n'y en a pas tant certes, comme de la premiere deſcouverte par Chriſtophle Colombe ſous ce Roy & Reine, témoin Monſieur de Chievres, qui pour cela en eſmeut une ſedition en Eſpagne, comme chacun ſçait, mais on a reduit aujourd'hui toutes ces belles & fines pieces en autres eſpeces augmentées & falſifiées.

Si feray-je ce conte, que lors que je revins d'Eſpagne, y eſtant allé pour mon plaiſir, voir le pays & la guerre & la Conqueſte du Pignon de Velez, je vins trouver le Roi & ſa Cour à Arles en Provence; ainſi que j'entretenois la Reine Mere à ſon ſouper, elle me demanda ſi j'avois été à Seville, & ſi j'y avois veu arriver la flotte des Indes, & combien on l'eſtimoit.

Je lui dis que je l'avois veüe, & qu'on l'eſtimoit à vingt millions d'or, moitié pour le Roy, & moitié pour les marchands.

Lors elle me dit, Monſieur de Savoie, qui eſtoit lors à la Cour, m'a dit qu'il ne falloit pas tant vanter toutes ces flottes qu'on diroit bien, car elles coûtoient plus au Roy d'Eſpagne qu'elles ne luy apportoient de profit.

Je ne ſçay pas pourquoy Monſieur de Savoie diſoit cela à la Reine, ni à quelle fin & intention; car ſans ces flottes & ce commerce des Indes, le Roy d'Eſpagne

ſpagne n'eût peu fournir à tant de frais, qu'il luy a fallu ſupporter tant qu'il a regné, qui ça qui là, & ſur tous en ces guerres de Flandres.

Or tant y a quoy que die Monſieur de Savoie, c'ont eſté de grands treſors qui ſont ſortis de là depuis cent ans, & Monſieur de Savoie s'en eſt bien reſſenti luy-même, & tous les jours tout le monde s'en reſſent.

Ce n'eſt pas tout, car les perles & pierreries nous ſont ſi communes, que les moindres femmes de nos Cours & de nos villes s'en reſſentent & s'en parent mieux que ne faiſoient il y a cent ans nos Princeſſes & grandes Dames, & tels Marchands y a-t-il en Eſpagne & Portugal, qui ont plus de belles pierreries & perles, que ne valoient du temps paſſé les bagues de la Couronne.

Témoin la belle & incomparable perle de cet Hernand Cortés, qu'il rapporta des Indes, ſur laquelle il fit graver ces mots, *Inter natos mulierum non ſurrexit major*, pour ſa monſtrueuſe grandeur & groſſeur, qu'elle revenoit à la groſſeur d'une poire.

Bien certes diſſemblable de celle de Cleopatre, dont je parle ailleurs, laquelle cependant il perdit depuis devant Alger, la monſtrant à un de ſes amis, & par

malheur eſtant ſur le tillac de ſon navire tomba dans la mer, & ne la peut jamais recouvrer, quelque recherche & peſcherie qu'il peut faire : punition poſſible divine pour avoir donné à une choſe prophane une ſubſcription de noſtre Eſcriture ſainte. Il ne la voulut jamais vendre ny mettre à prix, non pas mêmes à l'Empereur, la reſervant pour en eſtrener la femme qu'il vouloit épouſer.

Ce Ferdinand fut certes grand Capitaine, qui conqueſta le Roïaume & l'Empire de Montezuma pour l'Empereur ſon Maiſtre. Or ſi cette perle ſe coula & ſe perdit dans la mer, & diſparut des yeux des hommes indignes de poſſeder un miracle de nature, elle preſagea la mort de nôtre grand Empereur, ainſi que les Afriquains appellent leurs Rois & Empereurs pierres precieuſes, pour eſtre recueillies au ciel & pour y ſervir de quelque lumineuſe eſtoille, dautant que les grands Princes ſont en ce monde comme eſtoilles, qui donnent influences à tous leurs peuples.

S'il euſt peu accomplir un deſſein qu'il avoit de ſe faire Pape, comme il vouloit, il euſt encore mieux eſclairé le monde, comme eſtant tout divin, mais il ne le put pas par les voix des Cardinaux, comme fut le Duc Amedée de Savoye, qui fut eſleu,

eſleu, & puis ſe retira en ſon monaſtere de Ripaille, & fit l'Empereur auſſi au ſien le quel pourtant j'ay ouy dire que s'il euſt eu encore des forces du corps comme de ſon eſprit, il fuſt allé juſques à Rome avec une puiſſante armée, pour ſe faire eſlire par amour ou par force, mais il tenta ce deſſein trop tard, n'eſtant ſi gaillard comme d'autres fois: auſſi Dieu ne le permit, car il vouloit rendre le Papat hereditaire (choſe pour jamais non oüye) en la maiſon d'Auſtriche.

Quel trait & quel homme ambitieux que voila! ne pouvant donc être Pape, il ſe fit Religieux, c'étoit bien s'abbaiſſer.

S'il euſt au moins taſté de ce Papat, comme ce Duc, encore mieux pour lui, & euſt peu dire en mourant, qu'il avoit paſſé par tous les degrez de la bonne fortune, & pris tous les ordres de la grandeur.

Toutesfois pour le meilleur de ſon ame & de ſon ſalut, il fit mieux de ſe rendre ainſi Religieux quaſi à demy ſaint & non par diſſimulation, & non ainſi que me dit une fois un ſoldat Eſpagnol à Naples, d'un qui faiſoit ſes Paſques en me le monſtrant du doigt, *Sennor, mira tal con ſu Paſcua, que voto à Dios, es una Paſcua diſſimulada.*

Mais je croy, que la converſion & Religion de cet Empereur ne fut jamais

mais dissimulée, car il en porta l'habit tres-austerement deux ans, quelques mois, & bien souvent se foüettoit d'un foüet de penitent.

Avant que se reduire, il avoit prés de sa personne ce grand Hipochratiste & Anatomiste, voire Fisionomiste, André Vesalius, Medecin Flamand tres-fameux, natif de Bruxelles, qui s'advança de luy dire souvent qu'il n'avoit plus guerre à vivre.

De plus il avoit un grand Predicateur Espagnol, qui prêchoit ordinairement devant luy qu'il l'exhorta de telle façon, lui cria & repeta tant de fois devant tout le monde qu'il falloit mourir un jour, & tôt, aprés tant de batailles gagnées, épandu tant de sang, causé tant de maux pour son ambition, & qu'il en falloit faire penitence, autrement Dieu s'en pourroit irriter contre luy.

Tout cela l'un sur l'autre, & que Dieu commença déjà à le frapper en sa conscience, fit qu'il se resolut de faire le saut maugré lui pourtant, & de resigner l'Empire à son frere Ferdinand, & tous ses Royaumes à son Fils. Et pource il fit solemnellement assembler ses Etats à Bruxelles, dont j'en parle ailleurs au discours de la Reine de Hongrie, qui estoit assise lors prés de luy, comme gouvernante de

se

ſes Pays-bas. Voilà pourquoy je m'en deſiſte à cette heure d'en parler, car ce ne ſeroit qu'une redite.

Et s'étant ainſi defait de tous ſes Roiaumes, Etats, & Terres, il ne ſe reſerva pour tout que l'uſufruit de Caſtille, & la Surintendance des Commanderies, pour recompenſer ſes anciens ſerviteurs.

D'autres diſent encore, qu'il ne ſe reſerva que cent mil écus ſur ladite Caſtille.

J'ay leu dans un petit livre fait en Flandres, inſcript *l'Apologie du Prince d'Orange*, une choſe éſtrange, que je ne veux ny puis croire ny eſtre croyable, eſtant faite des ennemis du Roy d'Eſpagne; poſſible auſſi ce pouroit eſtre, je n'affirme rien, ſi non ce que j'ay veu & bien certainement ſceu, que de cent mil écus reſervez ou autre revenu, le Roy ſon fils luy en retrancha les deux parts, ſi bien que la plus part du temps il n'avoit le moyen de vivre ny pour lui ny pour les ſiens, ny pour donner ſes aumônes & exercer ſes charitez envers ſes vieux ſerviteurs & fideles Soldats, qui l'avoient ſi bien ſervy, ce qui luy fut un grand deſpit & crevecœur, qui luy avança ſes jours.

Il mourut en l'âge de cinquante huit ans (pu vêcu certes) & ne demeura Religieux que deux ans & quelques mois, comme j'ay dit.

Ce

Digitized by Google

Ce livre, dit bien plus, qu'il fut une fois arresté à l'Inquisition d'Espagne, le Roy son fils present, & consentant de desenterrer son corps & le faire brusler comme heretique (quelle cruauté!) pour avoir tenu en son vivant quelques propos legers de foy, & pour ce estoit indigne de sepulture en terre sainte, & tres-brulable comme un fagot, & mesmes qu'il avoit trop adheré aux opinions & persuasions de l'Archevesque de Tolede, qu'on tenoit pour heretique, & pour ce demeura long-temps prisonnier à l'Inquisition & rendu incapable & frustré de son Evesché, qui vaut cent à six vingts mille ducats d'intrade: c'estoit bien le vray moyen pour faire acroire qu'il estoit heretique, & pour avoir son bien & sa dépoüille.

Moy estant en Espagne, il n'y avoit pas long-temps qu'il avoit esté encarceré, J'oüys dire qu'on lui faisoit tort, & qu'on luy faisoit croire qu'il avoit mangé le lard, pour joüyr de ce bon revenu. J'ay ouy dire que depuis il fut mandé par le Pape, & mené à Rome, & mis dans le Chasteau S. Ange, où il fut trouvé innocent & declaré absous.

Pour fin ce fut une terrible deliberation contre le corps de ce tres-Auguste Empereur, & sa tres-illustre memoire.

J'adjousteray encore ce mot à la fin & en-

en ſa reduction, qu'alors & en ce meſme temps il ſe fit d'eſtranges Metamorphoſes plus qu'il ne s'en voit dans celles d'Ovide. Que le plus grand mondain & ambitieux guerrier du monde ſe voua & ſe rendit Religieux; & le Pape Paul IV. Caraffe, qui avoit eſté le plus auſtere Theatin, devot & Religieux, ſe rendit mondain, ambitieux & guerrier.

Il ſe fit de ces tems, (dont bien m'en ſouvint) une comparaiſon de la grandeur dudit Empereur à celle de l'ancienne Rome, pour y avoir eu quelq; ſimpathie: car tout ainſi que cette ville la plus triomphãte des cinq parties du monde, aprés ſa gloire qui l'a tousjours accompagnée depuis ſa fondation juſques au tems de Conſtantin, aprés avoir eſté la glorieuſe demeure des Empereurs qui l'ont gorgée de triomphes, trophées, richeſſes & de toutes ſortes de grandeurs & ſplendeurs, aprés avoir fait trembler toutes les plus glorieuſes provinces de la terre, & s'eſtre fait reconnoiſtre comme un ſeul ſoleil poſé au milieu de l'Italie, principale piece de la maſſe de tout cet univers: Outre plus s'étre fait marquer pour ciſterne toute pleine du ſang humain, du quel aprés encore s'eſtre abreuvé en ſes guerres civiles, apres dis-je tout cela devenant ſur ſon declin, vieilleſſe, & laſſe quitta toutes ſes bom-

ban-

bances & pompes venteuſes pour épouſer une repentance tranquille, ſainte & religieuſe, comme elle la fit, y recevant le tres-ſaint Pere ſpirituel, paſteur & chef, pour paſſer le reſte de ſes années ſous l'obeiſſance de ſes ſaints commandemens. Et tout ainſi qu'elle a commencé ſous un Paſteur, ainſi finira-t-elle ſous un Paſteur.

Ainſi Charles V. tant de fois auguſte, aprés avoir affronté les Roys, ſes voiſins, foudroyé toutes les parts de l'univers, defait tant d'armées, fait mourir tant de millions de perſonnes, enſanglanté les mers & la terre, pris un Pape & un Roy de France, triomphé d'eux, & voyant qu'il n'en pouvoit plus, ſe retira au ſervice de Dieu, ſe ſoumettant à ſes ſaints commandemens pour les obſerver, & auſſi pour prattiquer le proverbe, *de moço diablo viejo Hermitano*; de jeune diable vieux hermite.

Or c'eſt aſſez parlé de luy, encore trop, car les livres en ſont pleins de ſa vie particuliere, & meſmes on dit qu'il en fit un livre de ſa main en François, comme Jule Ceſar en Latin. Je ne ſçay s'il l'a fait, mais j'ay veu une lettre imprimée parmy celles de Belleforeſt, qu'il a traduite d'Italien en François, qui le certifie, & avoit eſté tourné en

La-

Latin à Veniſe par Guillaume Marmdre, ce que je ne puis pas bien croire car tout le monde y fuſt accouru pour en achepter ; comme du pain en un marché en un temps de famine : & certes la cupidité d'avoir un tel livre ſi beau & ſi rare, y euſt bien mis autre cherté qu'on ne l'a veüe, & chacun euſt voulu avoir le ſien.

Il faut maintenant faire fin aux loüanges de ce grand Empereur : & qui les voudroit encore mieux apprendre, il faudriot lire les belles ſubſcriptions, que luy furent données aux ſuperbes obſéques que le Roy Philippes ſon fils luy fit faire à Bruxelles en l'Egliſe de Sainte Gudule, deſquelles j'en ay veu & eu le portrait en taille douce.

Et entr'autres magnificences il y avoit un navire tres-grand, qu'on faiſoit aller par gentil artifice parmy les ruës, lequel eſtoit tout alentour chargé de beaux tableaux repreſentant ſes victoires, y eſtant d'un coſté eſcrits ces mots.

Affrique ruinée, Gueldres priſe, la Mer ſeure, Tremiſen rétably, Soliman chaſſé. Au côté gauche on liſoit *i Monde nouveau trouvé, Milan recouvert, l'Allemagne & Boheme appaiſées, Moron & Coron forcez, Thunis pris & reſtitué, & les captifs ramenez, la foy plantée dans les Indes.*

Aprés

Aprés ce grand vaiſſeau marchoient deux Colonnes, poſées ſur deux grandes Roches tirées par des Titons, qui diſoient qu'à bon droit pour deviſes il les avoit priſes, car comme Heros il avoit dompté les Monſtres & ſi il avoit paſſé plus avant & plus outre.

En aprés marchoit le Roy avec ſon grand deüil, Monſieur de Savoye, & aprés tous les grands Princes, Seigneurs, Chevaliers de ſon ordre de la Toiſon d'or & Ambaſſadeurs tous en deüil, avec des enſeignes & armoires de tous ſes Royaumes & Seigneuries.

En l'Egliſe on y voyoit d'un coſté & d'autre eſcrit en belle & groſſe lettre ce qui s'enſuit.

A l'Empereur Ceſar Charles V. Religieux, heureux, Auguſte des Gaules, grãd des Indes, grand de Thunis, grand d'Afrique, grand de Saxe, grand victorieux & triomphant de pluſieurs nations, combien que les choſes par luy faites par mer & par terre, ſa ſinguliere humanité, ſon incomparable prudence, ſa tres-fervente Religion ſoient aſſez connuës au monde. Toutesfois la Republique Chreſtienne pour la memoire de ſa juſtice, pieté & vertu a deſdié ce navire pour avoir à noſtre monde deſcouvert un autre monde, & adjouſté au nom

Chre-

Chreſtien pluſieurs nations eſtrangeres, & accreu l'Empire d'Eſpagne de pluſieurs provinces & Royaumes, pour avoir pris un Pape & un grand Roy François, pour avoir preſervé l'Allemagne de cent mille chevaux & trois cens mille hommes de pied, avec leſquels Soliman Empereur des Turcs vouloit envahir cette region, & pour eſtre entré avec une armée navalle dans la Morée, & pris Patras & Coron villes Turqueſques, pour avoir ſurmonté le tiran Barberouſſe en Bataille prés de Cartage, lequel eſtoit accompagné de deux cens mille hommes de pied, & de ſoixante mille chevaux, pour avoir chaſſé deux cens galleres & pluſieurs vaiſſeaux de Corſaires; & pris le fort de la Goulette avec Thunis, & Bonne la Royale, pour avoir pris le Royaume de Thunis, & rendu tributaire à la Couronne d'Eſpagne, pour avoir de-là ramené libres en leurs païs vingt mille ames Creſtiennes captives, pour avoir rendu le Royaume de Thunis à ſon Roy, pour avoir par armée navale dompté la Ville d'Afrique havre tres-renommé de la Barbarie avec les villes de Suze, Monaſtere, Dupée, & autres maritimes, & les Seigneurs d'icelles faits tributaires. Pour avoir rompu par deux fois deux armées du Turc, courant

nos

nos mers. Pour avoir rendu la mer seure contre les courses ordinaires des Pirates. Pour avoir remis la Republique de Gennes en son ancienne liberté. Pour aprés avoir chassé six fois les armées ennemies, & trois fois en bataille defait les ennemis ; remis par deux fois à l'Empire le Duché de Milan, & par une fois restitué au Duc. Pour avoir avec une promptitude incroiable forcé la ville de Duren, & reduit sous sa puissance la Duché de Gueldres. Pour avoir reprimé plusieurs peuples d'Allemagne & Provinces esmouvant le tumulte & sedition, forçant leurs villes & Chasteaux. Et par aprés la prise des Chefs de leur armée pacifié l'Allemagne. Pour (luy estant Empereur) avoir passé le fleuve d'Elbe, & aprés avoir vaincu en bataille ses ennemis, & les villes reduites sous son obeissance & puissance, & leurs Chefs rendus captifs, estre de-là revenu victorieux. Pour avoir de son bon gré contre les ennemis du nom Chrestien, & contre les Chrêtiens, sinõ forcé & en se garantissant de ces outrages pris les armes.

A tres-puissant, Catholique & tres-bon Prince cette même Republique Chrestienne affectionnée à sa Majesté a posé ces tîtres & trophées, adjoustant à son tombeau les marques & enseignes de ses

s Royaumes & les tableaux des nations
bjuguées.

A Noſtre Seigneur Empereur Ceſar harles, Religieux, heureux, Auguſte oy de pluſieurs Royaumes, triomphant e plus de mille, victorieux des Indes, vi- orieux de Libie, victorieux des Mo- s, victorieux des Turcs, Liberateur d'Allemagne, Liberateur d'Italle, Li- berateur de la Mer, Liberateur des Cap- ifs, Pacificateur de l'Allemagne, Pacifi- ateur de l'Italie, Pacificateur de l'Eſpag- ne, Pacificateur de la Mer, Reſtabliſſeur le pluſieurs Princes, Arbître de pluſieurs Princes.

Et à tres-glorieux Prince des Catho- ques la Republique Chreſtienne a de- ié cecy pour exemple de Juſtice, de cle- ience & de force. A tres-glorieux ls de Dieu tres-bon & tres-puiſſant, un eul en Trinité, le peuple Chreſtien con- acre ces titres & trophées pour la me- noire des geſtes de Charles Ceſar Augu- te, lequel vous avez fait Empereur des Romains & Roy de pluſieurs Roiaumes, a pieté, juſtice, prudence, clemen- e, magnanimité & force duquel eſt ad- mirée par tout le monde. Iceluy a par voſtre bonté & conduite augmenté cet Empire & ſes Royaumes, laiſſant l'un à ſon frere, & les autres à ſon fils, avec un exemple de ſes vertus. Voilà

Digitized by Google

Voilà les faites & loüanges de ce grand Empereur & le nompareil depuis Charlemagne.

Ces eſcriteaux & tableaux ſont faits à l'antique, qui en ont d'autant meilleure grace comme un que j'ay veu & leu autrefois à Rome de ce grand Pompée, qui eſt tel, & qui ne monſtre tant de tîtres que celuy de noſtre Empereur.

Pompeius Sicilia recuperata, Africa tota ſubacta, magni nominis Judæ capta, ad ſolis occaſum transgreſſus, erectis in Pireneo trophæis, ab Alpibus ad fines Hiſpaniæ redactus Sertorium domuit. Bello civili extincto iterum triomphales currus eques Romanus indixit, deinde ad tota maria & ſolis ortus miſſus non ſeipſum tantum ſed patriam coronavit.

Or quant au tableau de la priſe de nôtre Roy, celuy-là ne fut ſi immodeſte ny ſi ſcandaleux, qu'un qui fut fait à Rome, par l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui y eſtoit pour lors, lequel fut ſi indiſcret & inſolent, que venant à celebrer ces mêmes funerailles dans l'Egliſe de S. Jacques, entr'autres tableaux avoit repreſenté au naturel le Roy François, pris, lié & garotté comme un criminel,

Digitized by Google

nel, & entouré de force ſatellites : ce qui deſpita ſi fort aucuns braves François, qui eſtoient pour lors à Rome, qu'ils entrerent la nuit par ſubtil moyen dans l'Egliſe, & mirent ledit tableau en cent pieces, & tous les autres repreſentant les autres trophées de cy-deſſus monſtrez, & n'en fut autre choſe, ſinon que les Eſpagnols en cuiderent enrager.

Le pape & pluſieurs Cardinaux & braves Seigneurs Romains le trouverent fort bon. J'arrivay au bout de deux ans à Rome, la premiere fois que j'y allay, où l'on m'en fit le conte, & diſoit-on que le genereux & le valeureux Cardinal du Bellay avoit fait faire le coup, eſtant trop obligé au Roy & à la France pour l'endurer. C'eſtoit mal recompenſer les grands honneurs & pompes, que le Roy, Henry II. luy deſdia & fit faire, en la grande Egliſe de noſtre Dame de Paris, & autres principales Egliſes du Royaume.

Pour ce qui eſt des autres tableaux & trophées, je n'en parle autrement, ſinon que ſi l'excellent peintre qui les fit, & les a bien repreſentez, le grand ouvrier, qui fut l'Empereur, en donna les bons & vrays ſujets, & luy en fournit de bonnes couleurs, fors qu'en l'entrepriſe d'Alger, laquelle il faillit par une trop

depiteuſe conjuration de tous les elemens, qui furent contre lui en un ſi ſaint, chrétien & beau deſſein, & eût-on dit qu'ils le faiſoient à l'envi : mais ſur tous le ciel & l'air, qui ne firent autre choſe que pleuvoir ; & la mer s'irrita & s'enfla de telle ſorte, qu'on eut toutes les peines de gagner la terre : juſques là que pour l'appaiſer il fallut jetter dedans tout ce qu'on avoit de bon chargé fors que les hommes : car les chevaux n'y furent pas eſpargnez, tant Genets d'Eſpagne que les beaux courſiers de Naples, & d'autres ſi beaux, ſi bien choiſis, & ſi genereux, qui avoient tant valu & couſté, qu'il n'y eut cœur qui n'en fuſt bleſſé de pitié & de deüil de les voir nager en pleine mer, la fendant à la nage, & s'efforçant à ſe ſauver, ſi bien que deſeſperez de la terre, pour en eſtre trop loin, ils ſuivoient de veüe & de nage, tant qu'ils pouvoient, leurs navires & leurs Maiſtres, qui les regardoient piteuſement perir & noyer devant leurs yeux.

J'ay oüy raconter à de vieux mariniers de ces temps à Gennes, que la choſe qui leur attendrit plus le cœur en tels naufrages aprés les hommes ; c'eſtoit ce piteux ſpectacle de chevaux, & ils ne tenoient conte ny ne faiſoient douleur

leur d'autres deſpoüilles tant que de celles là.

Paul Jove en conte prou, mais je l'ày oüy encore mieux dire à d'autres; & comme l'Empereur ſe depita de cette mauvaiſe advanture, maudiſſant cent fois le ciel, les aſtres, & les mers, voire la terre, qui luy avoient eſté ſi contraires. Auſſi eut-il grand tort de s'eſtre advancé dans ce temps, & de n'avoir un peu temporiſé pour une autre plus douce ſaiſon, que de cet automne ſi pluvieux & orageux; & de n'avoir creu ſes grands Capitaines, tant de terre que de mer, qui l'en diſſuadoient. Mais quoy? diſoit-il, pourquoy Dieu ne l'euſt-il favoriſé en une ſi ſainte, juſte & Chreſtienne entrepriſe, qu'il devoit faire croire cette fois au monde, que rien n'eſt aſſeuré qu'aprés le coup fait.

Les François bien aiſes pour lors d'un tel deſaſtre arrivé, en firent cette rime en forme de dixain, pour mocquerie, & mal à propos certes.

l'Aigle voulant tromper la Salamandre
Et la ſurprendre, parurent autour d'elle
Les feux ardens, qui la ſceurent deffendre.
Parquoy craignant de bruſler là ſon aiſle,
Reprit en mer une voye nouvelle,
Mais ne pouvant aux ſiens diſſimuler

Son double cœur, qu'elle vouloit celer,
Fut d'eux battuë, & baignée de sorte,
Qu'elle ne peut nullemnet revoler,
Et presque autant luy valut estre morte.

J'ay trouvé cette rime dans de vieux papiers de nostre maison, laquelle rime eust esté bonne, si elle n'eust touché le mal du Chrestien, & le bien de l'Infidelle.

Je fais à cette heure fin de ce grand Empereur & de ses loüanges, bien qu'en cent endroits de mes livres je parle de luy.

Or ce grand Empereur succeda à l'Empire, par la mort de l'Empereur Maximilian son Ayeul, lequel & jeune & âgé fut grand Capitaine : car quand il n'auroit fait autre chose, que de s'estre dépestré en son jeune âge des menées, des ruses, des entrepriſes, & des mains par guerre & par fineſſe, du Roy Loüis XI. Il fit beaucoup. Car j'appelle celuy grand Capitaine, qui ayant en teſte & à faire avec un autre grand son pareil, ne s'en estonne point, luy tient visage, & luy fait penser à sa conscience, aussi-bien que l'autre à luy. Et faut avouër que Madamoiselle de Bourgogne ne se pouvoit mieux marier.

Ce mariage de luy & d'elle fut fort

fort

ſortable ; car il eſtoit beau & brave Prince, elle eſtoit auſſi fort belle, comme j'en ay veu le portrait au naïf, & bien honneſte, bonne & douce ; & qui ne meritoit point les maux & les affronts, que les ſiens & les autres luy firent. Mais aprés avoir eſpouſé ce brave Prince, elle ſe revera bien : auſſi lors qu'on parloit de pluſieurs mariages pour elle, ſa Dame d'honneur, Madame de Raveſtein, tres-ſage Dame (il parut en ſa nourriture, & qui avoit eſté ſa Gouvernante) diſoit tousjours, qu'elle vouloit un homme pour ſa Maiſtreſſe, & non un enfant.

J'ay leu en un livre de la Chronique de Guyenne, que le Roy Loüis ne fit jamais telle faute, que de ne la marier avec le Comte Charles d'Angouleſme, qui l'euſt emportée infailliblement, s'il euſt voulu. Car la pauvre Princeſſe ne ſçavoit à quel party recoutre, ny quel Saint prendre pour ſon Patron & Protecteur ; & euſt pris celuy-là ; mais ce n'eſtoit pas ce que vouloit le dit Roy.

Il eſtoit trop ambitieux & jaloux de la grandeur d'autruy, & meſmes de ſon vaſſal, qu'il n'euſt pas voulu eſtre ſi grand ; & faire du compagnon avec luy, & euſt aymé mieux le ruïner que l'agrandir : il n'avoit garde de faire ce coup.

Il valut mieux donc pour cette belle

Infante eſpouſer ce Maximilien, qui pour peu de temps environ cinq ans luy fit de beaux enfans, l'un Philippes Archiduc, & l'autre Madame Marguerite de Flandres, l'une des belles du monde pour lors. Il en fit deux autres, dit l'Hiſtoire de Flandres, mais ils ne veſcurent gueres.

L'Hiſtoire dit auſſi, que cet honneſte mary & honneſte femme s'entraymoient uniquement, de ſorte que tant qu'elle veſcut, elle luy donnoit tout ce qu'il vouloit, & diſpoſoit privement de ſes biens & revenus, pour entretenir ſes liberalitez; car il eſtoit fort liberal, & elle auſſi.

Elle mourut d'une cheute de cheval, où elle s'aymoit fort, pour tenir auſſi compagnie à ſon mary, qui la regretta fort : car aprés ſa mort il ne peut pas bien diſpoſer de ſon revenu comme auparavant, ayant eſté reglé par les Eſtats. Et elle faiſoit tout comme Dame ſouveraine & ſeule heritiere.

Il eſtoit d'un grand cœur & remply d'entrepriſes, leſquelles il ne pouvoit executer faute de moyens, pour leſquels il eſtoit fort changeant : car pour en avoir, il en prenoit de qui luy en donnoit; & pour ce aiſément & ſouvent il rompit ſa foy, comme il fit à noſtre Roy

Roy Charles huictiéme, à ſon retour de ſon Royaume de Naples; & au Roy Loüis XII. qu'il quitta, pour ſe joindre avec le Roy d'Angleterre, qui l'entretient en cette derniere guerre de Picardie, & la journée des Eſperons, que dit l'Hiſtoire, & la moitié de ſon armée, voire toute juſques à ſon vivre & au train de ſa maiſon.

Il eut cet heur de gagner ſur nous deux batailles, celle de Guignegate, & celle des Eſperons.

Il s'aſſocia avec le Roy Louys XII. pour faire la guerre aux Venitiens, que nôtre Roi épouſſetta bien à bon eſcient; & en peu de temps luy recouvra ſes Villes, qui tenoient de l'Empire, les luy rendit fort fidellement, ſans que l'autre y fiſt de grands frais du ſien, ny grande aſſiſtance de ſa perſonne, ſinon pour recouvrer Padoüe, qu'il avoit laiſſé perdre: & pour la recouvrer luy envoya Monſieur de la Palliſſe, avec une gentile armée & bien deliberée: mais luy n'y demeura gueres, bien que le ſiege duraſt deux mois & quelques jours. Car eſtant ſur le point de donner l'aſſaut & de l'emporter, il n'y voulut employer que les François (penſez pour s'en deffaire mieux) & ſur ce eſpargner ſes grands Seigneurs & Gentils-hommes Allemands.

mands. Voyez le Roman de Monſieur de Bayard, qui en parle mieux, que tout autre livre que j'aye veu, & du levement de ce ſiege, & comme le dit Empereur uſa de ſon accouſtumée liberalité envers Monſieur de la Palliſſe, Lieutenant pour nôtre Roy, & envers les principaux Capitaines qui y eſtoient.

Il eſtoit fort loüé de ſes liberalitez (dit le livre) & qu'il n'étoit poſſible de trouver un Prince plus liberal, & bon ſelon ſa puiſſance.

Un mal (dit-il) avoit-il en luy, c'eſt qu'il ne ſe pouvoit fier à perſonne, & tenoit à part lui ſes entrepriſes ſi ſecrettes, que cela luy avoit apporté beaucoup de dommage en ſa vie, & qu'en ce voyage & ſiege de Padoûe cela luy nuiſit par trop, pour s'eſtre fié à un ſeul Señor Conſtantin Grec, qui le gouvernoit & le trahiſſoit, comme mon dit Sieur de la Paliſſe le voulut combattre ſur cela.

Or c'eſt aſſez parlé de cet Empereur, lequel nous fit bien du mal, tant qu'il veſquit, & par ſa perſonne, & par ſes menées : & qui fut cauſe du hazard de la bataille de Ravenne, car il manda à tous les Allemands, qui eſtoient dans noſtre camp, de ſe retirer ſur peine de rebellion : il n'y eut que le bon Capitaine Jacob, qui tint bon, & fut fort fide-

fidele à noſtre Roy : j'en parle ailleurs. Car il eſtoit aymé & redouté en ſon Empire, bien qu'il ne fuſt jamais couronné Empereur de trois Couronnes.

FERDINAND EMPEREUR.

OR c'eſt aſſez pour venir à l'Empereur Ferdinand, Frere de Charles, & Roy des Romains, qu'il avoit fait tel avec difficulté : ce qui luy ouvrit le chemin pour l'Empire, & auſſi pour la reſignation qu'il luy en fit ratifier par elle : Meſſieurs les Electeurs, qui l'aymoient & l'eſtimoient iuſques-là, que d'autres fois les Proteſtans l'avoient eſleu pour principal arbitre, voire total ſur les differends entr'eux & l'Empereur Charles.

De Pape Paul IV. dit Caraffe, ſe voulut lors oppoſer à cette elections, à cauſe de la haine qu'il portoit à la Maiſon d'Auſtriche ; fondant ſes raiſons que les Electeurs Proteſtans ne devoient étre receus aux Elections des Empereurs, ny eſtre Electeurs à cauſe de lur Religion heretique : mais il fallut qu'il paſſaſt par là. Et qu'euſt-il fait ? De s'armer contre l'Allemagne, cela luy eſtoit deffendu, s'il ne ſe fuſt armé des armes ſpirituelles, qui ſont cenſures & fulminations, mais les autres s'en ſoucient

beaucoup? Il me ſouvient que de mon jeune temps cela ſe diſoit pour lors, & ainſi qu'il ſe trouve par écrit.

A cette nouvelle Election de l'Empereur, fut faite une Diete à Ausbourg, où tous les Princes d'Allemagne s'y trouverent, & où noſtre Roy Henry II. y envoya une Ambaſſade ſolemnelle, eſtant la couſtume des Grands, au changement d'Eſtats & de perſonnes, de s'entrevisiter les uns les autres. Et de cette Ambaſſade eſtoient les Chefs Monſieur de Bourdillon, Lieutenant du Roy en Champagne, en l'abſence de Monſieur de Nevers & de Monſieur de Marillac, Archeveſque de Vienne, grand & ſçavant Prelat, qui du regne du Roy François avoit eſté fugitif à Conſtantinople, à cauſe de la nouvelle Religion, dont il eſtoit à tort ſoupçonné : ce qui fut cauſe de ſon avancement, dont j'en parle ailleurs : & puis fut Archevêque.

Cette Ambaſſade du Roy oüye, qui lui offroit toute ſorte d'amitié, & à tout l'Empire, trop diſcortoiſement fut repondu, que quand le Roy auroit fait reſtitution des villes Imperiales de Metz, Thoul, Verdun, qu'ils croyroient à ſes paroles.

Monſieur de Marillac, qui eſtoit

ſubli

ſublime à bien parler, ne faillit à leur bien repliquer, non pourtant ſi bravement comme euſt fait Monſieur de Bourdillon, s'il euſt eu la parole pareille, ſi en dit-il pourtant ſa raſtellée en bravant fort.

Sur ce ils furent congediez, & eux de retour en ayant fait leur rapport au Roy, il jura qu'il ſe repentoit cent fois de les y ayoir envoyez, & fait de ſi honneſtes offres qu'il leur avoit faites. En quoy il y ſongea pourtant à ſe tenir ſur ſes gardes en ſes dites villes, & ſur tout à Metz, bien qu'on ne les craigniſt guerre. Car on n'avoit pas craint le frere, plus puiſſant & plus grand homme de guerre, qui n'y avoit rien fait.

Aprés la mort du Roy Henry, le Roy François y envoya vers ledit Empereur, pour ce même ſujet de viſite que j'ay dit, le Seigneur de Montpezat, qu'on diſoit à la Cour une tres-belle charge & Ambaſſade pour luy, pour eſtre jeune, & pour n'eſtre guere avancé en charges & grades, ſinon qu'il eſtoit ſimple Lieutenant de la compagnie de Monſieur de Guiſe; mais ſon Capitaine, qui gouvernoit tout lors, luy valut cela ce coup. Dont en échange, lors que les dix-huit Chevaliers furent faits à Poiſſy par le petit Roy François II. on paſſa la paille

par le bec audit Montpezat, qui estoit present quand tous ses Compagnons eurent cet ordre, & luy point ; dautant qu'il avoit épousé la fille du Marquis de Villars, aujourd'huy Madame de Mayne en secondes nopces ; & avoit par ce moyen pris l'alliance de Montmorency, qui n'estoit pour lors trop aymé de la maison de Guise.

Et voilà la frasque qui fut donnée audit de Montpezat, en recompense de cette dite Ambassade, lequel s'en acquitta fort bien : car il avoit bonne façon, & parloit fort bien ; & à toutes pareilles offres, qu'il fit de la part de son Roy à l'Empereur, il luy fit toute pareille réponse pour ces Villes, & que luy & les Princes de l'Empire les vouloient avoir.

Il s'en retourna donc ainsi aprés avoir esté bien traitté de luy & eut pour present un beau buffet d'argent de la valeur de dix à douze mille francs, qu'il me monstra à son retour à la Cour à Amboise, lors de la conjuration, & me conta le tout. Car nous estions fort proches parens, & me loüa fort cet Empereur, tant pour les affaires d'Estat, que de guerre. Comme de vray tant qu'il a esté Roy des Romains, il a fait tousjours bravement teste à ce grand Sultan Soly-

man,

Digitized by Google

man, ores le guerroyant comme il pouvoit, ores l'amadoüant par la trefve, jusques-là que luy venant à l'Empire, ledit Sultan luy envoya demander la trefve.

Si fut-il pourtant fort malheureux en ses guerres, faites par aucun de ses Lieutenans, comme par le Seigneur de Roquandolf, qui pourtant se monstra tousjours brave & vaillant Capitaine, mais malheureux, & qui assista fort bien à ce grand Comte Palatin au siege de Vienne.

Il eut aussi d'autres Capitaines, bien qu'ils fussent bons, mais il fut aucunement malheureux en eux. Paul Jove en descrit assez, sans que j'en dise davantage.

Ce dit Empereur n'eut pas grand partage des biens de la Reyne sa Mere, étant la coustume d'Espagne que le tout va à l'aisné de la maison: ni rien de la Flandres, son aisné le traitant en cadet, & prenant tout pour luy, en gagnant l'amitié de ses braves soldats Espagnols; par le moyen desquels il coupoit & tailloit comme il vouloit: & toutesfois s'il eust voulu, il l'eust bien broüillé en son Estat & Empire: & s'il eust voulu s'allier & joindre avec les Princes Protestans, qui l'eussent fort desiré: Car un broüil-

broüillon ne cherche qu'à broüiller un autre.

Mais luy, qui eſtoit ſage & bien adviſé, n'y voulut jamais entendre, conſiderant le mal & le deshonneur qui luy eſcherroit de la deſunion de ſon bon Frere, & que poſſible ce ſeroit la ruïne de tous deux.

Auſſi l'Empereur l'aſſiſtoit de ce qu'il pouvoit; & Ferdinand luy en rendoit de meſmes; teſmoin le ſecours qu'il donna à Monſieur de Bourbon pour Pavie, & la priſe de noſtre Roy, ce qui ſervit fort à l'un, & nuiſit fort à l'autre. L'Empereur auſſi luy ayda bien en ſes Royaumes de Boheme & de Hongrie.

Il n'étoit pas, ſi boüillant & mouvant comme l'Empereur: il eſtoit plus froid, & tenoit cela de ſon ayeul Ferdinand, mais non pourtant ſi corrompu, mais plus homme de bien: dont il en portoit le nom, & l'Empereur de ce brave Charles ſon grand ayeul.

Souvent ceux qui portent le nom de leurs Ayeuls leur reſſemblent volontiers, comme je l'ay veu obſerver & en diſcourir à aucuns Philoſophes.

Ce Ferdinand, de même que ſon ayeul, porta ſes cheveux tous longs, & ne les fit jamais coupper; dont j'en fai ailleurs un plaiſant conte. Pour

Pour fin cet Empereur Ferdinand vêcut & mourut en fort homme de bien.

Il ſe dit & ſe lit que l'Empereur Charles, aprés qu'il eut reſigné ſon Empire à ſon Frere, comme quaſi s'en repentant, il l'envoya prier de le reſigner au Roy ſon fils, & fiſt en ſorte que les Electeurs l'eſleuſſent Empereur, & que mes-huy eſtant fort ſur l'âge il devoit faire de même que luy, quitter le monde & ſervir Dieu.

Le dit Ferdinand fit réponſe, qu'il en vouloit parler ou faire parler premierement à Maximilian ſon fils, & en ſçavoir ſon opinion, lequel eſtoit Viceroy en Eſpagne, créé dés que le Roy Philippes alla prendre poſſeſſion des Pays-bas; de laquelle charge on s'étonna, que l'Empereur l'en avoit chargé, puiſque Ferdinand ſon pere n'avoit rien eu du bien de ſa mere de par de là. Mais il fut ſi ſage qu'il n'y voulut faire aucune revolte, ny ſemblant d'en avoir du reſſentiment, fuſt ou qu'il craigniſt la grande force & la fortune de l'Empereur, ou que ſa femme, fille de l'Empereur, tres-ſage & vertueuſe Princeſſe, l'en empeſchaſt.

Enfin Ferdinand ayant fait venir ſon fils vers luy, & luy ayant conferé cette propoſition de l'Empereur ſon Frere, pour cette reſignation du pere à ſon fils

il

il luy fit cette réponſe belle & bonne, qu'il le prioit de ne s'en deffaire point, & qu'il le gardaſt encore: & que pour luy il n'en vouloit quitter ſa part à ſon couſin, & qu'il avoit le cœur aſſez haut, & l'eſtomac aſſez bon pour diriger & avaller ce grand morceau, auſſi bien que ſon couſin. Comme de fait aprés la mort de Ferdinand ſon Pere, les Electeurs ne faillirent point à l'eſlire Empereur, le connoiſſant tres valereux, vertueux, & fort digne à gouverner cet Empire.

Ainſi l'ay-je oüy deſcrire à noſtre Roy Henry III. qui diſoit que c'eſtoit le Prince du monde, à qui il deſiroit le plus de reſſembler, & qui luy revenoit le mieux.

Il avoit raiſon, en ayant fait epreuve grande de ſa vertu & de ſa foy magnanime,, lors qu'eſtant party de Pologne à la dérobée, & à grandes traittes, il ſe vint jetter quaſi par maniere de dire entre ſes bras à ſauveté, il l'y receut, & le traitta tres-honorablement, non pas ſeulement en Empereur, ny en compagnon, mais en luy deferant beaucoup. Et bien qu'il fuſt fort pouſſé & perſuadé des Princes d'Allemagne, ſur la remiſe des villes Imperiales, rien pour cela, il ne luy en parla que fort peu, & comme frere.

Il ne faut point douter, que s'il euſt re-

repris le chemin de s'en aller par l'Allemagne, qu'il n'euſt eſté retenu par les autres Princes Allemands ; mais il lui aſſiſta fort bien d'un autre chemin, vers la Carinthie, & ailleurs.

En quoy il monſtra bien ſa magnanimité, & ſa ſincere conſcience, qui d'ordinaire eſt fort legere & de petits poids en la balance des Rois & des Princes (dit-on) en choſes où il y va de l'ambition & du proffit.

Il a ſupporté comme ſon Pere de grandes guerres durant ſon Empire, & en tout il s'eſt monſtré un tres-ſage & vaillant Capitaine. Sur tout lors que ce grand Sultan Soliman vint pour ſa derniere main en perſonne, & avec de tres-grandes forces, luy mettre le ſiege devant Ziget, dont il ne s'en eſtonna pas, mais bravement ſe mit en campagne pour luy livrer bataille, s'il fuſt venu à propos, ayant aſſemblé une fort belle & gaillarde armée, non pareille pourtant à celle de ſon ennemi, qui montoit à plus de cent mille hommes. Il fut pourtant ſi bien aſſiſté des Princes d'Allemagne, des Italiens, & autres, tant d'hommes que d'argent, qu'il monſtra bien par là qu'il eſtoit fort aymé, & avoit une grande creance parmy les Chreſtiens.

Monſieur le Duc de Ferrare, tres-bra-

ve & vaillant Prince, qui avoit épouſé ſa ſœur (grand dommage certes, dequoy il ne laiſſa aprés luy de ſa noble & genereuſe race) ſans y envoyer l'alla trouver en perſonne. Il luy mena quatre cens Gentils-hommes volontaires, qu'on nomme là advanturiers, trois à quatre cens arquebuſiers à cheval, deux cens chevaux legeres, & cent hommes d'armes payez, fuſt où d'argent du ſien, ou de celuy du Roy de France, ayant tant qu'il a veſcu tenu de luy cent hommes d'armes de ſes ordonnances ſoudoyez.

Monſieur de Guiſe ſon neveu, lors fort jeune, l'alla trouver pour ſon plaiſir avec une nobleſſe Françoiſe.

Pour fin ce brave Empereur fit ſi bien, qu'il ſe dira d'icy à mille ans, qui deſſous luy & ſon Empire, le plus grand Prince en tout & Monarque des Ottomans, voire du monde, mourut en ce ſiege de Ziget, renommé à jamais par ſa belle mort & trés-honorable, n'ayant voulu mourir ailleurs (dit-il) qu'au milieu de l'exercice, qu'il avoit toûjours aimé, & mené en ſa vie.

Qui voudra plus au long ſçavoir les faits & les belles loüanges du pere & fils Ferdinand & Maximilian, en trouvera prou par les livres, qui ont eſté eſcrits

de

de leurs valeurs qu'ils ont monſtrés aux guerres de Hongrie, de Boheme, de Pologne, & de Tranſilvanie, tant faites de leurs mains, que de lurs braves Capitaines, parquoy je n'en parle plus.

RODOLPHE EMPEREUR.

L'Empereur Rodolphe, qui regne aujourd'huy, bien qu'il n'ayt eſté ſouvent en campagne, comme ſes predeceſſeurs, ſi a-t-il monſtré avoir du courage & de l'eſprit, & ne c'eſt point eſtonné: car il a eſté fort traversé quaſi tous les ans

Il luy a fallu ſupporter de grandes forces, que le grand Turc luy a jettées ſur les bras, ores vainqueur, ores vaincu & battu; & ſur tout il ne s'eſt point eſtonné des grandes menaces & preparatifs, qu'il a faits ſur Vienne, de laquelle il ne fut jamais, ſi voiſin qu'il eſt à cette heure, dont Dieu le garde de la priſe.

Enfin cet Empereur à bien pourveu à tout ſon fait, que Dieu l'a preſervé des grands coups, ayant eſté aſſiſté de bons & grands Capitaines.

Je n'en parle plus, car il s'en eſt fait pluſieurs livres, & s'en fait tous les jours, des belles guerres qui s'y ſont faites & s'y font

font encore, pour leſquelles s'en ſont faites & ſe font ſouvent, par le commandement de ſa Sainteté, des Jubilez, des belles devotions, prieres & proceſſions.

Et il a eſté fort bien ſervy & aſſiſté de bons & braves Capitaines Allemans, Italiens, Hongrois, Bohemiens, Albanois, & autres: & ſur tout de ces deux braves Capitaines, l'un ce brave Charles Comte de Mansfeld, qui s'eſtant tres-bien façonné aux guerres de Flandres, de France, & autres, monſtra bien ce qu'il avoit appris & ſçavoit faire: j'en parle ailleurs. L'autre Monſieur le Duc de Mercœur, brave, vaillant & hazardeux Princes certes, dont j'en parle auſſi ailleurs en ſon diſcours à part.

Je les laiſſe donc là á cette heure, pour venir à ce grand Duc d'Albe, que l'Empereur cy-devant a mis & colloqué avec les trois grands Capitaines.

LE GRAND DUC D'ALBE.

CE grand Duc d'Albe donc ſuivit l'Empereur ſon Maiſtre, tant en ſes guerres qu'il commença, qu'en celles qu'il paracheva avec luy.

Il eut cet honneur à la retraitte de ſon voyage de Hongrie vers l'Italie, l'Empereur

pereur menant l'avant-garde, de mener l'arriere-garde avec les Lanſquenets & la Cevallerie Eſpagnole ; & le Marquis du Guaſt menoit la bataille avec l'Infanterie Eſpagnole & les Chevaliers de la garde.

Avec l'Empereur eſtoit Ferdinad de Gonzague avec les chevaux legers, deſquels il eſtoit General.

J'ay oûy raconter à une grande Dame de la Cour, où elle eſtoit pour lors, du paſſage de l'Empereur par la France. Il luy monſtroit grande amitié & faveur, & qu'il paroiſſoit de bonne façon, mais fort froid & retiré, & qui ne s'avançoit pas tant que le Peloux, brave Gentilhomme François, qui avoit ſuivi Monſieur de Bourbon en ſa desfortune ; mais il ſe monſtroit lors plus entrant, & plus bravaſche que le Duc d'Albe, bien qu'il fuſt de belle façon, comme j'ay dit, & de belle & haute taille.

Si bien que l'Empereur diſoit quelquesfois aux Dames qu'il entretenoit, voi-là le Duc d'Albe que j'ayme bien : il eſt encore jeune (bien qu'il ſe monſtraſt vers l'âge de trente ans) il n'a pas encore veu ce qu'il luy faut, mais je vous aſſeure qu'il ſera un jour un grand homme de guerre, car il eſt de fort bonne & valeureuſe race, auſſi a-t-il un bon commencement,

ment, & je l'avanceray ſelon ſes merites, deſquels j'ay bonne eſperance. Je voudrois qu'il reſſemblaſt un peu le Peloux d'une choſe, qu'il fuſt plus entrant qu'il n'eſt en campagne. Car le Peloux ſçait aller, venir, & veut entrer par tout : auſſi eſt-il un François boüillant & effronté : l'autre eſt un Eſpagnol froid & diſcret : dont ne faut douter que le Peloux ne le fiſt à deſſein, poſſible par l'advis & commandement du maiſtre, parce qu'il avoit de fort bonnes parties en luy, mais principalement pour monſtrer, comme bravache & preſomptueux, à ſon Roy comme à toute ſa Cour & ſa nation, que pour les avoir quittez, pris & choiſi un autre party eſtranger, & un autre maiſtre le plus grand de la Chreſtienté, il ne ſe ſoucioit gurres de la France, ny du Roy non plus : auſſi l'Empereur luy faiſoit fort bonne chere.

Bref il paroiſſoit & bravoit fort, poſſible auſſi pour cet artifice, & pour monſtrer & faire venir l'envie à d'autres Gentils-hommes François de le ſuivre ; que puiſqu'il traittoit ſi bien les pauvres bannis de Monſieur de Bourbon, il en feroit de meſme aux autres, s'ils s'y vouloient retirer.

Quelle gloire & preſomption eſtoit-ce

ce à ce fugitif & denaturé François, de faire telle parade de sa faveur devant son Roy & ses compagnons du Pays, ausquels il ne celoit sa fortune, qu'il leur fasoit encore plus grande qu'elle n'étoit.

Cette Dame disoit que le Roy en avoit quelque petit despit en soy, mais il le cachoit.

Je croy qu'il y a force gens, mauvais François, qui voudroient estre bannis à ce prix.

Ledit Peloux aussi servoit son Maistre en ses amours, car le Roy son bon frere luy voulut faire chere entiere, pour luy faire servir une belle & honneste Dame de la Cour, pour lors en tirer ce qu'il voulut, dont il en a laissé une race aprés luy.

J'ay veu le pourtrait dudit le Peloux, dans le cabinet de Madame de Fontaine de Chalandray, estant fille pour lors de la Reyne Eleonor, & la disoit-on la belle Torcy, qu'elle me loüoit fort: aussi monstroit-il une belle representation d'un galant homme. Mouricaut pourtant ressembloit un peu à son frere, que j'ay veu Lieutenant du Mareschal de Brissac, en sa compagnie de gens d'armes, qui estoit certes un brave & vaillant Capitaine, & qui n'en devoit rien à son ferere. Mais

Mais pour retourner au Duc d'Albe, il faut croire que dés lors qu'il se mit aux guerres, il ne chauma pas d'en apprendre & d'en faire valloir de bonnes leçons en toutes ces belles expeditions qu'il a faites en ses Lieutenances generales, qu'il a eües de ses Maistres à part, ou sous leurs personnes en la guerre d'Allemage, d'Italie, de Lombardie, en Piedmont, au Royaume de Naples, en Flandres, & de frais en la conqueste du Portugal.

Bref en tant de lieux le nom du Duc d'Albe s'est tant fait entendre que rien que le Duc d'Albe n'oyt-on encore que resonner par la Chrestienté; & il est mort en reputation d'avoir esté un grand Capitaine, & d'avoir peu failly sous ses charges, en depit du Dieu Mars, qui est un Dieu fort traistre & ambigu, qui fait souvent broncher lourdement ceux qui le suivent.

Il eut cet heur & honneur en la bataille des Protestans, d'avoir tres-bien combattu, & bien commandé en l'avant-garde avec Monsieur de Savoye, qui commandoit aussi, mais il estoit encore fort jeune. Aussi l'Empereur le luy associa pour estre vieux Capitaine.

Il monta ce jour-là sur un cheval d'Espagne

pagne tout blanc, armé tout à blanc, & de grandes & longues plumes blanches, qui luy pendoient sur sa sallade & sur les espaules bien bas.

Il monstroit bien par là qu'il vouloit se signaler, & paroistre par dessus les autres, comme il fit, tant par ses belles enseignes, que par sa proüesse qu'il monstra ce jour-là; & fut si heureux encore, que le Duc de Saxe fut pris prés de luy, qu'il le mena & le presenta le premier à l'Empereur (beau present certes & digne de bonne recompense) avec les autres qui y avoient aydé.

Il eut un peu de malheur en Piedmont, car l'Empereur & le Roy d'Angleterre l'y ayant envoyé, voire en toute l'Italie, pour General avec une fort grosse & belle armée, tres-bien garnie de tout ce qu'il luy falloit, tant de gens de guerre que grand attirail d'artillerie, & sur tout de si grande quantité de Pyonniers, pour à la mode des Turcs remuër de grandes terres, & combler des fossez de bois & fascines, qu'il brava & asseura non pas seulement de lever le siege de Vulpian, mais de reconquerir en peu de temps tout le Piedmont, ainsi que je l'ay oüy raconter à de vieux Capitaines François & estrangers, qui y estoient de ce temps; mais tant s'en falut, qu'il ne peut pas

prendre Santia, qu'il assiegea, où Monsieur de Bonnivet Colonel de l'Infanterie Françoise s'estoit jetté dedans, avec Ludovic de Birague, & autres grands Capitaines, dont j'en parle ailleurs; & fut si bien deffendu, qu'il en leva le siege.

Dont il n'en fut pas trop loüé, car la place ne venoit que d'estre fortifiée de frais & à la haste.

Il eut oncore ce malheur, qu'à sa barbe ce brave entrepreneur, & aussi bon executeur, Monsieur de Salvoyson, luy enleva Montcalve par escallade.

L'on le dit en ce voyage malheureux, mais non qu'il faillist à sa charge, & y perdist sa reputation : car pour une si petite tache, il la rabilla fort bien vers le Royaume de Naples, & vers Rome contre le Pape, lors qu'il fit bravement contre ce grand Capitaine Monsieur de Guise, quand il luy rompit ses desseins & ceux du Pape, qu'il eust bien fasché dans sa ville de Rome, voire pris, disoit on lors, comme je l'ay oüy dire dans Rome mesme, s'il eust voulu; mais il eut respect au Saint Siege, pour n'estre blasmé d'une telle entreprise & prise, comme fut celle du Prince d'Orange pour celle du Pape Clement; dont

j'ay

j'ay oüy dire encore que l'Empereur ne fut pas pourtant trop content de ce reſpect, & qu'il devoit avoir paſſé plus outre, ſelon ſa diviſe ; & que la gloire euſt eſté à jamais immortelle pour luy, que d'avoir pris deux Papes.

S'il ſe monſtra-là donc trop reſpectueux, il ſe monſtra bien de l'autre côté fort ſage & aviſé, d'avoir rompu les feux & furies de cette armée dudit Monſieur de Guiſe, ſi deliberée & fraiſche, qu'elle ne demandoit que de combattre.

Mais comme un Fabius Maximus, par ſa contaction & ſon temporiſement, il fit aller nos feux en vapeurs & fumées. Toutefois il ne faut point douter, que ſi le Pape n'euſt point failly audit Monſieur de Guiſe, & à ſa promeſſe, les choſes ne fuſſent pas allées ainſi : & diſoit tout le monde alors, qu'il fuſt demeuré quelque choſe dudit Duc, & luy euſt fallu ſe retirer viſte dans Naples : j'en parle ailleurs.

Ils ſe connoiſſoient tous deux, & à bonnes enſeignes, dés le ſiege de Mets, ou ledit Duc eſtoit Lieutenant de l'Empereur en cette armée, & en toutes les expeditions qui ſe firent là : & pour ce

Monſieur de Guiſe ne le craignoit gueres, ny là, ny ailleurs.

Quand deux grands Capitaines, comme ces deux là, ſe ſont taſtez une fois en tels hazards, ſieges, combats & rencontres, celuy qui a eu du pire, comme l'eut cette fois l'Empereur & le Duc ſon Lieutenant, volontiers ils en craignent la ſeconde touche.

Bref, il n'y alla rien pour ce coup, en ce voyage d'Italie, ny de l'un, ny de l'autre; & comme deux braves combatans en une eſtocade, aprés qu'ils ont bien fait leur devoir, viennent à eſtre ſeparez par les juges & Mareſchaux de Camp, ſe retirent avec egal honneur, ainſi firent ces deux grands Capitaines. Long-temps aprés vint la guerre de Flandrs contre les rebelles, qui ſe faiſoient appeller *les Gueux*, ſot nom pourtant & malheureux. Le Roy ſon Maiſtre l'y envoya ſon Lieutenent, & encore ſon General, où il paſſa gentiment, non avec un grand embarras ny multitude confuſe de gens de guerre, mais ſe chargea ſeulement d'une petite & gentille trouppe de braves & vaillans ſoldats, bien choiſis des Terces de Lombardie, de Naples, de Sicile, de Sardaigne, & d'une partie de celuy de la Goulette, montant le tout à dix mille hommes de pied,

pied, tous vieux & aguerris ſoldats, tant bien enpoint d'habillemens & d'armes, la pluſpart dorées, & l'autre gravées, qu'on les prenoit pluſtoſt pour Capitaines, que pour ſoldats : & il fut le premier qui leur donna en main de gros mouſquets, & que l'on vit les premiers en la guerre & parmy les compagnies : & n'en avions point veu encore parmy leurs bandes, lors que nous allaſmes pour le ſecoûrs de Malte, dont depuis nous en avons pris l'uſage parmy nos bandes, mais avec de grandes difficultéz à y accouſtumer nos ſoldats, comme j'en parle ailleurs au livre de Colonnels.

Et ces mouſques eſtonnerent fort les Flamans, quand ils les ſentirent ſonner à leurs oreilles ; car ils n'en avoient veu non plus que nous ; & ceux qui les portoient, on les nommoit mouſquetaires, tres-bien appointez & reſpectez, juſques à avoir de grands & forts goujats, qui les leur portoient, avoient quatre ducats de paye, & ils ne les leur portoient qu'en cheminant par pays : mais quand ce venoit en une faction, ou marchant en bataille, ou entrant en garde ou en quelque ville, ils les prenoient. Et vous euſſiez dit que c'eſtoient des Princes, tant ils eſtoient rogues, &

marchoient arrogamment & de belle grace ; & à l'occasion de quelque combat ou escarmouche, vous eussiez oüy crier ces mots par grand respect : *Salgan Salgan los Mosqueteros afuera afuera, adelante los Mosqueteros.*

Soudain on leur faisoit place, & étoient respectez, voire plus que Capitaines pour lors, à cause de la nouveauté, ainsi que toute nouveauté plaist.

Je les vis alors passant par la Lorraine, & les y allay voir exprez en poste, tant pour leur renom, qui en resonnoit & retentissoit par tout, que pour y revoir aucuns Capitaines & Soldats, que j'avois veus & conneus en l'armée, que le Roy d'Espagne avoit envoyée à Malte, Monsieur le Marquis de Pesquaire en estant le General, & n'y avoit qu'un an quasi que je les y avois veus. J'y en vis plusieurs, qui me reconnurent avec force caresses gentilles & militaires, & à l'Epagnole. Car je parlois lors Espagnol aussi bien que François, & vous diray que sans la seconde guerre civile, que je voyois se preparer, j'allois avec eux, & avois débauché un Gentil-homme Provençal nommé Valon, gentil & vaillant compagnon, mon grand amy (il mourut à la Roche la Bellie à l'escarmouche & prise de Monsieur Stroz-

Strozzy : j'en parle ailleurs : il estoit à Monsieur d'Anjou Frere du Roy) pour aller tous deux ensemble. Car j'avois fait la reverence au Duc d'Albe, qui me reconnut, & me fit fort bonne chere, parce qu'il m'avoit presenté quelques années devant au Roy d'Espagne à Madrid, par la priere de cette bonne & genereuse Princesse la Reyne d'Espagne, à mon retour du voyage du Pignon de Velez en Barbarie & de Portugal, & que je l'avois aussi veu & salué à Bayonne, à l'entreveuë du Roy & des Reynes.

Or pour retourner encore à cettee gentile & gaillarde armée, elle estoit composée, comme j'ay dit, du terze de Naples, dix-neuf enseignes, Mestre de Camp Dom Sanche de Leve; du terze de Sicile, dix enseignes, Mestre de Camp Julian Romero, que j'avois fort connu, comme j'en parle ailleurs; du terze de Sardaigne, dix enseignes, Mestre de Camp Dom Gonzale de Bracamont; de terze de Lombardie, dix enseignes, Mestre de Camp Dom Sanche de Londogna.

Et pour Mestre de Camp general, ou pour mieux dire Colonel commandant à tous (car tel l'avoit esleu le Duc d'Albe) Chiapin Vitelly, Gentil-homme Italien,

lieu, tres-grand & adviſé Capitaine, dont je parle ailleurs. Grand cas pourtant, que les Eſpagnols ſouffrirent un Italien leur commander en telle dignité; mais ils le permirent, eſtant choiſi de leur brave General, & qu'ils le trouverent fort capable, doux, & gratieux, & qui leur ſçavoit commander gratieuſement & de grace : j'en parle ailleurs.

Le Grand Prieur, Dom Hernand ſon fils baſtard, eſtoit General de la Cavalerie, compoſée de quatorze compagnies de Lanciers, & quatre d'Harquebuſiers à cheval, que depuis on a appellés parmy eux & nous Carabins.

De plus il y avoit quatre cens courtiſanes à cheval, belles & braves comme Princeſſes, & huit cens à pied, bien à point auſſi. Ce grand Prieur eſtoit fort aymé de ſon Pere, autant que ſes enfans legitimes: auſſi eſtoit-il homme de grande valeur & merite. Il fut pris aux premieres guerres par le baſtard du Roy de Navarre, ſe tenant à la Rochefoucault, & y faiſant ſes courſes & retraittes, par l'aſſiſtance de Madame la Comteſſe de la Roche; mais auſſi-toſt eſlargy, car la paix avoit eſté faite devant Orleans, & la Cour retirée à Amboiſe, où je vis la Reyne fort en colere de cette priſe, con-

contre Monſieur le Prince & le Comte de la Rochefoucault ; & elle parla bien à eux, leſquels auſſi-toſt manderent qu'on le laſchaſt, ce qui fut fait & vint audit Amboiſe trouver le Roy & la Reine, qui ſe monſtroit avoir bonne façon, & fit gentiment ſa charge.

Du depuis je le vis à Malte, où fut notée une choſe ; que le grand Maiſtre, qui ſe fait là reſpecter quaſi plus qu'un Roy, & tous luy deferent tout de meſme, & parlent à luy avec toute reverence toûjours la teſte deſcouverte : mais cela ne faiſoit pas le dit grand Prieur, que Monſieur le grand Maiſtre ne le fiſt auſſi-toſt couvrir, & luy defera beaucoup. Pluſieurs noterent cela auſſi bien comme moy.

Or pour faire fin à cette belle armée, que ce Duc amena en Flandres, il fit ſi bien par la valeur de luy & d'elle, & rangea ſi bien les Flamans à leur devoir & obeïſſance, qu'il s'en fit eriger une ſtatuë de bronze, en ſigne de triomphe & trophée, qui fut poſée à la grande place d'Anvers, s'étant donné & attribué un tître en Grec, qui vouloit autant dire que glorieux & ſuperbe. Du depuis ceux d'Anvers eſtant les plus forts, l'abbattirent & rompirent en mille pieces. Il eut encore un autre trophé, que le bon

Pape Pie V. luy envoya, une ſalade & une eſpée benite, qui eſt un preſent & honneur qui a accouſtumé d'eſtre donné par les Papes aux grands Princes & Illuſtres Capitaines, qui ont bravement combattu pour le ſouſtien de l'Egliſe, & en ſont ſortis victorieux. Ainſi que fit de meſme Paul III. de la Maiſon de Farneſe, à l'Empereur Charles aprés ſa victoire des Proteſtans, & aprés avoir triomphé d'eux. Et comme fit auſſi devant tous eux le Pape Jule II. à l'endroit des Suiſſes, y adjouſtant de plus l'eſtendart general de l'Egliſe, les baptiſant par le beau nom de reſtaurateurs & protecteurs de la ſainte Egliſe.

Autant de flatterie & de vanité pour eux, ſi le Roy François ne les euſt bien battus à Marignan.

Le Pape Paul IV. dit Caraffe, envoya par ſon Nepveu le Cardinal, au Roy Henry II. un chapeau, que j'ay veu quaſi fait à l'Albanoiſe, de drap d'or, & une eſpée dorée, pour luy demander ſecours, rompre la treve, & faire la guerre : un don certes qui fut tres-malheureux pour la France.

Il eſt temps meshuy de finir le diſcours de ce grand Duc, mais auparavant il faut dire comme il ſe retira en ſa maiſon, où le Roy ſon maiſtre l'avoit confiné, pour quel-

quelque consentement d'un certain mariage clandestin, que son fils avoit fait en sa Cour ou ailleurs; si bien que sans ses grands services il en eust paty, tant ce Roy estoit grand observateur de la Justice. Estant donc ainsi retiré, le Roy par un matin luy envoya un courrier, & avec une fort petite simple lettre, qui contenoit ces mots, ne faillez aussi-tost, la presente veüe, de vous en aller en telle part. (Il me semble avoir oüy dire que c'estoit *à Arojo del puerco, ou à la Raya de Castilla ò de Portugal*, où j'ay esté) à un tel jour, vous y trouverez le rendez-vous de toute mon armée, laquelle vous prendrez, & la menerez droit, & aussitost en Portugal, pour me le conquester. Ce qu'il fit sans s'arrester nullement sur son despit & mescontentement, ny sans faire la moindre difficulté du monde: il voyoit bien à quel Maistre il avoit à faire. Ha! que je sçay beaucoup de Princes, grands Seigneurs, Capitaines, & Gentils-hommes de par le monde, qui n'eussent pas esté si aises à partir, & à s'appaiser ainsi si mal contens. Il eust bien fallu plus d'un courier, & plus d'une simple lettre: j'en ay bien veu des exemples.

Ce Grand Duc donc, sans aucun respect de serment, d'injure, & mescontentement, s'achemine & fait sa con-

queſte ſi prêtement & heureuſement, que ſon Maiſtre ſe contenta fort de luy, & s'en fit Roi paiſible, comme nous avons veu, & le voyons encore. Voilà comme il a bien ſervy le fils, comme il avoit bien ſervy le Pere l'Empereur, duquel il n'en parloit jamais que la larme à l'œil, le regrettant extrémement, & le ſervant de pure & vraye affection; non de telle qu'il faiſoit le fils, lequel diſoit-on il ſervoit comme quaſi par contrainte.

J'ay ouy raconter à un Religieux Eſpagnol, tres-habile homme, que ce grand Duc avant que de mourir ſe ſentit atteint en ſa conſcience, des cruautez qu'il avoit faites ou fit faire en Flandres, dont il s'en confeſſa & en monſtra une grande contrition, & apprehendoit que ſon ame n'en patiſt. Ce qui eſtant rapporté au Roy d'Eſpagne, il luy manda pour un grand reconfort, que quant à celles qu'il avoit exercées par l'épée de ſa juſtice, qu'il ne s'en miſt autrement en peine; car il les porteroit toutes ſur ſoy & ſur ſon ame: mais quant aux autres, qu'il avoit faites par l'épée de guerre, que c'étoit à luy d'y penſer & d'en répondre en ſon propre & privé nom.

Quel reconfort pour la fin de ſes jours! Jule Ceſar n'en fit pas de meſme à l'endroit

droit de ſes ſoldats, le jour avant la bataille de Pharſale, dans la harangue que Lucain nous repreſente, où il les prie & leur remonſtre leur devoir, & tant qu'ils demeneront les mains, qu'ils n'ayent devant eux nulle image de pitié : tuez tout, leur (dit-il) n'eſpargnez ny Peres, Freres, Couſins, ny aucuns de vos proches, ſans aucun reſpect ny pardon : je prens tout ſur ma coulpe & ſur mon blaſme. Le Roy d'Eſpagne n'avoit garde d'en dire de meſmes du dit Duc : car il ſçavoit bien que l'un & l'autre en avoient trop fait, & que les Diables leur pourroient joüer d'une trouſſe en cachette. Et par ainſi ſe deſchargeant l'un ſur l'autre, qui auroit moins de charge, ſe ſauveroit plus aiſément d'eux. Voilà ce que m'en dit ce bon religieux de l'un & de l'autre.

Enfin ce grand Capitaine mourut en l'âge de quatre vingts ans ou plus, chargé de force chappeaux de victoires, de triomphes, & de trophées, monſtrant, jettant, & produiſant encore en ſon vieux tronc, tousjours quelques petits rejettons verds, vigoureux, & tous genereux, ny plus ny moins qu'un beau verd & vieux arbre jette de ſes racines quelques gentils & verds arbriſſeaux, qui monſtrent bien qu'il a eſté autrefois l'hon-

Digitized by Google

l'honneur d'une grande foreſt, ainſi que ce grand Duc l'a eſté de ſon pays d'Eſpagne: lequel outre ſes vaillantiſes, prouëſſes, & ſages conduites, je puis dire que ce Seigneur, tout vieil qu'il eſtoit, monſtroit bien une bonne grace & belle apparence en toutes ſes actions.

Il fut un des principaux conducteurs à l'entreveüe de Bayonne, de la Reyne d'Eſpagne ſa bonne Maiſtreſſe, là où il fut veu par tous les Seigneurs François, & autres grands & petits, & les Dames, en grande admiration en tous les combats à la barriere, & és courſes de bagues qui ſe firent-là. Le Roy Charles l'avoit eſleu pour un de ſes Mareſchaux de Camp avec Monſieur le Conneſtable. Il faiſoit beau voir ces deux braves & honorables vieillards en ces honorables charges; Et ils monſtroient bien qu'en un bon jour de guerre ils avoient ſceu mieux faire & à bon eſcient, qu'en un feint & de plaiſir. Monſieur le Conneſtable deferoit tousjours à ſon Compagnon, comme à l'eſtranger; & la raiſon & l'uſage le vouloient ainſi.

Le Duc d'Albe ſervoit le Roy avec autant de reſpect & reverence, comme ſi c'euſt eſté ſon Roy, luy donnant ſa lance, la luy prenant, luy donnant ſa pique, ſon eſpée, luy accouſtrant ſon habille-

billement de teſte & ſes autres armes; comme craignant qu'il ne luy arrivaſt le meſme inconvenient, qu'au Roy ſon Pere (qu'il avoit veu mourir) tant il eſtoit ſoigneux de ſa perſonne, diſoit-il: chacun l'en loüoit fort auſſi. La Reine, ſa bonne Sœur, le luy avoit recommandé, ce qu'il n'aymoit pas mieux.

Il aimoit le Roy naturellement, car bien qu'il fuſt fort jeune alors, il en preſageoit de grandes valeurs & vertus, qui luy eſcherroient un jour, comme de vray, elles luy fuſſent eſcheües, ſans la mort qui le prit avant le temps.

Le Roy luy faiſoit des demandes de ſes guerres paſſées & de l'Empereur qu'il s'eſtonnoit merveilleuſement de ſon vif eſprit & de ſon bon jugement, comme certes il l'avoit. Je vous laiſſe à penſer, s'il euſt eu plus longue durée, ce qu'il euſt eſté? J'en parle davantage en ſa vie.

Le Roy l'honoroit fort (en tenant ſa petite grandeur pourtant comme s'il euſt eſté plus en âge) pour l'honneur qu'il portoit à la Reyne ſa Maiſtreſſe. Certes il eſtoit Grand, fuſt ou qu'il ſe tinſt ſur ſa chaire derriere elle, quand elle étoit à la table, ou qu'il l'accompagnaſt en marchant, ou parlaſt à elle tousjours la teſte deſcouverte, bien qu'elle le priaſt ſou-

ſouvent de ſe couvrir : car c'eſtoit la même honneſteté & douceur. Auſſi eſtoit-elle toute noble Françoiſe, comme j'en parle en ſa vie. A tant, c'eſt aſſez parlé de ce grand Capitaine : car j'en parle encore en pluſieurs endroits de mes livres. Mes-huy il eſt temps de finir, en diſant que deux braves vieux ſoldats me dirent une fois parlant de luy : *ha Sennor, el buen Padre de los Soldados es muerto.* Auſſi en ſa vie leur a-t-il donné de bonnes lippées, & de bons moyens pour gagner la piece d'argent : & meſmes aux curées de la Flandres. Et ils me diſoient encore qu'ils s'y eſtoient veus, pour un coup leur eſtre deuës dix-huit payes, ſans jamais s'en être mutinez : auſſi n'en perdirent-ils pas une. Quelle creance parmy eux, & quelle providence au Chef !

Il partit d'avec eux en grands regrets, quand il laiſſa ſa place au grand Commandeur de Caſtille, qu'ils n'aymerent pas tant ; mais ſi fut-il un bon Capitaine. Il n'en faut autre preuve que la bataille de Lepante, le Roy d'Eſpagne l'ayant donné à Don Jean d'Auſtriche pour l'un de ſes principaux conſeillers, & combattant prés de ſa perſonne : où il fut plus heureux qu'en Flandres, où les choſes commencerent un peu à changer : dont je m'en rapporte à ceux qui les ont veuës,

veuës : c'eſt choſe de frais faite.

FERDINAND ROY D'ARRAGON.

OR dautant comme j'ay dit que je veux commencer par les Eſpagnols, & puis finir par nos François, je vay donner un peu au Roy Ferdinand d'Arragon, duquel bien que les Hiſtoires de ce temps diſent, & le tient-on encore parmy les Eſpagnols, qu'il n'a pas fait de grands combats, ny de grandes guerres de ſa main; ç'a eſté un Roy fort excellent en vertus & en ſages conſeils.

Et ſi conſtamment, diſent les Hiſtoires, il euſt gardé ce qu'il promettoit, on n'euſt trouvé gueres à redire en luy; mais il ne ſe ſoucioit pas de rompre ſa foy, pourveu qu'il en tiraſt du proffit. Il le monſtra au Roy Charles huit, qui avant ſon voyage de Naples avoit traité & juré avec luy ſolemnellement; & pource luy avoit quitté la Comté de Rouſſillon. Il s'en alla en un tournemain liguer contre luy, avec ceux qui luy cuiderent oſter la vie à la bataille de Fornoüe, s'il ne ſe fuſt bien deffendu.

Il vendit aprés ſon pauvre Oncle Frederic, comme à beaux derniers contants, au Roy Louys XII. & partagerent ſon Ro-

Royaume & ſa dépoüille, & le chaſſerent de ſon bien.

Il la rendit tout de meſme audit Roy Louys XII. car pour une querelle legere & faite à propos il prit ſujet de le chaſſer du tout hors du Royaume, & prendre tout pour luy.

Voilà comme il faiſoit bon marché de ſa foy : auſſi liſez Philippes de Cominez, vous y verrez les punitions que Dieu luy envoya. Encore en fut-il quitte à bon marché ; car il le devoit deſpoüiller comme il avoit deſpoüillé les autres.

On le diſoit fort tenant en ſa deſpenſe, & pourtant quand il fut mort on ne luy trouva grand amas de treſors.

Il eſt vray auſſi qu'il ſouſtient de grandes guerres, & contre les François & contre les Mores de Barbarie & de Grenade, qu'ils avoient tenuë plus de huit cens ans, & à ſes portes, reduiſant ce beau Royaume & l'uniſſant à celuy de Caſtille. Ce qui fut certes un œuvre bien pie & ſaint, & croy que Dieu lui en ſceut plus de gré, que de s'attaquer à nos Roys de France tres-ſacrez. Et à cette ſainte entrepriſe diſoit-on que la Reine Iſabelle de Caſtille l'y avoit autant ou plus pouſſé : car c'eſtoit une fort devote & religieuſe Princeſſe, & que luy, quel grand zele qu'il y euſt, n'eſtoit de-

vo-

votieux que par hypocrisie, couvrant ses actes & ambitions par ce saint zele de Religion, comme il prit le Royaume de Navarre par ce moyen.

Les entrepriſes & priſes qu'il fit ſur Oran, Alger, & autres places de la Barbarie & de l'Afrique, luy rapporterent auſſi bien de l'honneur & de la reputation.

Eſtant fils ſecond du Roy Juan d'Arragon, il vint à la Couronne par la mort de ſon frere aiſné, & fut Roy de Caſtille par ſa femme Iſabelle.

Il luy ſont arrivez deux grands bonheurs tout à coup. Il fit faire la deſcouverte des Indes par ce grand perſonnage Chriſtophle Colomb pour le zele Saint de ſa femme qu'elle avoit à couvertir ces pauvres gens, plus tenant des beſtes que des hommes; & luy le fit pour la convoitiſe d'avoir ce bel or, dont il en fit faire ces beaux doublons.

Il regna quarante ans aſſez heureuſement, car s'il fut heureux d'un coſté, il fut malheurex de l'autre, parce qu'il perdit ſon fils unique, qui luy mourut, & ſa fille Jeanne, par le moyen d'une melancolie, qui la prit aprés la mort de ſon mary le Roy Philippe, & devint perduë de ſon ſens & entendement, ayant laiſſé ſes enfans jeunes, dont l'aiſné

n'a-

Guicchardin, Et pour cette faute & tache pourtant il ne se laissa pas mourir de despit, comme aucuns que je diray dans ce livre : mais reprenant nouveau cœur il rabilla bien son fait aprés, par de belles choses qu'il fit.

Il faut dire le vray, mais aussi il faut qu'il en remercie les divisions, qui se mirent parmy nos Capitaines & Chefs, qui luy firent bien le passage à la fortune, en toutes ses batailles & rencontres & victoires qu'il gagna sur nous : & sur tout aussi faut-il qu'il remercie la mort de ce brave & vaillant Comte d'Armagnac, & le peu de rafraischissemens de secours d'hommes & d'argent, qu'eurent les nostres du costé de la France. L'Infidelité des estrangers aussi, qui quitterent nostre party contre leur foy promise, les ruses Espagnoles, & les temporisemens y servirent beaucoup. Bref tout nous y nuisit, jusques a la fortune & la destinée, qui à l'envy se banderent contre nous. Mais de nous avoir battus ; chassez, & deffaits tant à l'aise qu'on diroit bien, c'est abus.

Je m'en rapporte au siege de Venouse, où estoit dedans ce brave Loüis d'Ars, qui aprés l'avoir tenu plus d'un an, en sortoit par une tres-honorable composition de laquelle je parle en son lieu.

Et pour monſtrer qu'au dit Conſa-
ve ſes aſtuces lui ſervirent bien autant o
plus que ſes vaillantiſes, il prit pour de
viſe une grande arbaleſte de paſſe, qu'o
nomme ainſi; laquelle ſe bande avec pou
lies, & ces mots eſcrits, *Ingenium ſup.*
rat vires: comme voulant dire, qu'
n'y a ſi belle force, que l'eſprit & l'in
duſtrie de l'homme ne ſurpaſſe. Com
me de vray il n'y a homme, ſi fort ſoi
il, ny geant, qui peuſt de ſa main ban
der cette arbaleſte, mais avec cet engi
fort aiſément elle ſe bande. Cette de
viſe pourtant n'eſtoit point tant à l'ac
vantage de ce grand Capitaine: car en
fin il n'y a que la vaillance, pour bien
couronner un brave & vaillant Capita
ne.

On dit, & il eſt ainſi écrit, que lor
que le Roy Ferdinand alla prendre po
ſeſſion de ſon Royaume de Naples, à lu
rendu tout paiſible par ce grand Capita
ne, l'y voyant tant aimé & renommé
en conceut quelque méfiance & jalouſie
comme il y eſtoit ſujet le bon Prince; &
non ſans cauſe poſſible, & cela en craint
qu'il vouluſt avaller le morceau qu'il a
voit couppé

Il l'amena avec luy en Eſpagne, qui
fut le dernier de ſes jours glorieux, &
poſſible pour le mieux pour luy: parce
qu'

que depuis il ne ſortoit point d'Eſpagne, & n'eut plus le moyen d'exercer ſa vertu, ny en guerre, ny en paix, le Roy luy ayant rogné ſes morceaux ſi courts, qu'il n'en couppoit ny avalloit aucuns, ſinon à ſon vouloir.

Il eſtoit avec luy à Savonne à l'entreveuë de ces deux Roys, que j'ay dits cy-devant, où il fut fort regardé & admiré d'un chacun, pour ſes nobles exploits & victoires.

Sur tout noſtre Roy en fit un grand cas, & voulut qu'il ſouppaſt à la meſme table, où ces deux Roys ſoupperent & la Reine d'Eſpagne, bien qu'il refuſaſt fort cet honneur: mais noſtre Roy en pria fort Ferdinand, de luy faire le commandement de s'aſſeoir: où eſtant noſtre Roy prit grand plaiſir de deviſer avec luy, & à fort l'entretenir; de ſorte qu'au jugement de tous les aſſiſtans ce jour-là ne luy fut moins glorieux, que celuy auquel il entra dedans Naples avec toute ſon armée victorieux & triomphant de nos deffaites Françoiſes, ou de nos Partiſans en Calabre, & à Cerignole, & au Garillan.

Helas! j'ay veu ces lieux-là derniers, & meſmes le Garillan, & c'eſtoit ſur le tard à Soleil couchant, que les ombres & les Manes commencent à s'apparoiſtre

comme fantoſmes, pluſtoſt qu'aux tres heures du jour, où il me ſembl que ces ames genereuſes de nos br François là morts s'eſlevoient ſur la t re, & me parloient, & quaſi me reſpo doient ſur les plaintes, que je faiſois leur combat & de leur mort; eux accuſa & maugreant par milion de fois les e droits de là, couverts de marais, m avantageux pour la Cavalerie & Gendarmerie Françoiſe, qui ne peut là ſi bien combattre comme elle fit ailleurs; ainſi que j'ay oüy dire à feu mon Pere, qui fut bleſſé à mort combattant avec Monſieur de Bayard, qui fut auſſi bleſſé. Belleforeſt le dit auſſi en ſa Chronique, ſur le paſſage de cette deſconfiture.

C'eſtoient ces braves François, leſquels les Eſpagnols & Napolitains ayant à combattre, apprehendant leur vaillance faiſoient difficulté de les attaquer, comme jadis ces braves Romains de Jule Ceſar craignirent de mêmes les Suiſſes.

Le Comte de Monteleon pour les aſſurer leur dit, Ah ! Compagnons, ne penſez pas, que ces François, que vous voyez là, ſoyent ces François que les Hiſtoires anciennes ou fables (c'eſtoient pourtant veritez) nous ont repreſentez par ces braves Paladins & braves Chevaliers

liers errans, qui fendoient tout ce qui se presentoit devant eux? non, ce ne sont pas ceux-là, ains ce ne sont autres gens de guerre que nous: allons à eux. Ce petit mort de harrangue les asseura.

Pour retourner d'où j'estois party, il faut sçavoir que si nostre Roy fit bonne chere à ce grand Capitaine, Ferdinand la fit de mesmes à Monsieur Louys d'Ars, & à Monsieur de Bayard, disant au Roy ces propres mots; Monsieur & Frere, voila deux bons & braves Serviteurs que vous avez là, qui en a de tels, les doit bien garder: quelle loüange pour eux! voyez le Roman de Monsieur de Bayard.

Or enfin pour achever, ce grand Consalve mourut un peu avant le Roy Ferdinand, retiré de sa Cour en sa maison malcontent.

Toutesfois le Roy voulut en memoire de sa vertu, que tant en sa Cour qu'en son Royaume on luy fist les mesmes honneurs, qu'on a accoustumé en Espagne de faire aux plus grands Princes; ce qui fut fait; tant le peuple l'aymoit & l'estimoit: & le voyla bien guery & resuscité.

Le Roy François en fit bien faire de mêmes à Monsieur de Lautrec; dont j'en parle ailleurs.

Digitized by Google

Voilà comme plusieurs grands Rois & Princes traittent leurs vieux serviteurs, ny plus ny moins que font les Mariniers, lesquels aprés s'estre servis en plusieurs voyages de leurs vaisseaux, quand ils sont vieux, ou qu'ils s'en faschent, les jettent sur le sable & n'en font plus de conte, comme dit un jour à son pere le fils de Themistocle se pourmenant le long du port, & des orées de la mer. Pourtant j'ay veu souvent reprendre aucunes vieilles quilles & carenes d'un navire & galere, & sur elles en bastir de bons vaisseaux, & s'en trouver aussi bien que des plus neufs.

Voilà la belle recompense que fit ce Roy à ce grand Capitaine, à qui il estoit tant obligé. Je croy encore que si ces grands honneurs mortuaires & funebres luy eussent beaucoup cousté, & qu'il les luy eust fallu faire à ses propres cousts & despens, comme à ceux du peuple, il n'y eust pas consumé cent escus, tant il estoit avare; & n'eust pas fait comme le Roy Louys XI. qui voulant un jour faire un present à quelques Ambassadeurs d'Angleterre, il demanda à Monsieur de Brezay, quel il leur pourroit donner, qui luy coustast beaucoup, & ne luy servist de rien. L'autre qui estoit bon brocardeur, luy répondit, hé! mon Dieu (Sire) donnez leur vostre Chapelle & tous

tous vos chantres, qui vous coûtent beaucoup, & ne vous servent de rien. Bon celuy-là.

Ce grand Capitaine eut pour Lieutenant à sa Compagnie de cent hommes d'armes, Dom Diego de Quinnones, qui luy haussa bien la main en ses combats & victoires; & de vray luy fut bon & brave Lieutenant.

Aprés sa mort il eut sa Compagnie en Chef de cent hommes d'armes, comme la meritant tres-bien. Il la mena en la bataille de Ravenne, où il mourut en brave & vaillant Capitaine. Et si tous eussent fait comme luy (disoient les vieux Espagnols) la victoire que les François y acheterent, leur eust cousté plus qu'elle ne fit, bien qu'elle coustast bon. J'en parle ailleurs en son lieu.

En cette bataille Dom Raymond de Cardone fut plus malheureux qu'il ne pensoit: car les Italiens, François & Espagnols le blasment d'y avoir fait une assez honteuse retraitte; voire aucuns usent de ces mots, fuite, pour le rang du General qu'il tenoit, & pour avoir tant bravé & piaffé au partir de son gouvernement: dont il tira & traisna aprés luy toute la fleur de Cavalliers Napolitains & Espagnols, si braves & si bien en point, si bien montez & si dorez, que j'en ay veu

Digitized by Google

petit traité en Eſpagnol, qui s'intitule, *Queſtiones de amor*, où il deſcrit leurs ſuperbes parures & deviſes, & les garnitures de leurs chevaux, juſques aux livrées de leurs Pages, Eſtafiers, & Laquais, qu'il n'y avoit rien à voir ſi beau ny ſi ſuperbe, tant tout eſtoit or, azur & argent. De ſorte que par là ils penſoient en eſpouvanter toute la France, ce qui fut autrement: & mêmes Dom Raymond ſe mit fort legerement à la retraitte, qui fut plus viſte que le pas, & remporta ſur le front plus de honte que n'avoient de livrées ſes Cavalliers, Pages, Eſtafiers & Laquais. Et ſans ce malheur les Eſpagnols l'auroient tenu pour brave & vaillant Capitaine, comme il avoit mieux fait paroiſtre ailleurs que là mêmes en Calabre en une victoire qu'il obtint ſur nous. Et puis quelque temps aprés il fut tué devant Gayette d'une canonnade.

FABRICE ET PROSPER COLONNES.

FAbrice & Proſper Colonnes ont eſté tousjours eſtimez auſſi deux bons Capitaines, mais ils furent blaſmez d'un des plus grands vices qui ſoient au monde, qui eſt l'ingratitude. Car le Roy Charles VIII. à ſa conqueſte du Royaume

me de Naples, les fit tres-grands, & les honora de biens & grandeurs, juſques-là qu'eux & les autres Colonels, ennemis quaſi hereditaires des François (non tous) furent aggrandis & preferez aux Urſins, tousjours bons & vrays François (je dis aveuns auſſi) En quoy le Roy Charles eut tres-grand blaſme, & ſon conſeil auſſi, mais il voulut gagner ceux-là, & laiſſer les autres, qui luy eſtoient tout gagnez & acquis. Et c'eſt une faute que pluſieurs grands Princes ont, qui laiſſent & quittent ſouvent les certains & fideles ſerviteurs, pour en faire de nouveaux & incertains, où bien ſouvent ils ſont trompez. Et comme mal en prit audit Roy Charles : car ce furent ces deux, Fabrice & Proſper, qui quaſi les premiers de ce pays firent la fauſſe pointe, & ſe revolterent contre luy ; & en firent encore (qui pis eſt) revolter pluſieurs autres. Mais enfin Dieu ennemy de l'ingratitude les en punit. Fabrice en la bataille de Ravenne, combattant vaillamment, & enfonçant furieuſement un gros de Cavallerie Françoiſe, fut fort bleſſé & empriſonné, non ſans grande peur & belle vezarde qu'il eut, que le Roy de France Loüis XII. ne luy fiſt payer la meneſtre de ſa revolte; comme infailliblement il euſt faits, ſans

Monsieur le Duc de Ferrare Alphonse, ce brave, vaillant, & bon Prince, auquel ayant esté mené, & l'ayant prié d'avoir pitié de luy, & qu'il ne tombast sur tout devant le Roy, il en eut pitié, & le fit tres-bien panser, guerir, & delivrer.

A la guerre qu'il fit aussi à Naples, Monsieur d'Aubigny le prit dans Capoue; & estant fort desiré & menacé du Pape Alexandre & de Cesar Borgia, qu'il tombast entre leurs mains, pour luy faire beaucoup de maux, comme ils le haïssoient à mort; les nobles François ne le voulurent livrer. Cette obligation encore estoit tres-grande à la nation Francoise. La rançon & la grace à un tel ingrat n'estoit pas bien employé, ains plustost la mort ou prison perpetuelle.

Il fut malheureux aussi à la rencontre qu'il eut à Sorraine contre Charles Ursin & Vitello, tres-braves & vaillans Capitaines : si bien que s'il n'eust gagné de bonne heure Roncillon, il estoit trouſſé. Car ces braves Capitaines estoient bons Françoſ, Partisans, & l'eussent livré au Roy, qui l'eust bien chastié: & il ne fut pas trop content de ce que Monsieur de Ferrare l'avoit delivré : car les grands & principaux Capitaines estoient à luy, & en sa disposition par le droit de guerre.

En-

Encore le faut-il loüer, que s'il fut ingrat envers nos Roys, il ne le fut envers ce grand Duc : car aprés la bataille de Ravenne : que les François eurent quitté leur part de l'Italie, ce fut à Monſieur de Ferrare d'adviſer à ſes affaires, & faire ſa Paix avec le Pape Jule II. qui le menaçoit tousjours, à châque coup il diſoit tousjours, *Ferrara, Ferrara, Io t'haurò.*

Il vouloit fort cette Ville pour la dire appartenir à Monſieur Saint Pierre, & la remettre à ſon domaine, tant il eſtoit zelé au bien de l'Egliſe, plus qu'à ſon particulier ; dont il acquit une grande loüange.

Le Duc de Ferrare donc ſe voyant abandonné de ſes amis les François, fit tant qu'il fut receu par le Pape à ſubmiſſion, pardon & repentance, & pour ce eſtant venu à Rome ſur un bon ſauf-conduit, furent ſuſcitez ſous main par ſa Sainteté, ou par autres faiſant pour elle, aucuns creanciers, à demander quelque argent que le Duc leur devoit ; dont ils en firent priere à ſa dite Sainteté, d'en permettre la juſtice, ce qu'il accorda tres-volontiers, diſant que le general ne peut prejudicier à l'intereſt du particulier : ce qui eſtonna fort le Duc & en euſt eſté en péine, ſans que le dit Fabrice

Colonne reconnoiſſant les courtoiſies qu'il avoit receuës dudit Duc, monta auſſi-toſt à cheval avec pluſieurs de ſes amis, parens, & ſon couſin Proſper, qui en forme de retraitte & arriere-garde le ſuivoit de loin, & le firent tous deux bravement ſortir par le petit portereau de St. Jean de Latran, qu'ils trouverent renforcé d'une garde plus que l'ordinaire, laquelle fut forcée par Fabrice, qui eſtoit le plus fort, ſortit le Duc, & le conduiſit juſques à Marine; & de là il ſe ſauva & s'en alla ſeurement à Ferrare.

L'Obligation certes en fut grande; & paya bien celle qu'il avoit au Duc; dont il le faut loüer. Car il ne faut point douter, que le Pape luy voulant un mal mortel, ne luy euſt fait mauvais party ſur ſa vie, ſon honneur, & ſur ſes biens & terres; où il luy euſt pardonné de la meſme façon & d'une pareille infamie, que fit aprés luy le Pape Leon aux deux Cardinaux Bernardin Caravajal, & Frederic de ſaint Severin, partiſans du concile de Baſle, leſquels ayant eſté par-devant degradez de leurs Chapeaux & rouges chappes par ledit Pape Jule, & deſirant entrer en leurs premiers eſtats & en grace du Pape Leon, il les fit un jour venir & entrer à la veuë d'un chacun, &

& d'une infinité de monde aprés dans le Consistoire, vestus de quelques meschantes robes noires, comme simples Prestres de Village; & ainsi ils firent amande honorable au Pape, luy demandant pardon les genoux en terre, & avec d'autres signes de grande humiliation, & se desdirent par confession ignominieusement tout haut; de ce qu'ils avoient fait ou dit contre ledit feu Pape Jule; & puis ils saluerent tous les Cardinaux tres-reveremment, sans que les autres leur rendissent la pareille.

Cette ignominie aprés avoir esté beuë de ces Messieurs douce comme lait, ils furent revestus de leurs bonnets & robes rouges, ayant esté devestus de leurs robes noires, & mis en pourpoint, & puis ils furent admis en leurs premieres places de Cardinaux. Mais voicy le pis, qu'ils ne furent pas remis en leurs offices, benefices & biens, dautant que le feu Pape les en avoit despouillez, & les avoit donnez à d'autres. Il eust bien voulu faire de mesme à nos Cardinaux François & à leurs partisans, s'il eust peu; mais ils avoient un bon garant que nostre brave Roy, qui estoit tres-bon & tres-fort partisan du concile de Basle.

Je quitte là ma digression pour dire encore un mot dudit Fabrice. Il fut estimé en

Digitized by Google

en ſon temps un ſi bon Capitaine, que ce bon galant de Machiavel, mauvais inſtructeur de guerre certes, en ſon Livre de l'Art Militaire, le fait le principal Chef de ſon Parlement en cela, & comme à qui il falloit deferer beaucoup. Il y introduiſoit ledit Fabrice, comme donnant à entendre que ce qu'il y dit, ce ſont comme arreſts & ſentences : & Dieu ſçait, ſi nos grands Capitaines y ont trouvé à dire.

Quant au Seigneur Proſper Colonne, il fut le premire qui commença à ſe revolter avant ſon couſin Fabrice, qui ſe laiſſa par aprés aller à luy, & de fait il fit quelques guerres pour nous, & ſon couſin contre nous vers Naples. Et il fut aprés eſleu, par ſa valeur & merite, Chef general de la Ligue contre la France, encore qu'aucuns l'ayent blaſmé de n'avoir pas trop bien fait en la bataille de Ravenne. Il fut fort blaſmé & meſpriſé de n'avoir ſceu garder le paſſage des Monts contre le Roy François, l'attendant de pied coy dans Ville-Franche, pour luy donner la venuë s'il euſt peu, diſant à tous coups, *queſti Franceſi ſon miei, come gli pipioni na gabbia.* Mais il fut bien autrement circonvenu : car il fut pris luy & les ſiens dans la cage, qui eſtoit ſa Ville, où il s'eſtoit retiré luy & ſa

ſa troupe de douze cens hommes d'armes des ordonnances, qui eſtoit la plus belle & la mieux montée, que l'on avoit veu il y avoit long-tems pour Eſtrangers; car nos François avoient autrement paru auparavant. Il eſtoit bien plus à preſumer qu'il ſeroit pluſtoſt pris dans la cage, reſſerré dans ſa Ville, puis qu'il s'y eſtoit enfermé, & que nos François tenoient la campagne. Tant y a qu'il fut pris & mené au Roy François, qui ne faillit de luy faire une reprimande de ſon ingratitude. Je ne ſçay s'il le donna à Monſieur de la Trimoüille; mais il fut amené priſonnier à Montaigu au bas Poictou, Chaſteau & Vile de fortereſſe, qui appartient à Monſieur de la Trimoüille, m'eſtonnant comme il fut mené là : car ce furent Meſſieurs de Imbercourt & de Bayard, qui firent bravement la premiere pointe, & Monſieur de la Paliſſe aprés.

Cette place eſcheut depuis en partage à Madame la Princeſſe de Condé, ſœur de Monſieur de la Trimoüille dernier mort, que depuis le Mareſchal de Retz fit raſer & demolir; dont Monſieur le Prince luy en voulut ſi grand mal, que s'il l'euſt trouvé, il l'euſt tüe en depit de tout le monde : ce qui fut cauſe qu'il n'oſa aller au dernier Parlement, que fit la Reyne Mere prés de Cognaç avec le Roy

Digitized by Google

Roy de Navarre : & pour revanche il luy fit raſer & bruſler ſon Chaſteau de Dampierre.

Ce Proſper eſtant ſorti de priſon, il ſe banda encore plus que jamais contre nous, en la guerre de l'Eſtat de Milan, & y fut cauſe de la perte pour en avoir pris le Chaſteau, l'ayant aſſiegé par le dehors de grandes, hautes & fortes tranchées, comme c'eſt la couſtume : & ſçachant que Monſieur de Lantrec le venoit ſecourir, il s'adviſa encore de faire d'autres tranchées par de là les premieres, & ſe loger & camper (ayant auſſi retranché par le dedans de la Ville) avec toutes ſes forces entre toutes deux, & là attendre ſon ennemy, où il ſe rendit ſi fort & imprenable, qu'il fut impoſſible à Monſieur de Lautrac, de l'y forcer, ny de l'appeller au combat, ny non plus de ſecourir le Chaſteau.

J'ay leu cela dans un livre Eſpagnol, qui dit de plus, ledit Proſper avoir pris cette forme de Jule Ceſar, lors qu'il aſſiegea Alexia, que ledit livre aſſeure eſtre Arras : mais d'autres y contrarierent, & meſme Monſieur Viginaire, qui en parle plus au vray. Noſtre grand Roy d'aujourd'huy en fit de meſmes devant Amiens.

Ce fut en ce ſiege du Chaſteau de Milan,

lan, où Marc Antoine Colonne, bon partisan François, fut tüé par une grande mes-advanture, dit le livre. Car estant là paru avec l'armée, par dessus les autres signalé par belles armes dorées & de grandes & belles plumes, Prosper Colonne l'advisant, sans le reconnoistre pourtant, luy mesme ayant affusté, & braqué une longue couleuvrine, & longtemps miré & adressé sa visée, fit donner le feu, dont la balle alla si droit qu'au mitan de Monsieur Pondormy & Camille Trivulce elle alla choisir ledit Marc Antoine Colonne, son propre neveu: & depuis ayant sceu que de sa propre main il avoit tüé son neveu, il en pensa mourir de depit & de deüil. Quelle desavanture pour oncle, & qu'elle perte du neveu pour nos François! Car il en estoit bon partisan, & brave & vaillant Capitaine.

On dit que ç'a esté le premier, qui a donné les inventions de fortifier bien les places. Monsieur de Langery le dit aussi en son livre de l'Art Militaire; & aussi pour les bien garder & remparer au dedans, & les opiniastrer.

Auparavant les Chasteaux de Naples, la Ville de Gayette, autres fortereresses de delà, ne tinrent rien en la conqueste du Roy Charles, Ravenne aussi peu, & tant

tant d'autres. Pour fin il fut fort eſtimé parmy les Italiens, Eſpagnols & François. Sa vieilleſſe & ſes maladies l'empeſcherent de faire encore mieux qu'il ne fit.

Le Marquis de Peſcayre, encore qu'il euſt épouſé ſa niece Victoria Colonne, ils ne ſe pouvoient guerre bien accorder: car c'eſtoit un jeune homme boüillant, qui alloit viſte ſelon ſon âge & ſon cœur, comme j'en parle ailleurs. Et l'autre froid, qui peſoit toutes choſes; ſi bien qu'à chaque coup ils avoient des diſputes de guerre; juſques-là, que ſans le Legat du Pape, une fois le dit Marquis ayant mis la main à l'épée, luy en voulut donner, mais il l'empeſcha, & ſe mit au devant: en quoy il n'euſt eu grand honneur, pour ſa vieilleſſe, foibleſſe, & parentele: & de deſpit ledit Marquis ſe retira des armées à Naples, jurant qu'il ne combattroit jamais dans ſa charge; & s'en alla aprés en Eſpagne trouver l'Empereur pour s'en excuſer. J'en parle ailleurs. Cela ſe trouve dans aucuns livres Eſpagnols, dont je le tiens.

Telles contentions entre ces deux Capitaines m'ont fait reſſouvenir de celles qui paſſoient ſouvent en nos armées, entre Monſieur le Mareſchal & Monſieur de Briſ-

Digitized by Google

Briſſac, qui ne ſe pouvoit jamais accorder avec luy, tant il luy portoit d'envie & de jalouſie, bien qu'il fuſt fort vieil & pratiqué Capitaine; & l'autre jeune, brave, vaillant, & entreprenant : j'en parle à ſon tour ailleurs.

Leſdits Proſper & Fabrice avoient chacun une compagnie de cent hommes d'armes, des vieilles ordonnances du Royaume, qui ont été tousjours tres-belles, & ſur tout bien montées. Ceux de Fabrice furent bien eſtrillez à cette bataille de Ravenne, comme il le confeſſa luy-meſme à Ferrare, y eſtant priſonnier (ainſi que j'ay dit) & s'y faiſant panſer, que d'un ſeul coup de canon il vit emporter devant luy trente hommes de ſes hommes d'armes. Que s'il euſt creu Dom Pedro de Navarre, à s'opinaiſtrer de ne bouger de leur retranchemens, ils euſſent mieux eſté eſclaircis : de ſorte que comme par une deſeſperade il ſortit de ſon retranchement, en diſant, faut-il qu'à l'appetit d'un marane opiniaſtre, nous nous faſſions ainſi tuër à coups de canon, ſans debattre nos vies vaillamment ? Et ſortant il donna ſur nos gens : & ce fut alors qu'il fit le premier la décharge ſur un gros de nôtres, comme j'ay dit. C'eſt aſſez parlé de ces deux freres : car les Hiſtoires en parlent aſſez.

LE

LE MARQUIS DE LA PADULLE.

LE Marquis de la Padulle eut charge auſſi en cette bataille de quatre vingts hommes d'armes, où il fit tres-bien, & y fut bleſſé en un œil, & pris; puis étant ſorti de priſon, il commanda pour peu à l'Infanterie Eſpagnolle, & puis s'en déchargea au Marquis de Peſcayre (diſent les Hiſtoires Eſpagnolles) qui luy eſtoit allié : & cependant durant la priſon de Dom Pedro de Navarre, l'Infanterie Eſpagnolle, demeurée quelque peu de temps ſans Chef pour commander, le Capitaine, Solis y commanda, mais fort peu: car encore qu'il fuſt brave & bon Capitaine, force braves & nobles Capitaines ſe faſcherent de luy deferer, dautant qu'il n'eſtoit de trop bonne maiſon, pour eſtre commandez de luy : & pour ce cette charge fut donnée au Marquis de la Padulle.

DOM PEDRO DE PAZ.

DOm Pedro de Paz fut tenu auſſi des Eſpagnols pour brave & fort vaillant Capitaine, encore qu'il fuſt de tres-petite ſtature, & telle que quand il eſtoit

à

à cheval, enfonce dans ces grandes ſelles d'armes du temps paſſé, il eſtoit ſi caché, que l'on ne le voyoit que fort mal-aiſément; & diſoit-on de luy par riſée, quand il eſtoit ainſi à cheval, qu'on étoit en queſte de luy; on diſoit qu'on avoit bien veu un cheval bien bridé & ſellé, mais non pas l'homme deſſus. Cela luy pouvoit beaucoup ayder à ſa vaillance, pour eſtre ſi petit & de ſi petite priſe, autant pour les arquebuſades, que pour la lance, Il emmena d'Eſpagne quatre cens hommes d'armes, que le Roy luy donna à mener pour cette bataille, où il fit tres-bien, & fut depuis fort eſtimé des Eſpagnols, & a veſcu long-temps fort heureuſement, & tousjours en bonne eſtime.

Dom Caravajal y mena auſſi ſix cens Genetaires, montez à la Genette, & la zagaye en la main, qui ſervoient de chevaux legeres. Aucuns diſent qu'il mena auſſi des hommes d'armes, mais les plus veritables aſſeurent que ce fut Dom Pedro de Paz, & que pour le ſeur il y commandoit.

Le dit Caravajal fut blamé auſſi des ſiens un peu, de n'y avoir trop bien fai en cette bataille: auſſi diſent-ils que volontiers ils ſont fort ſujets de n'opiniaſtrer gueres un grand combat, & n'eſtr-

pas trop bons pour une ſolemnelle & grande bataille comme celle-là, & fort prompts, aprés avoir fait leurs premiers coups de lance, à gagner au pied à la mode des Mores. Voilà pourquoy ils excuſent Dom Caravajal; car il étoit un tres-brave & vaillant Capitaine. Comme l'a eſté en ſon temps auſſi le Seigneur Alarcon, lequel fut en cette bataille Meſtre de camp de l'Infanterie Eſpagnolle avec Dom Cornejo. Ledit Seigneur Alarcon, commença de bonne heure à faire cette charge, comme par pluſieurs fois il à continué aux guerres de Naples, de Lombardie, de l'Italie, & au voyage de la Goulette & de Tunis; & ſi il eut le bonheur de commander à toute l'armée Imperiale durant ſa maladie. Il mourut à la Cour de l'Empereur d'une apoplexie: & aprés la mort de Proſper Colonne (les livres Eſpagnols l'honorent de cette charge) juſques à ce que Charles de Lanoy fuſt arrivé pour y commander; car le Marquis de Peſcayre s'étoit retiré à Naples, comme j'ay dit. Voilà un grand honneur pour luy, & pour avoir la totale garde du Roy François en ſa priſon; En quoy apparut la grande fiance qu'eut l'Empereur de ſa ſuffiſance, valeur & fidelité, & une grande creance parmy les Eſpagnols.

Le

Le Duc de Termes fut fort estimé brave Capitaine en cette bataille, pour avoir eu l'honneur & le titre de Capitaine de l'Eglise, & commander à cent hommes d'armes.

Si bien qu'à bien conter les forces Espagnoles, qui se trouverent en cette bataille contre nous, elles furent en nombre de douze cens hommes d'armes, six cens chevaux legers, & dix mille hommes de pied, tant Espagnols, Napolitains, qu'aucuns Romains & Italiens: dont bien servit à nos braves François de bien combattre, & bien se deffendre, & pour bien battre les autres, ainsi qu'ils firent. Et pour s'excuser, les Espagnols ont escrit, & le disent encore, que le tout arriva, *Por pestilential consejo de Dom Pedro de Navarra, que tratava las cosas contra dança : acquellos hermosos Cavallos fueron rompidos con la artilleria Françesa, y ricibiendo un danno miserable, fueron derramados por toda la campagna* Un conseil pestilential de Dom Pedro de Navarre, qui parfaisoit mal les choses: ces beaux, pimpans & luisans chevaux du Pape, & des Espagnols, furent rompus par la fureur de l'artillerie Françoise, & espandus par toute la campagne.

Ce fut là que ledit Dom Pedro de Navarre perdit son Latin & son Espagnol, tout

tout melé de ſes aſtuces; car il lui ſembloit encore avoir à faire avec les Mores de Barbarie, qui font leurs guerres par petites & legeres eſcarmouches & paſſades, ſans jamais entamer gueres bien un gros combat; au lieu que nos braves François, ſans point marchander, ſçavent donner & enfoncer auſſi-toſt; & ſoutenir le choc, ce qu'ils firent en ayant bien pris le temps, aprés que noſtre artillerie eut bien joüé.

Il y a eu quelques Capitaines Eſpagnols & François, qui ont dit en excuſant ledit Dom Pedro, que cette tardance & temporiſement valloient beaucoup, s'il euſt bien placé ces gens en lieu plus couvert, que noſtre artillerie ne les euſt pas offenſez; mais s'en voyant ainſi mal-traittez, ils ſe jetterent hors du retranchement, comme fit Fabrice Colonne, que j'ay dit cy devant, & voulurent vendre leur vie plus vaillamment, Auſſi pour dire vray, les Eſpagnols ne vouloient point combattre, & ne vouloient qu'amuſer nos François, qui mêmes ne vouloient non plus de combat, ſans que noſtre Roy le preſſa, & le commanda exprés à ſon neveu, pour les raiſons que je dis ailleurs.

Ce ne fut pas là le coup d'eſſay du dit Dom Pedro car le Roy Ferdinand luy avoit baillé charge de cette armée Eſpagnolle

gnolle, qu'il envoya en Barbarie, où il fit tres-bien, comme j'en parle au discours de Colonels plus amplement.

Les Espagnols pour lors parloient de luy de cette façon : *El Conde Pedro de Navarra era hombre, que avia alcançado muy grande honra de guerra por estrana astucia, arte, y singular sciencia, y maravilloso artificio y mana, en tomar fortalezas, sinteneer ningun splendor. de linage.* Ce Dom Pierre de Navarre estoit un homme, qui avoit atteint de grands honneurs en guerre, par une fineſſe estrangere ; art, & singuliere façon à prendre places, sans pourtant qu'il eust autrement aucune splendeur de lignage.

Voylà comme ils en parloient, & pourtant luy donnerent-ils le tître de Comte & de Dom. Prenez le cas qu'il ne le fust de race, mais il l'estoit par sa valeur & ses merites. Je l'ay ainsi oüy dire aussi à Monsieur de Monluc, que les Espagnols le tenoient ainsi, possible de depit qu'ils eurent contre luy, de ce qu'il les avoit quittez, & pris le party des François : car il n'y a gens au monde qu'ils haïssent plus qu'un revolté, & ils le dechiffrent le plus, & en disent plus de mal. Mais qu'eust il fait le pauvre diable ? le voilà pris, le voilà confiné en une prison, & puis mis à rançon : ja-

Digitized by Google

mais ſon Roy ne luy voulut donner un ſeul ducat pour le rachepter. Voylà le Roy François qui le voit deſeſperé & mal-content, luy offre la delivrance de ſa rançon & priſon, & le prend à ſon ſervice. J'ay oüy dire que le Roy Ferdinand n'en fit plus cas, le ſoupçonnant qu'il n'euſt pas bien fait en cette bataille, ou qu'il euſt joüé ce jeu exprés pour faire perdre la bataille; & pour ce le quitta là, & le deſdaigna: ſon avarice en fut bien auſſi la cauſe. Tant y a que le Roy ne ſe repentit point de ſe ſervir de luy en pluſieurs bons endroits, comme en la priſe du Chaſteau de Milan, où il cuida mourir ſous les ruïnes & les pierres, qui le couvrirent tout, non ſans grand danger de ſa vie.

Il eut auſſi de belles charges à Naples ſous Monſieur de Lautrec, commandant à toutes les bandes des Gaſcons en general, avec leſquels il fut envoyé comme ſeul Chef à Melfe, qu'il prit bravement ſur un des grands Capitaines qui fuſſent de par delà, qui fut Monſieur le Prince de Melfe, qui l'attendit ſi bien qu'à beau jeu & beau combat, il y eut beau retour.

Il ne fut pas ſi heureux devant Naples, où ayant employé tous ſes cinq ſens de nature & ſubtilitez d'eſprit, il n'y peut rien

rien faire, non plus que ſon General, qui y mourut; comme j'en parle en ſon lieu. Et quant à luy, ſe conduiſant tellement, quellement à demy mort de maladie, avec le reſte de l'armée, & eſtant mis ſur la queuë, tirant vers Averſa, il fut pris & mené à Naples; où par le commandement de l'Empereur il fut eſtouffé entre deux coitres de lit, comme me dirent aucuns vieux ſoldats Eſpagnols; la premiere fois que je fus à Naples, & m'en monſtrerent le lieu & la priſon. D'autres diſent qu'il fut eſtranglé de corde par main de bourreau, mais pourtant en cachette. Ce fut mal-fait, non de ſa mort, car il eſtoit tant vieux qu'il n'en pouvoit plus, & à telles gens ſi vieux & caſſez, & languiſſants priſonniers, nulle fortune peut arriver meilleure que le treſpas ſubit & inopiné. Mais l'Empereur en fut blaſmé; car il luy devoit auſſi bien pardonner, qu'à Genes quelques années aupravant, qu'il l'alla ſecourir, où il fut pris: ou pluſtoſt luy devoiſt-il ordonner une priſon perpetuelle, en laquelle il euſt peu eſcrire & laiſſer quelques beaux memoires de ſon art & de ſa ſcience par mode de paſſe temps, ou compoſer quelque belle Hiſtoire de ce qu'il avoit veu en ſon temps. Si que tout cela meſlé enſemble euſt peu beaucoup

ſervir à la poſterité, & à la curioſité de pluſieurs honneſtes gens; ainſi que j'ay oüy dire qu'il en avoit la volonté, & quelque commencement de le faire. Encore quelque haine & rancune que luy portaſt l'Eſpagnol & l'Empereur, ſi fut-il honoré d'une tres-belle ſepulture, toute pareille à celle de Monſieur de Lautrec, que l'on voit encore à Santa Maria de la Nova dans Naples, tous deux l'un prés de l'autre & vis à vis, & de marbre fin, avec ces mots gravez (& ainſi ſe decore la vertu.)

EPITAPHE DE DOM PEDRO DE NAVARRE.

Oſſibus & memoriæ Petri Navarri Cantabri, ſolertis in expugnandis urbibus arte clariſſimi, Conſalvus Ferdinandus Ludovici filius, magni Conſalvi Sueſſiæ Principis nepos, Ducem Gallorum partes ſecutum pro ſepulchri munere honeſtavit, hoc in ſe habeat virtus, ut vel in hoſte ſit admirabilis.

Aux os & à la memoire de Dom Pedro de Navarre Biſcain, ruſé, accort & renommé à prendre Villes & places. Con-

Conſalve Ferdinand, fils de Loüis Neveu du grand Conſalve Prince de Seſſe, a honoré un Capitaine, qui avoit ſuivi le party François, de ce don pieux & charitable de ſepulchre. Voyez ce que péut la vertu, qu'il faille qu'elle ſoit admirable meſme dans ſon ennemy.

Certes ce Prince eſt par trop à honorer d'une gloire immortelle : j'en parle à l'endroit de Monſieur de Lautrec.

ANTOINE DE LEVE.

IL faut venir à cette heure à Dom Antoine de Leve, lequel bien qu'il fiſt ſes premieres armes ſous de Grands Capitaines, il fut pourtant fort blaſmé de ceux de ſa nation, meſme des Italiens & François, de n'avoir pas moins fait en cette bataille de Ravenne, que les autres qui s'enfuirent. Toutesfois il laiſſa depuis un exemple à pluſieurs, qui font telles & ſi lourdes fautes, qu'il eſt bien aiſé en bien travaillant, bien faiſant, & bien guerroyant, de nettoyer & bien blanchir ces taches noires, ainſi que fit ce bon Capitaine : car il ſe peina & travailla & mania ſi bien les armes depuis, en tous lieux, combats, rencontres & ſieges, qu'onques puis on ne luy ſceut reprocher ſa faute paſſée ; & ce qui le decora en-

Eſpagnols) *que tomò toda la plata conſagrada de los Templos, prometiendo todas vezes con voto ſolemne à los ſantos, que ſi quedava vencedor, coſas harto majores que las que tomava, de que hizo batir dinero groſaments.* C'eſt à dire, il prit l'argent ſacré des Temples, promettant toutesfois avec vœu ſolemnel aux ſaints, choſes plus grandes que celles qu'il prenoit, s'il demeuroit vainqueur, & puis de cet argent il en fit battre de la monnoye groſſierement. Mais il prattiqua par apres la proverbe, *paſſato il pericolo, gabbato il ſanto*, & n'en paya jamais rien. Quel payeur de debtes : & il ſe diſoit dans Pavie encore de mon jeune temps, qu'il laiſſa la debte à payer, & le vœu pour accomplir à l'Empereur, puiſque cela eſtoit pour ſes affaires qu'il l'avoit emprunté & employé. L'on rapporte encore pareil trait de Denys le tyran, quand il oſta & arracha la robe d'or à ſon Apollon. Et un pareil encore & plus plaiſant trait que fit Donna Maria de Padilla, l'une des honneſtes Dames d'Eſpagne, & des plus affectionnées à la rebellion qui ſe fit en Eſpagne, au commencement du Regne de l'Empereur Charles, ainſi que Dom Antoine Guevarra le raconte ; laquelle ayant faute d'argent pour la ſolde de ſes ſoldats, prit

tout l'or & l'argent des Reliques de Tolede ; mais ce fut avec une ceremonie ſainte & plaiſante, entrant dans l'Egliſe à genoux, les mains jointes, couverte d'un voile noir, ou pour mieux dire d'un ſac moüillé ſelon Rabelais, piteuſe, marmiteuſe, battant ſon eſtomach, pleurant & ſouſpirant, deux grandes torches allumées devant elle ; & puis ayant fait gentiment ſon pillage, elle ſe retire auſſi gentiment en meſme ceremonie, penſant & croiant fermement que par cette triſte ceremonie, ou pluſtoſt hypocriſie, Dieu ne luy en ſçauroit mauvais gré. Il y a là bien à rire, qui pourroit voir joüer le meſme myſtere. Mais le meilleur fut (dit le conte) que les larrons quand ils deſrobent quelque choſe, ils le font avec une grande joye & allegreſſe, & quand on les punit ils pleurent : Cette Dame au contraire en deſrobant pleuroit, & ſi on l'euſt punie, il euſt fallu par conſequent qu'elle ſe fuſt priſe à rire, au contraire des autres larrons, comme il ſe voit.

Pour retourner au larcin d'Antoine de Leve, ou pluſtoſt à ſon emprunt pour ſon Maiſtre, l'Empereur n'en fit aucune reſtitution ny payement, il ne fit pas en cela ce que fit ſon brave ayeul Charles Duc de Bourgogne, lequel par repentance,

Digitized by Google

tance, & amande à ſoy-même impoſée, pour avoir traité un peu trop rigoureuſement la Ville de Liege, rebelle contre luy, quand il la prit, il donna & fit preſent à la grande Egliſe d'un Saint George à cheval tout de fin or. Cela ſe lit dans l'Hiſtoire de Flandres. Le bon Empereur s'il en euſt fait de meſme, de quelque petit Saint ſeulement à l'Egliſe de Pavie, encor l'euſt-on tenu plus religieux; mais il ne s'en ſoucioit gueres: car il penſoit reparer le tout ſur ſes vieux jours, en ſa contrition, repentance & penitence derniere; ayant remis le tout juſques alors, comme ont dit depuis ceux de Pavie. Surquoy j'ay veu une apologie, qui fut faite pour le Roy François premier & Henry II. contre ledit Empereur & les Eſpagnols, qui lui reprochoient infiniment l'alliance qu'il avoit faite avec Sultan Solyman & les Turcs: mais on leur repliqua bien la deſſus, qu'aprés la guerre d'Allemagne l'Empereur avoit aſſez manifeſté, qu'il ne l'avoit pas faite pour la Religion, ny pour le ſervice de Dieu, dont il ſe couvroit, mais pour ſpolier les Proteſtans de leurs biens & dignitez, & ſe les approprier. De fait il permettoit aux Lanſquenets qu'il avoit en ſon camp, qu'il veſcuſſent publiquement ſelon leur

nouvelle Religion & inſtitution, chantant leurs Pſeaumes en leur langue, ayant des Preſcheurs de leur doctrine, & uſant ordinairement de toutes façons contraires & prohibées de l'Egliſe Catholique, & de manger de la chair comme ils vouloient ; & devant meſmes, qu'en la convention qu'il fit en la Ville d'Ausbourg, les choſes fuſſent arreſtées, il permit que les Proteſtans fiſſent comme ils avoient fait, & leur laiſſa leurs Preſches & Preſcheurs, en leur accordant un *Interim* : poſſible qu'il n'en pouvoit avoir raiſon autrement. Voylà les propres mots de ladite apologie, & que ſon propre Confeſſeur demeura ſi ſcandaliſé, que quand il vint un jour à ſe confeſſer à luy, il luy denia l'abſolution, & le mit en peine d'en chercher un autre qui le vouluſt abſoudre.

L'Apologie dit de plus de luy, que lors qu'il ſe ſaiſit de Plaiſance, il en voulut faire autant de Parme, ſans le ſecours du Roy Henry II. qui la prit en ſa protection pour le Duc, laquelle l'Empereur diſoit eſtre des places de l'Egliſe, de laquelle il ſe diſoit Protecteur, Advocat & Procureur. Mais ladite Apologie luy objecte, qu'il en eſtoit Advocat pour faire du droit d'autruy le ſien, Procureur pour l'adminiſtrer ſans rendre con-

conte, & Protecteur pour garder ce, dont il se pouvoit une fois saisir, sans le rendre, ny laisser esperance d'en avoir raison ny restitution. Et quand on luy parla de la reddition de Plaisance, il en manda advis à un venerable Docteur Espagnol, de l'Ordre de S. Dominique, Confesseur & Moderateur de sa conscience. Il luy respondit, comme estant fait à sa main, que l'affaire estoit en douté aucunement, toutesfois qu'en obscurité de droit la condition du Possesseur estoit la meilleure, & partant sa Cesarée Majesté, sans offenser sa conscience, attendant la discussion de la matiere, pouvoit justement tenir la place : ce qu'il fit fort bien, jusques à ce qu'il eust marié sa fille naturelle avec Monsieur le Duc de Parme, qu'il rendit, s'estant pourtant tres-bien reservé une tres-belle & forte Citadelle qu'il y fit faire, pour toujours brider la Ville ; & je croy que les Espagnols y sont encore dedans, comme je les y ay veus.

Voylà au vray l'objection, que l'on donna pour lors à la conscience de ce brave Empereur, lequel pour excuser les braves & galands hommes, comme luy, disoit qu'estant courageux, ambitieux & grand guerrier, il ne pouvoit estre Religieux & consciencieux. Et

c'eſt ce que dit une fois ce grand Marquis de Peſcayre és guerres de Lombardie à Monſieur le Legat, qui fut aprés Pape Clement, ſur le reglement des deſordres & debordemens de ſes ſoldats. *Mon Senor Legado, no ay coſa mas difficultoſa à los que exercen la guerra, que con igual diſciplina ſervir en un miſmo tiempo à Mars y à Chriſto, perque el uſo de la guerra en eſta corrupcion de militia parece ſer en todo contrario à la Juſticia y Religion.* C'eſt à dire, Monſieur le Legat, il n'y a point de choſe plus difficile à ceux qui exercent la guerre que de ſervir en un meſme temps, & avec eſgale diſcipline à Mars & à Chriſt, parce que l'uſage de la guerre en cette corruption de Milice eſt du tout contraire à la juſtice & à la Religion. Sur quoy je m'en vay faire un conte, dont il me ſouvient fort bien, car j'y eſtois.

Aux premieres guerres du ſiege d'Orleans eſtant le Careſme venu, ce gentil & brave Seigneur Monſieur de Sipiere, aprés la mort de Monſieur de Guiſe, commanda pour peu de jours à l'armée, pour n'y avoir pour lors plus grand que luy: auſſi pouvoit-il bien de raiſon y commander, puis qu'il eſtoit gouverneur de la perſonne du Roy, & luy commandoit abſolument, comme j'ay veu (auſſi ſa diſcipline & ſes corrections l'avoient rendu un tres-

grand

grand Roy, s'il euſt veſcu) & ce en attendant Meſſieurs d'Aumale & le Mareſchal de Briſſac, qui vinrent puis aprés. Cependant les ſoldats ne pouvant bien vivre, qu'avec grandes incommoditez, du ſeul poiſſon, Monſieur de Sipiere fut prié de la part des Capitaines, de ſupplier Monſieur le Legat, le Cardinal de Ferrare, Hypolite, qui eſtoit pour lors au camp avec la Reyne mere, qu'il donnaſt diſpenſe de manger de la chair quelques jours de la ſemaine. Monſieur le Legat trouva d'abord cette queſtion fort odieuſe, & meſme qu'on faiſoit la geurre contre les heretiques ennemis du Careſme. Mais aprés avoir un peu ſongé, il fit réponſe que de chair il n'en falloit point parler, comme de choſe abominable; mais pour du beurre, du fourmage, & du laittage, qu'ils en mangeaſſent à quantité & tant qu'ils voudroient, & leur en donnoit toute la diſpenſe. Monſieur de Sipiere, qui eſtoit prompt, fort libre, & un des gallants Seigneurs qui jamais naiſtra en France, luy dit franchement: Monſieur ne penſez pas regler nos gens de guerre comme vos gens d'Egliſe car autre choſe eſt de ſervir Dieu & ſervir la guerre: voulez-vous que je vous diſe le vray, ce n'eſt point en ce temps ny en cette armée, compoſée de pluſieurs ſortes de gens,

que

que vous devez faire tels ſcrupules : car quant à voſtre beurre, fourmage, & laittage, nos ſoldats François n'en veulent point, comme vos Italiens & Eſpagnols, ils veulent manger de la chair & de bonne viande, pour mieux ſe ſuſtenter : Ils en mangeront auſſi bien deçà comme de là, & à couvert & en cachette, quelque deffenſe qui s'en faſſe : parquoy faites mieux, ordonnez leur d'en manger, & donnez leur où une bonne diſpenſe & abſolution, que ſi d'eux mêmes ils s'en diſpenſent, voſtre authorité en ſera plus ſupprimée ; & au contraire elle en ſera eſlevée, ſi vous leur permettez, & chacun dira, Monſieur le Legat, cet homme de bien, nous a donné diſpenſe, & cela reſonnera mieux par tout.

Monſieur le Legat y ayant un peu ſongé, il diſpenſa auſſi-toſt un chacun d'en manger, qui pria Dieu fort, auſſi bien le François que l'Eſpagnol, pour Monſieur le Legat, & ſur tout pour Monſieur de Sypicre, lequel eut raiſon de parler ainſi, & d'en prendre bien l'affirmative, comme il fit ; & Monſieur le Legat auſſi d'avoir laſché la bride. Car j'ay oüy dire à aucuns grands Docteurs, qu'il eſt neceſſaire quelquesfois aux Prelats de diſpenſer pour ce ſujet, afin de prevenir ces friands mangeurs de chair & infracteurs

Digitized by Google

teurs de Loix Eccleſiaſtiques: & que quand ils en viennent là, le monde ſçache & croye que c'eſt par diſpenſe du Prelat, & non par deſobeïſſance de luy & de l'Egliſe. Voyez là deſſus le livre de ſumma Benedicti.

Or pour retourner de ma digreſſion encore à ce grand Antoine de Leve, j'ay leu dans un Livre Eſpagnol, que ſon premier advenement de guerre de Naples, fut lors qu'Emanuel de Benavides amena d'Eſpagne deux cens hommes d'armes, deux cens genettraires, & deux mille hommes de pied tous Eſpagnols, & vinrent deſcendre à Meſſine; de là traverſerent le Fare ou deſtroit de Reggio, où parmy ſes trouppes ſe trouva Antoine de Leve, qui peu à peu fit ſi bien qu'il ſe rendit un tres-bon & grand Capitaine, ſans avoir eu aucun reproche que de cette faute à la bataille de Ravenne, que j'ay dit.

Mais il s'en lava ſi bien par ſa valeur & ſes beaux faits, que l'Empereur le fit ſon General, & de toute ſa ligue d'Italie: qu'on ne peut jamais gueres bien mordre ſur luy, quelques armées que l'on envoyaſt contre luy; & de Monſieur de Lautrec & de Monſieur de S. Pol, que ſi l'un le mordoit aux feſſes, il le mordoit ſur l'eſchine. Et s'il vous plaiſt, en quel eſtat eſtoit-il, quand il fit la pluſpart de ſes

beaux

compense. Mais il arriva autrement, car il ne peut faire ledit voyage: bien est vray qu'il fut enterré à S. Denis, non de Paris, mais de Milan.

Aucuns de ce temps-là disoient qu'il estoit fils d'un cordonnier, mais c'étoient des impostures & calomies, ou bien il falloit qu'il eust fait de grands butins & amas de grands biens en la guerre durant ses jeunes ans: car vous trouverez dans ce livre que j'ay allegué cy-devant, *questiones d'amour*, & en autres livres Espagnols, que j'ay leus, que parmy les Ducs, Comtes, Marquis & autres grands Seigneurs, qui partirent de Naples chacun avec son grand & superbe arroy & magnifique equipage, Antoine de Leve tint rang parmy eux, & eut son train à part, & aussi beau quasi que les autres.

Pour fin la guerre luy a si bien valu, & par la faveur de l'Empereur son Maître, qu'il est mort tres-riche, tres-grand, & en titre de Prince d'Ascoly, Duc de Terre-neufve, Marquis d'Attelle, & Primat des Isles de Canarie; & laissa des enfans & des filles bien riches, & bien colloquées à de grands Seigneurs d'Espagne.

DOM

DOM SANCHE DE LEVE.

DOm Sanche de Leve ſon fils fut un brave & vaillant Seigneur. Il fut General du Terze de Naples & des galleres de Naples, deſquelles charges auſſi il s'eſt tres-bien & deüement acquitté. J'ay veu autrefois ſon portrait à Milan, qui monſtroit bien à ſon viſage qu'il eſtoit vray Martial, bizarre & ſongeant, peint avec un grand bonnet de velours panchant fort ſur l'oreille, & une plume miſe à la bizarre, & à la Gibeline ſur la gauche. Il fut fort blaſmé de la mort du Duc de Milan, pour un flambeau, dont j'en parle ailleurs. J'ay leu dans un livre, que l'une de ſes plus grandes ambitions fut celle, qu'il peuſt avoir la teſte couverte en la chambre de l'Empereur, comme les plus grands d'Eſpagne avoient ce privilege; ce qu'il ne peut jamais obtenir: diſant ſouvent à aucuns de ſes amis, qui luy demandoient quelquesfois en la chambre de l'Empereur, comment ſe portoient ſes jambes. Helas! ce ne ſont pas les jambes (diſoit-il) qui me font mal, mais la teſte, deſirant fort qu'il euſt cet heur & honneur de ſe tenir couvert, pour eſtre compagnon des autres, ou bien que les humeurs de la teſte tombaſ-

baſſent ſur ſes jambes, & le rendiſſent ainſi goutteux. Mais c'étoit à la gloire, à laquelle il aſpiroit le plus, que de ſe tenir couvert avec les autres Princes & Seigneurs d'Eſpagne. Ce qui a fait penſer à aucun, que bien qu'il euſt eſté un des grands & vaillans Capitaines qu'euſt l'Empereur, & qu'il euſt fait les plus belles choſes du monde, toutesfois il ne pouvoit obtenir ce privilege, que de ſe ranger parmy ces Grands de nom, de tître, & de race, qui ne l'euſſent ſceu endurer prés d'eux pour leur grande extraction. Pourtant au lieu de cette teſte deſcouverte il eſtoit aſſis, & les autres debout, autant valoit & plus l'un que l'autre. Cela c'eſt veu & ſe voit en noſtre France, où les Princes du ſang tiennent leur rang par deſſus tous, & n'y a ſi grand merite des autres qui les puiſſe eſgaler à eux, ſinon aux guerres, que les Conneſtables & Mareſchaux de France leur commandent ſouvent. Mais aux lieux & ſieges, où il faut tenir leur rang, les Princes du ſang vont toûjours devant, comme ils ſont toûjours en Eſpagne, qui ſont fort là recherſeurs & obſervateurs de tels ordres, rangs & ceremonies.

L'Empereur pourtant fit un tres-grand honneur au Marquis de Peſcayre, Dieu mercy pourtant ſa grande extraction.

LE

LE MARQUIS DE PESCAYRE.

CE ſujet eſt cauſe donc, que ſans attendre plus je m'en vay parler du Marquis de Peſcayre, lequel ainſi que raconte ſon Hiſtoire, faite en Eſpagnol, lors qu'il alla trouver l'Empereur en Eſpagne, ſur ſon meſcontentement qu'il avoit de Proſper Colonne, & pour s'excuſer envers ſa Majeſté, de ce qu'il s'étoit retiré à Naples de ſon armée, ſans demeurer comme devant en ſa charge, dont il s'acquittoit ſi bien.

L'Empereur luy fit toutes les bonnes cheres & honneurs qu'il peut : car il le fit, aprés qu'il luy eut baiſé les mains, aſſeoir auſſi-toſt tout auprés de luy, & l'entretint deux groſſes heures des affaires d'Italie, & de toutes les guerres la teſte couvérte, dont il le contenta fort. Antoine de Leve, comme j'ay dit cy-devant euſt fort deſiré cet honneur : ce qui fait penſer que les merites rencontrant une noble extraction, en ſont plus forts, & ſe font meilleure eſcorte l'un à l'autre. Car bien que ceux dudit Marquis fuſſent tres-grands & beaux, ſi eſt-ce que ſa noble race luy peut beaucoup ſervir en cet endroit, pour obtenir cette faveur

veur que luy fit l'Empereur. Et pour parler de ſa race & genealogie, il faut ſçavoir que Dom Hernos d'Avalos fut extrait (diſent les Hiſtoires d'Eſpagne & de Naples) de la Noble & Illuſtre Maiſon d'Avalos, qui eſt en Eſpagne vers Tolede, bonne & fort ancienne; laquelle fut miſe en grand honneur, avantage & vogue, par Dom Rodrigo d'Avalos ſon Biſayeul, lequel pour avoir combattu en champ clos un Chevallier Portugais, du temps que les Caſtillans & Portugais ſe faiſoient la guerre, & tout devant ſon Roy, & au beau milieu de deux armées, qui en adviſerent le combat: dont depuis il fut aymé de ſon Roy de Caſtille, & pource le fit ſon Conneſtable. Et puis de race en race ſe ſont accreus & faits fort grands, pour avoir fait de bons ſervices vers le Royaume de Naples au grand Roy Alphonſe, & à d'autres Rois par aprés. Entr'autres fut Alphonſe d'Avalos, qu'on nommoit couſtumierement Dom Alonſe vers Naples, qui gouverna le Roy Ferdinand paiſiblement, qui fut cauſe que ce grand Hercules d'Eſt quitta ſon ſervice: car il ne vouloit pas que l'autre ſe prevaluſt ſur luy par faveur, eſtant la race d'Eſt la plus grande & ancienne de toute l'Italie (dit l'Hiſtoire de Naples) lequel lors

lors que nos François perdirent le Royaume, conquis par le Roy Charles VIII. tenant le Chasteau-neuf encore assiegé, pensant avoir gagné & suborné un More, pour luy donner entrée dans la place, ainsi que de nuit il y montoit par une eschelle, & le More faisant semblant de luy tendre la main, il luy fit lascher une arbaleste, dont le trait luy coupa la gorge tout net, & tomba tout roide mort par terre. Il eut grand tort là pour un grand Capitane, de s'estre fié à tel homme : car tels de telle nation sont infidelles, & dangereux à trahir & donner une venuë, quoy qu'il tarde. Sus quoy je feray ce petit conte, que ce grand Roy Alphonse avoit en sa Cour un Bouffon, qui escrivoit dans ses tablettes toutes les folies, que luy & ses courtisans faisoient le jour ou la semaine. Par cas un jour le Roy voulut voir ses tablettes, où il se trouva le premier en datte, pour avoir donné dix mille escus à un More, pour luy aller querir des Chevaux Barbes en Barbarie. Ce qu'ayant veu le Roy, il luy dit, & pourquoy m'as-tu mis là? Et quelle folie ay-je fait? L'autre luy respondit, pour t'estre fié en tel homme qui n'a foy, ny loy; il emportera ton argent, & tu n'auras ny chevaux ny argent, & il ne retournera plus.

A quoy

A quoy le Roy repliqua, & s'il retourne, que diras-tu aprés? Le bouffon achevant de parler dit alors, s'il retourne je t'effaceray de mes tablettes, & le mettray en la place, pour eſtre un grand fol & un grand fat, d'eſtre retourné, & qu'il n'ayt emporté tes beaux ducats.

Pour revenir à noſtre Marquis, ce Dom Alonſe, aprés eſtre mort ainſi, il laiſſa un fils jeune, le Marquis de Peſcayre, dont nous parlons, lequel fut dans ſon âge tendron ſi bien nourry, que depuis il fut ce que l'on a veu. Sa premiere guerre fut en la bataille de Ravenne, où il eut une compagnie de chevaux legers, & où il ſe comporta ſi bien, & y combattit ſi vaillamment, que tout jeune qu'il eſtoit, n'ayant atteint que ſeize ans, il emporta la gloire par deſſus tous ceux qui y firent le mieux. Il y fut bleſſé & pris priſonnier, & mené en triomphe aux obſeques de Monſieur Gaſton de Foix: & puis par le moyen de Jean Iacques Trivulce, qui avoit eſpouſé une de ſes tantes, & qui avoit grand crédit envers le Roy Louys XII. il ſortit de priſon pour ſix mille eſcus, encore qu'il faſchaſt fort au Roy, ne l'aymant point, ny ceux de la maiſon d'Avalos, qui eſtoient anciens ennemis du nom François, & pour l'amour de luy

il

il avoit fait faire une defenſe generale aprés la bataille ; que nul Seigneur, Gentil-homme, Gendarme, Avanturier, ou autre François, ne laſchaſſent aucun priſonnier, ny par rançon ou autrement, ſans le commandement exprés du Roy.

Tant y a que ledit Seigneur Jean Jacques fit tant envers le Roy, que ledit Marquis ſortit, en remontrant à ſa Majeſté, que comme nouveau Soldat & ſans barbe, & tres-bien chaſtié de la fortune, une autrefois il ne prendroit les armes temerairement contre ſa Majeſté. Mais eſtant ſorty il retourna au ſervice de ſon Roy, & fit pis que jamais contre nous & nos partiſans, s'y monſtrant du tout outré d'affection, & ayda fort à gagner, ou pour mieux dire tout ſeul fut la cauſe du gain de la bataille d'auprés de Vicenze, contre les Venetiens, & Barthelemy d'Aviance leur brave General. Bataille certes tres-heureuſement gagnée, auſſi tres-vailamment entrepriſe : dont j'en parle ailleurs, comme de la priſe de Gennes.

Il donna auſſi de terribles venuës & empeſchemens & ſecouſſes à Monſieur de Lautrec vers l'Eſtat de Milan, où la journée de Bicoque fut cauſe de la perte dudit Eſtat, fors quelques Villes qui firent contenance de tenir. Ce qui fut cau-

cauſe d'envoier encore de là les Monts nouveaux ſecours, ſous Monſieur l'Admiral de Bonnivet, dont ne s'enſuivit rien, que la retraite de Rebec, & la mort de Monſieur de Bayart & de Vandeneſſe. Si bien qu'il fallut dire le grand adieu à l'Eſtat de Milan, juſques au voyage que fit le Roy François, & le ſiege de Pavie, & la bataille; le gain de laquelle, & de tout ce que j'ay dit cy-deſſus, a eſté totalement attribué à ce grand Marquis. Car ce fut luy qui anima & encouragea bravement ſes ſoldats; & meſmes les Eſpagnols, à ce jour, ſi bien qu'il rompit le premier la muraille du parc, qu'il plaça l'armée, qu'il conſeilla, & qu'il chargea le premier: j'en parle en d'autres endroits.

Auſſi le Roy François luy ſceut bien dire & attribuer tout e la gloire de cette bataille, lors qu'il luy alla faire la reverence & le viſiter en ſa priſon & affliction, allant vers luy, comme dit le conte Eſpagnol. De la un peu aprés n'eſtant encore bien guery de ſa playe au viſage, il vint a viſiter le Roy, non veſtu de velours ny d'or, comme les autres, leſquels depuis la bataille gagnée, à la mode de pompe & de bravade, s'eſtoient accommodez, & armez de la deſpouille de François; mais avec un ſaye & habille

billement de drap noir, par une ſiguliere modeſtie de courage, que monſtroit l'habit., non de vainqueur, mais de vaincu; & pour monſtrer auſſi par une douleur non feinte, qu'il avoit compaſſion de la fortune, de la condition, & de l'eſtat Royal.

Voilà un beau trait. Le Roy le receut, & luy fit tous les honneurs & bonnes cheres qu'il peut, l'embraſſa pluſieurs fois, ainſi que ce brave, courtois & tout gentil Prince ſçavoit faire, & recueillir les perſonnes mieux qu'homme du monde; & le fit aſſeoir prés de luy, & puis l'entretint long-temps par grande familiarité, ſe plaignant fort de ſon deſaſtre, & qu'il ne ſçavoit ce que l'Empereur feroit de luy; & que s'il ſe perdoit en ſa victoire, à luy uſer de quelque mauvais traittement, il avoit tant de confiance en Dieu, qu'il l'en vangeroit, & l'en feroit repentir. A quoy Monſieur le Marquis reſpondit le plus honneſtement qu'il peut, en luy donnant toutes les bonnes eſperances d'un trés-doux traittement de ſa Majeſté Imperiale, la faiſant ſi douce & ſi traittable, qu'il n'en falloit eſperer que toute bonté: & quand elle voudroit faire autrement, il le luy ſçauroit bien dire, & à bon eſcient. Ces paroles plûrent tant au Roy, qu'il l'en

l'en remercia plusieurs fois, & l'en ayma toüjours. Puis s'estant mis sur d'autres discours, tant de cette bataille, que d'autres choses, ledit Marquis luy dit venant sur ses ambitions & desseins qu'il avoit eus tant sur l'Italie, pour l'en divertir; que l'Italie certes estoit un fort bon, aisé, & plaisant pays pour le conquester & y demeurer, mais mal-aisé & dangereux à le conserver, & garder, & s'y sauver.

Ces mots me font souvenir de ceux que dit Pantagruël dans Rabelais, de la bonne ville de Paris, que c'estoit une fort bonne ville pour vivre, mais non pas pour y mourir. Je le croy.

Pour venir à un autre discours de ce grand Capitaine, on le blasma d'avoir entendu aucunement à une ligue secrette, faite entre le Pape, les Potentats d'Italie, & autres Princes Chrestiens contre l'Empereur: & ce durant la prison du Roy François. Car craignant & prevoyant, que cette bonne fortune & grande victoire de l'Empereur ne tombast sur l'Italie, ils s'adviserent tous de le prevenir, & faire une ligue generale contre luy, offensive & deffensive. Et dautant que ce Marquis s'estoit acquis, par ses beaux faits & sa reputation, une tres-grande creance permy les gens de

guerre ; & auſſi qu'il eſtoit tres-mal content du tranſport, que Charles de Lanoy avoit fait du Roy ſans ſon ſceu, & à la deſrobée, ſa Sainteté s'adviſa de le faire Chef & conducteur de cette ligue : & pour luy en tenir les premiers propos ; s'ayda du Seigneur Hieroſme Mouron un tres-habile & tres-grand homme pour conduire ce fait & en porter la parole Et puis aprés par un Secretaire du Pape qui le vint trouver de ſa part, en luy propoſant pluſieurs beaux & grands party & advantages, dont le principal eſtoit qu'il l'inveſtiroit du Royaume de Naples ; ce qui ſonna fort doucement à ſes oreilles. Comme de vray le ſon d'un gain & d'une inveſtiture d'un Royaume eſt fort doux à entendre, comme j'en alleguerois bien des exemples là-deſſus; mais il y a bien des eſpines à y penſer parvenir ſi l'on n'y prend bien garde. Il fit pourtant quelque difficulté, qu'il n'eſtoit en la puiſſance du Pape, ny de droit de faire telle inveſtiture, puiſque ſa Ceſarée Majeſté en eſtoit déja inveſtie. Mais ſa Sainteté le renvoya bien loin ſur ce point, & luy fit prouver par de grands Docteurs apoſtez ou autrement, que par droit divin & humain il l'en pouvoit inveſtir aiſément, ſans aucune ſcrupule, n'oublian ſur tout pour la meilleure piece du harnois

nois le concordat, qui jadis fut fait contre les Empereurs ſur ce ſujet, qu'aucun Empereur jamais ne ſeroit Roy des deux Siciles. Mais ce concordat étoit trop vieux, & déja mangé des rats, pour ſervir de quelque choſe & en combattre cet Empereur, qui ne fondoit point ſes ambitions ſur des tïtres, papiers, & concordats, mais ſur ſon eſpée. De plus le Pape luy fit remonſtrer, que deſobeïſſant en cela à ſa Sainteté, il y alloit de ſa conſcience & de ſon ame, contre laquelle quand elle veut quelque choſe elle commande, & que ſi on ne le fait, il y va de l'ire de Dieu. Monſieur le Marquis ayant entendu ce Mouron bon rompu, & ce Secretaire du Pape, qui s'appelloit Mentebona, (quel nom, & quelle bonne penſée & bonne ame) il y ſongea. En quoy je reciteray les mêmes paroles, parce qu'elles ſont belles & agreables à lire & à eſcrire. Il demeura tout ferme ſans ſe mouvoir, comme un homme lequel deliberant qui ca qui là mouvoit ſon eſprit ſuſpendu & douteux, par la nouveauté & grandeur de l'affaire, ſçachant bien que les loüanges de tant de vertus qu'il y a ſe ſaliſſent & s'enlaidiſſant fort avec le crime de trahiſon, & que le vulgaire n'admet aprés aucune excuſe, encore qu'elle paroiſſe provenir de

ſujets & choſes tres-honneſtes, & de juſte douleur, parce que naturellement le nom de perfidie & de trahiſon eſt odieux, & repris pour tres-abominable de toutes perſonnes. Et n'y eut jamais Capitaine au monde de cœur genereux, lequel par meſchanceté ou trahiſon machinaſt de parvenir là, où la vertu peut mener, pour la grande eſperance d'obtenir facilement un Royaume, pour lequel pluſieurs bien ſouvent croient que l'honneur ſauf, ſe peuvent rompre & tranſgreſſer tous droits divins & humains; & le grand deſir auſſi de ſe vanger de toutes les injures; encontre les ingrats, picquoient & animoient rudement un eſprit né & diſpoſé pour toutes les entrepriſes grandes & difficiles. Voilà des mots qui repreſentent bien un eſprit agité, comme d'une furie de divers penſemens & irreſolutions, pareilles à celles de ce brave Ceſar, quand il voulut paſſer le Rubicon.

Or pour parler franchement, il n'y a rien de ſi vray, comme je tiens de pluſieurs Italiens, Eſpagnols, & François, que ce grand Capitaine ſe reſolut à la fin de mordre à la pomme de cette ligue, & en montrer de bons effets, mais il fut deſcouvert (dit-on) par Antoine de Leve, qui eſtoit toujours prés de luy, & au-

autres; & sur tout qu'il sentit un vent que Madame la Regente Loüise de Savoye, que l'Histoire la conte nommement, & qui estoit bien avant en cette Ligue inscrite, vouloit tout descouvrir; voire le fit, pour gratifier l'Empereur, & le mener à un bon traittement pour son fils, & à une bonne paix; car pour venir là, elle se fust donnée à tous les diables par maniere de dire. Tout cela émeut le dit Marquis à s'en retirer de bonne heure, & le tout découvrir; & aussi qu'il tenoit le Duc de Milan assiegé dans le Château, & pensoit, aprés l'avoir pris, s'en prevaloir, comme chose plus certaine que l'autre dessein de la Ligue.

Parquoy il adviſa de prevenir le tout, & d'en avertir l'Empereur, sans se feindre de rien; jusques à luy reveler franchement, qu'il y avoit fort bien presté l'oreille à poste, pour en tirer les vers du nez, & en tirer les secrets des uns & des autres. Et pour apparence de l'effet, il envoya Mouron, principal autheur de l'Ambassade, le fit constituer prisonnier, & le donna en garde à Antoine de Leve, qui le mit en si bon lieu, qu'onques il n'en sortit, ny ne parut, jusques à ce que Monsieur de Bourbon vint, au bout de quelque tems, General de l'Empereur en Italie, qui le delivra pour s'en

ſervir, car il étoit un tres-habille homme d'Eſtat & d'affaires. Touchant le Secretaire de Mentebona, tirant vers le chemin des Griſons, il fut pourſuivy ou rencontré en courant la poſte, tüé & devaliſé de toutes ſes dépeſches.

Pour telle deſcouverte tous les Princes d'Italie voulurent mal mortel audit Marquis, & le picquerent de forcé injures. Les Imperialiſtes le loüoient au contraire, dautant que le Duc de Milan aſſiegé dans le Chaſteau, & maladé d'une fievre piſtilentielle, venant à mourir, & le Chaſteau pris, il pouvoit mieux faire ſes affaires & plus honorablement eſtre Gouverner de l'Eſtat, que d'eſtre veu parmy les Eſpagnols & Tudeſques Roy de Naples, avec un ſoupçon de foy incertaine : laquelle obſcurſiroit l'honneur de tant de vertus excellentes qu'il avoit.

Davantage il jugea & diſcourut en ſoy, que mal-aiſément les Napolitains, qui ſont de tous temps fort inconſtans & ſujets à changer, le ſouffriroient Roy, & luy obeïroient comme à un Roy, l'ayant veu comme quaſi leur Compagnon & citadin de leur Ville, & puis comme un autre.

Ah ! que j'en ay veu pluſieurs au commencement de la ligue derniere, qui ont

joüé

joüé de pareil jeu que ce Marquis; laquelle du commencement ils entendirent tres-volontiers, mais aprés il la quitterent, fuſt ou de crainte, ou par faute d'argent, qu'on ne leur livroit pas, ou pour en deſcouvrir le pot aux roſes, ou que le nez leur ſaignaſt, ou pour d'autres raiſons, que je ne diray pas, pour ne faire toucher au doigt les perſonnes qui jouoient ce jeu-là. C'eſt pourquoy il fait bon aller ſon grand chemin, & non tergiverſer de ça & de là : car enfin on n'en rapporte que de la honte & du dommage, encore que l'Italien diſe, *biſogna provare ogni coſa per non parer troppo coglione.* Mot certes qui ne vaut gueres, ny dans la theorie, ny dans la prattique.

Rien ne gaſta la renommée de ce grand Marquis que ce trait, voire poſſible luy avança-t-il ſes jours; comme aucuns tiennent qu'il fut empoiſonné: mais la plus ſaine & vraye voye eſt, qu'il mourut hydropique. Il ſe peut-eſtre fait; car j'ay ouy dire à de grands Medecins, que le poiſon engendre quelquefois l'hydropiſie, & fort ſoudaine, auſſi-bien que d'autres excez. Les braves Eſpagnols de ce temps-là, diſoient par une gentille rodomontade, qu'il ne mourut d'aucune maladie, mais qu'au milieu de la fleur de ſon âge, comme déja vieux

las & caſſé, de la quantité & du poids des victoires, avec telle opinion des hommes, que ſi la fortune luy euſt concedé l'entier eſpace de la vie, ſans doute il alloit au pair de tous les anciens Capitaines qui ont eſté tres-excellens.

Il mourut en l'âge de trente ſix ans, dont par là, il faut advoüer ſur noſtre premier propos de l'Empereur, que ce ne fut pas l'âge qui le rendit ainſi grand Capitaine, mais les continuels exercices de la guerre qu'il fit: & poſſible s'il euſt veſcu plus long-temps, n'euſt-il acquis ce tître de ſi grand Capitaine. Il n'euſt fallu qu'un petit accident, ou une petite faute, qui l'euſt degradé de ce nom; ainſi qu'il eſt arrivé à pluſieurs grands Capitaines tant vieux, que modernes.

Avant que de mourir, eſtant en ſon bon ſens, il ne recommanda au Marquis du Guaſt, ſon Couſin que deux choſes: l'une ſa femme Victoria Colonna, qu'il aymoit uniquement, bien qu'il l'euſt épouſée qu'elle n'avoit que treize ans, & luy auſſi fort jeune; mais elle ſe rendit avec luy ſi belle & honneſte Dame, qu'elle fut de ſon tems eſtimée une perle en toutes vertus & beautez: j'en parle ailleurs.

Il fit & compoſa durant ſa priſon, qu'il eut aprés la bataille de Ravenne, un livre

Digitized by Google

livre d'amour (dit l'Hiſtoire de ſa vie) qu'il dedia & addreſſa à ladite Victoria ſa femme. Je voudrois fort l'avoir veu, pour ſçavoir de quelle matiere, mixtions, & ſauces il eſtoit compoſé ſelon le ſujet, pour en faire mieux revenir l'appetit à elle ou à luy, ſelon les inſtructions du Dieu d'Amour, duquel il écrivoit, & de Madame Venus ſa mere. Et tel livre, ce me ſemble, ne devoit pas s'addreſſer à ſa femme, tres-ſage & vertueuſe Dame: la dedication en euſt eſté propre à quelque Courtiſane. Il en faudroit voir le livre, pour bien en juger, ſelon l'opinion de Platon, qui fait deux ſortes d'amour: l'une celeſte & honneſte, l'autre mondaine & paillarde.

L'autre choſe que ledit Marquis recommanda aprés ſa femme, fut les Soldats Eſpagnols, qu'il les cheriſt & traittaſt bien, comme luy l'avoit fait: car ils luy feroient acquerir beaucoup de bien & de reputation, dautant que c'étoient gens braves & vaillans, & tres-propres pour faire la guerre.

Ce Marquis mourut donc à Milan, le trentiéme de Novembre 1525. où ſes obſeques furent faites fort magnifiques & tres-ſolemnelles, & peu aprés ſon corps fut porté à Naples, accompagné d'une fort belle compagnie, par tout où

Digitized by Google

il passoit, on luy faisoit un tres-grand honneur. Les Capitaines, Alfiers, & force soldats, s'habillerent de deüil & de diverses couleurs, comme estoient les enseignes, lesquelles ils firent toutes noires. Belle memoire qu'ils avoient de luy certes.

Victoria Colomna sa femme le pensant voir & secourir en sa maladie, & s'avançant le plus qu'elle pouvoit, sceut les nouvelles de sa mort à Viterbe, où elle rencontra le corps, qu'elle laissa aller devant, pour faire sa quarantaine, qui en fit de trés-grands deüils; car ils s'entr'aymoient fort, comme j'en parle ailleurs.

Il fut donc mené à Naples, & là enterré en l'Eglise de San Dominigo devant le grand Autel, dans un superbe cercüeil, que j'ay veu la premiere fois que je fus à Naples.

Il fit son heritier le Marquis du Guast, son Cousin, encore qu'il ne luy laissast pas beaucoup de biens : car il mourut fort endetté, combien qu'on le tinst fort riche, pour avoir fait de grands butins aux guerres, aux prises de villes & chasteaux qu'il avoit gagnez. De sorte que de tant de victoires onques aucune chose ne luy resta, que la gloire & la loüange. Parce qu'il souloit dire, que nul

nul qui a intention de tirer proffit de la guerre, n'atteint jamais le nom de grand Capitaine; & qu'il falloit laiſſer aux pauvres Capitaines & ſoldats le proffit, & à ſoy reſerver la gloire & l'honneur.

Il luy fut fait un Epitaphe en Latin, qui ſe trouve dans les livres Eſpagnols, lequel Belleforeſt met en ſa Chronique. J'ay veu force grands Poëtes, qui ne le trouverent ſi beau ny ſi digne de luy, qu'on diroit bien, faiſant alluſion de Peſcara à Peſcador, non de poiſſons, mais d'hommes & villes. Je m'en remets à ceux qui le liront. A tant, c'eſt aſſez parlé de luy pour ce coup; car en force endroits de ce livre j'en parle, & ce ne ſeroient que redites.

LE MARQUIS DU GUAST.

LE Marquis du Guaſt, ſon Couſin, prit ſa place aprés ſa mort: car encore qu'il euſt acquis beaucoup d'honneur, & fait de bons combats, ç'avoit eſté avec ſon Couſin le Marquis de Peſcaire, duquel on le diſoit avoir eſté fait de ſa main, & eſtre ſon diſciple & ſa creature de guerre, comme cela ſe voit en pluſieurs lieux; & auſſi que le Marquis de Peſcaire eſtoit un peu plus âgé que luy.

Et

Et dautant que le Marquis du Guaſt le ſurveſcut, & dura plus longuement au monde, il le ſurpaſſa, non en valeur ny en combats, mais en bien plus grandes charges. Car il éut cet honneur au voyage de Thunis, que l'Empereur le fit par deſſus tous ſon Lieutenant general, & ſe ſouſmit à ſon obeïſſance & diſcipline militaire. Dont ainſi que dit Paul Jove, & autres hiſtoires & vieux ſoldats diſoient auſſi, y eſtant le jour que l'armée marchoit en bataille, tirant de la Goulette vers Thunis, qu'à toute heure on penſoit combattre & donner bataille. Le dit Marquis ayant eſté honoré d'une ſi belle charge, dit à l'Empereur, qu'il voyoit à la teſte de l'armée comme un ſimple ſoldat, au hazard des arquebuſades & des zagayes des Mores, qui aggaſſoient à toute heure l'armée, & pour ce ſa Majeſté couroit grande fortune: il „luy dit donc, ſacrée Majeſté, puis „qu'il vous a pleu m'honorer d'une telle „dignité, j'uſe maintenant de mon „droit, & vous encharge vous retirer „d'icy, en la bataille du milieu, là où „ſont les Enſeignes, de peur que par cas „fortuit un coup de Canon tombant ſur „vous, ou quelque arquebuſade, l'uni„verſelle ſauveté de la fortune publique „ne tombe en danger irreparable par le „moyen

„ moyen de la perte d'un ſeul homme. Voilà les mémes paroles de Paul Jove. L'Empereur pour obſerver un ordre & une diſcipline militaire, ne faillit d'y obeïr. Grande choſe, que celuy qui commandoit quaſi à la moitié de l'Europe, ſouffriſt à ce coup la diſcipline. Pareil honneur donna le Roy Charles d'Anjou à ce Gentil-homme nommé Alaut, de commander à la bataille, qu'il donna contre Corradin, & la gagna par ſon advis & ſa conduite. Voiez l'hiſtoire de Naples.

L'Empereur auſſi donna à ce coup à croire au monde, combien il eſtimoit ce Capitaine grand & ſuffiſant pour cette charge, & pour d'autres qu'il luy donna par aprés, l'ayant fait ſon Lieutenant general en Italie, & en ſon Eſtat de Milan, qu'il deffendit tres-bien. Ce fut auſſi un beau trait qu'il fit, dont on le loüe fort, quand il fit lever le ſiege de Nice à Monſieur d'Anguyen & Barberouſſe : car comme j'ay oüy dire à aucuns vieux, reſolument ſans ce ſecours la place eſtoit priſe. Et ce bon Corſaire avoit reſolu de la garder pour luy, & pour ſon principal butin ; & ne l'euſt jamais renduë pour luy eſtre fort commode : ce qui euſt eſté une grande incommodité, & un grand dommage pour

pour toute la Chreſtienté. Enfin il fit be belles choſes en ſa vie, dont toutes les hiſtoires de ce temps-là parlent aſſez, ſans que j'en vienne-là à en plus parler.

Le malheur luy eſcheut de la bataille de Cerizole, qui luy noircit un peu ſa blanche reputation, poſſible par punition Divine. Car deux jours avant que de partir de Milan, pour l'aller livrer, il brava fort, & menaça de tout battre, vaincre, & renverſer: dont en ayant fait un feſtin aux Dames de la ville, car il eſtoit fort dameret, s'habillant toûjours fort bien, & ſe parfumant fort, tant en paix qu'en guerre, juſques aux ſelles de ſes chevaux. Il brava fort en ce feſtin, juſques à promettre au dites Dames, qu'il leur ameneroit ce jeune Prince priſonnier, & leur en feroit un preſent. Mais les Dames, toutes courtoiſes, gentilles & honneſtes qu'elles eſtoient, le prierent de luy faire tout bon & honneſte traittement, tel qu'il le meritoit, pour en avoir oüy dire beaucoup de bien: ce qu'il leur promit. On dit meſme qu'il avoit fait faire deux charettes toutes pleines de menottes, qui ſe trouverent par aprés, pour enchainer & faire eſclaves tous les pauvres François qui ſeroient pris, & auſſi-toſt les envoyer aux galeres. Il arriva le contraire à ſon pen-

Digitized by Google

penſer & dire, car il perdit la bataille, & au lieu de mal-traitter les priſonniers ennemis, les noſtres leur firent tres honneſte & bonne guerre. Dieu l'en punit, car il perdit la bataille, & prit la fuitte ſans attendre la derniere heure du combat, & ſans arreſter.

Nos hiſtoires Françoiſes diſent, que quand il partit d'Aſt pour cette bataille, il commanda que s'il ne retourneit victorieux, qu'on ne luy ouvriſt la porte nullement: mais enfin il y entra, où il s'arracha la moitie de la barbe de deſpit & de triſteſſe, dit-on. Paul Jove le raconte autrement, qu'ayant eſté bleſſé d'une arquebuſade, au deſſus du genou par l'arçon de ſa ſelle d'armes, & ſon armet eſtant fauſſé de coups de maſſes, aprés avoir bravement combattu, il ſe ſauva deſguiſé d'une caſaque noire, pour n'être point connu; car il craignoit fort d'eſtre pris depuis la mort de Rincon & Fregoſe.

Il ſe conte qu'à cette deffaite tous ſes mulets & coffres furent pris, leſquels ainſi qu'ils furent viſitez, un ſien bouffon qui avoit eſté pris, rencontra gentiment, & dit à la compagnie: cherchez bien, vous y trouverez force belles & gentilles choſes, fors que des eſperons, qu'il en à toûjours de beaux & de toutes ſortes,

car

car il les a tous pris avec luy, pour mieux picquer & ſe ſauver de belle erre. Ces bouffons, quoy qu'il en ſoit, il faut qu'ils picquent toûjours quelqu'un, ſans eſpargner perſonne, non pas meſmes leurs Maiſtres, comme celuy-là fit: qui meritoit les eſtrivieres. Auſſi ay-je oüy dire à un grand perſonnage, qu'il ſe faut donner de garde d'un bouffon, d'un ſot, d'un fol, d'un Ivrogne, & d'une putain: car quoy qu'ils terdent, ils donnent toûjours la venuë.

Enfin ce Marquis fut malheureux là, bien qu'il euſt monſtré ſa vaillance en pluſieurs grands combats. Le Marquis ſon couſin ſe pût vanter, lors qu'il mourut, de n'avoir jamais eu telle diſgrace: Dieu mercy qu'il ne veſcut point tant, comme j'ay dit: ainſi il en arrive bien ſouvent de pareilles à pluſieurs vieux Capitaines. Il en porta la teſte toûjours baſſe, & non ſi haute qu'auparavant, comme pluſieurs ont dit. Dieu le punit auſſi en cela, pour avoir fait tüer Ceſar Frégoſe & Rincon, Ambaſſadeurs du Roy, dont il en envoioit l'un à Veniſe, & l'autre au Levant: quelques excuſes qu'il en fiſt: & Monſieur de l'Angray l'en accuſa fort, & le voulut combattre là deſſus de ſa perſonne à perſonne, mais il le nioit toûjours. Il avoit raiſon, car

il

il avoit violé le droit des gens, & au plus beau de la trefve, que l'on ne devoit violer ny rompre ſans un tres-grand & important ſujet; bien que pour excuſes aucuns Eſpagnols alleguoient, qu'ils eſtoient ſujets de l'Empereur. A cela il y auroit belle reſponſe par un beau diſcours qui s'y feroit. J'eſpere poſſible de le faire ailleurs. Tant y a, quelques raiſons & excuſes que l'on fiſt, ce maſſacre eſtoit trop vulgaire. J'ay veu le lieu où ce beau miſtere fut fait, & où ils furent enterrez, en une Iſlette ſur le Teſin prés de Pavie, environ deux ou trois milles de là: & meſmes les batteliers, qui ne conduiſoient & autres, ne s'en cachoient point, & n'en faiſoient la petite bouche, mais diſoient franchement, voylà où tels & tels ont eſté tüez & enterez, par le commandement de Monſieur le Marquis du Guaſt. C'eſt un grand cas que j'ay oüy dire à un Grand, qu'il faut qu'un grand Capitaine donne une fois en ſa vie au travers de ſon ame & de ſa conſcience avec grand deshonneur, ny plus ny moins qu'un grand pilote, qui fait pluſieurs voyages ſur mer, eſt ſujet de donner à travers les bancs & les eſcueils, quelque bonne ſcience qu'il aye, & fait perdre & briſer miſerablement ſon vaiſſeau. Et certes ledit ſieur Marquis

quis ne devoit avoir fait ce trait au Roy, tant pour ſon honneur, que pour la bonne & familiere chere que le Roy luy fit, dont je vay faire le conte.

Au dernier voyage que le Roy François fit en Piedmont ayant mene Monſieur le Dauphin fort jeune avec luy, & la trefve y eſtant arrivée, faite par la Reyne d'Hongrie, & la Reyne de France deux ſœurs, le Roy la receut, & la fit publier; & le Marquis du Guaſt, General de l'Empereur en ces quartiers, la receut de meilleur cœur encore: car il ſe voyoit avoir à faire à un grand Roy belliqueux, & à un Dauphin fraiſchement mené en main par la fortune, qui rit ſouvent plus aux jeunes qu'aux vieux, pour leur faire faire quelque beau premier coup d'eſſay, afin par apres de leur donner la venuë.

Enfin la dite trefve fut criée & publiée par les deux armées; & pour la mieux ſolemniſer, le Roy eſtant à Carmagnoles envoya dire au Marquis qu'il ne vouloit point retourner en France ſans le voir, pour renouveller leur ancienne amitié & ſouvenance priſe dés la bataille de Pavie. A quoy s'accorda ledit Marquis, & partant d'Aſt, où il eſtoit, vint trouver le Roy, lequel le ſentant venir veſtu d'une belle robe fourrée de martres ſibellines,

nes, & un chappeau velours noir couvert de plumes à la soldatesque, l'alla recueillir jusques sur le perron de l'escalier. Le Marquis armé d'armes dorées, & par dessus une casaque de velours noir à grandes taillades, estoit tout droit venu descendre au logis du Roy, & s'inclinant devant sa Majesté pour luy faire la reverence, le Roy le haussa, l'embrassa & le recueillit avec grandes caresses, & le prenant par la main ils entrerent ensemble dens la sale; & ayant salué Monsieur le Dauphin & Monsieur de Montmorency s'assirent tous deux à table, où se passerent mains propos, tant du passé que du present. Et entr'autres le Roy parlant de la trefve, il luy dit franchement que si elle ne fust intervenuë, il avoit resolu de s'ayder des forces du grand Turc Soliman, & faire venir une si grande & forte armée, qu'il eust de tous cotez fatigué l'Empereur, & donné à penser pour jamais. Le Marquis respondit sagement certes, & luy dit qu'ils estoient tous deux si grands, si puissans & si sages Princes, qu'ils n'oublieroiét jamais rien pour s'accommoder, en ce qui toucheroit le bien d'un chacun, & le leur aussi. Certes cette response fut belle & sage, & non pourtant sans mettre en oubly & noter en memoire les paroles du Roy sur ces forces

ces de Soliman, ainſi qu'il le fit paroiſtre quelque temps aprés par la mort de Fregoſe & Rincon, penſant par leur mort y obvier: mais le Roy y pourveut comme j'en parle ailleurs.

Mais je trouve que le Marquis ne devoit ainſi comparoiſtre armé devant le Roy, puiſque la trefve avoit été du tout appointée, publiée, & obſervée. C'eſtoit trop ſe monſtrer & faire du ſoldat ſans occaſion. Le Marquis de Peſcaire ſon couſin n'euſt pas fait le coup, car il eſtoit plus froid & retenu dans ſes oſtentations, témoin la façon dont il ſe monſtra au Roy, aprés ſa priſe, comme j'en ay parlé.

Certainement ſi c'euſt eſté une courte & petite ſuſpenſion d'armes de trois ou quatre heures, ou d'un jour, cette parade eſtoit belle, comme cela ſe voit ſouvent parmy les armées, & comme fit & comparut ce brave Comte de Charolois, au traité de Conſtans, qui parut armé de toutes pieces avec le Duc de Calabre de meſmes, hormis la teſte, tant au conſeil, qu'à la table. Et certainement cela eſtoit beau; mais en une ample & longue trefve, il y a de la deriſion en cette bravade: car ou du tout il y devoit venir en courtiſan, ſimplement habillé, où du tout n'y venir point. Car que penſoit-il faire avec ſa cuiraſſe? Deffaire

faire le Roy & toute ſa garde? Et que luy euſt ſervy ſa cuiraſſe, ſi le Roy luy euſt voulu faire faire un affront. Voylà pourquoy ledit Marquis fit une grande faute en cela, il me pardonnera, s'il luy plaiſt, ſi je luy dis.

Je note en cette entreveuë la magnanimité & gentilleſſe de noſtre Roy, de s'eſtre rendu ſi familier à un Capitaine, grand certes, mais pourtant ſon ineſgal: & telles façons ſont certes loüables parmy les Grands. Ainſi que fit une fois l'Empereur Charles, au retour de ſon premier voyage d'Hongrie, s'eſtant embarqué à Genes, ledit Marquis avec luy pour tirer en Eſpagne. Un matin que l'Empereur diſoit ſes heures (he, quelles heures!) ſur la courſie il vit le Marquis qui paſſoit, & s'en alloit vers la rambade pour diſner avec le Seigneur André Doria, il luy demanda où il alloit. Il luy reſpondit qu'il s'en alloit diſner avec le Seigneur André Doria; & le laiſſant aller ſans ſonner mot, ny faire ſemblant de rien, tout à coup il les ſurprit ainſi qu'ils eſtoient à ſe mettre à table. Or (dit-il) vous ne ferez pas cette partie ſans moy, car je diſneray avec vos autres. Soudain on luy fit place & luy appreſta-t-on les bancs des forçats avec un beau Tapis de Turquie, qui luy ſervit

ſervit de chaire à la mode de Galere : & par ainſi il mangea avec eux privement ſans aucune ceremonie, comme de compagnon à compagnon. Il en fit de meſmes avec Monſieur le Conneſtable, à la table du grand Maiſtre, paſſant par la France, comme j'ay dit ailleurs, qu'il y alla manger à l'improviſte & en le ſurprenant.

Noſtre grand Roy Henry IV. d'aujourd'huy, eſt couſtumier de faire ſouvent de ces traits, tant avec les ſiens qu'avec les eſtrangers. Ainſi qu'il fit dernierement à Monſieur le Conneſtable de Caſtille, paſſant par la France : ainſi qu'il penſoit diſner, auſſi-toſt le Roy le ſurprit, & vint diſner avec luy. Ces privautez & familiaritez des Grands envers les petits, obligent fort les perſonnes. Et Monſieur le Marquis du Guaſt, aprés telle faveur receüe du Roy, ne devoit pas quelque peu de temps aprés luy faire meurtir miſerablement ſur le Teſin ſes Ambaſſadeurs, Ceſar Fregoze & Rincon, comme j'ay dit. Auſſi il ne porta gueres longue ſa faute, car peu de temps aprés il perdit cette bataille, que la mort luy euſt eſté plus douce que tel opprobre. Il mourut auſſi deux ans aprés, ſelon la ſupputation que l'on peut faire ; car il mourut quelque peu de temps

temps avant le Roy François. Monſieur Philippes de Commines n'approuve pas trop ces entreveuës des Grands ; Il à raiſon, il en ſort toûjours quelque meſpris, quelque meſcontentement, quelque galanterie qui ne vaut rien. Car pour parler de noſtre temps, que ſervit au Roy François de s'eſtre fait porter en Eſpagne ; voire à l'Empereur de l'avoir veu auſſi à Aigues-mortes, & à ſon paſſage par la France. Et pour parler de plus loin, que ſervit au pauvre Hannibal l'entreveuë qu'il fit avec Scipion avant leur bataille ſinon d'une animoſité qu'ils eurent tous à ſe bien battre, eux & leurs troupes, ſe deffaire & ſe ruiner ? ainſi qu'il en arriva à Hannibal, où il vit ſa derniere definition. Un beau diſcoureur en feroit là un beau diſcours, plein de belles raiſons & de beaux exemples, Je le lur laiſſe pour achever le diſcours de ce grand Marquis, qui ſe peut appeller ainſi : car il eſtoit fort grand, de huate & tres-belle taille, & pour ſes valeurs. J'ay ouy dire, que la crainte qu'il eut d'eſtre pris en cette bataille, fut cauſe qu'il ne batailla point ſi bien là, comme il avoit fait en d'autres combats, où il s'eſtoit trouvé ; car s'il fuſt tombé entre les mains du Roy, qui la luy gardoit bonne, il en euſt eſté en danger, pour

la mort de ces deux Ambaſſadeurs, que j'ay dit. J'ay auſſi ouy dire à des Grands, que mal volontiers une ame, ou conſcience, cautheriſée de quelque grand forfait, ne reçoit une vaillance avec ſoy : que ſi elle y a eſté autrefois, elle l'en chaſſe ſans guerres bien l'y admettre, & eſt en perpetuelle apprehenſion & tourment,

Pour finir à cette heure noſtre diſcours, bien que je parle de luy ſouvent ailleurs noſtre dit Marquis laiſſa aprés ſoy une tres-belle lignée, tant de fils que de filles, de Donna Maria d'Arragon ſa femme, l'une des honneſtes Dames du monde, dont j'en parle ailleur. Il eut le Marquis de Peſcayre, qu'aucuns appelloient auſſi le Marquis du Guaſt, mais plus communement l'on l'appelloit le Marquis de Peſcayre. Il eut Dom Carlo, qui fut filleul de l'Empereur Charles : Dom Jouan & Dom Ceze d'Avalos. Je les ay veus tous quatre à Milan. Le trois premiers eſtoient de fort belle grande & haute taille, comme celle du Pere ; & Dom Ceze eſtoit de moyenne, mais pourtant il ne laiſſoit de l'avoir auſſi belle que ſes freres, & eſtre de fort bonne grace ; & diſoit-on qu'il reſſembloit en ſa taille à ſon Oncle, feu Monſieur le Marquis. Monſieur le Mar-

Marquis l'aiſné eſtoit l'homme du monde le plus adroit & le plus fort, ſoit à pied ou à cheval, qui fuſt de ſon temps, & le plus ferme ; & ſi il avoit une jambe plus courte d'un doigt que l'autre ; & ſi on n'y reconnoiſſoit rien, n'y en ſa taille, ny en ſa vigueur : car elle eſtoit des plus belles & des plus riches. Auſſi pour l'enrichir davantage il s'habilloit des mieux, & en eſtoit tres-curieux. C'eſtoit l'homme du monde qui combattoit à la barriere le plus vertement, & le plus ferme & le plus rudement. Ce fut luy le premier, qui inventa en ces combats les revers, qui eſtoient ſi eſtranges & ſi rudes que peu les eſchappoient qu'ils ne ſe miſſent les genoux en terre. Il eſtoit auſſi bien adroit & ferme aux combats de cheval à bon eſcient. Il fut General de l'armée qui vint à Malte pour le ſecond ſecours, la où il le faiſoit beau voir en ſa charge, & n'en abuſent point, eſtant fort doux & gratieux, & meſmes à l'endroit de nous autres François. Il mourut Viceroy de Sicile : j'en parleray ailleurs.

Dom Carlo ne luy cedoit en rien de taille, bonnes graces, & toutes belles actions : encore le tenoit-on plus beau. Auſſi parmy les Dames eſtoit-il bien venu ; ce qui luy cuida couſter cher en Eſ-

pagne. Car pour l'amour d'une Dame en la Cour ayant pris querelle & fait quelques excés, il estoit perdu de la Justice, sans que s'aydant du privilege des Eglises de là, il se jetta dedans une, & par ce moyen il se garentit; & y ayant demeuré quelques jours, il se sauva deguisé tellement quellement par l'Espagne; & ayant gagné la mer se sauva vers Naples : où ayant sceu sa sentence, il fallut qu'il s'en allast en exil en l'Isle de Lipari, la plus chetive Isle, pour estre la moins habitable de toute la mer mediterranée. Car il n'y croist que des capres & capriers, comme j'ay veu. y demeura assez d'années, jusques ce que Dom Jean d'Austriche luy ayan porté son rappel, le mena avec luy servi son Roy sur mer, & à la bataille de Lepante, où il fit tres-bien; & mesme Ceze (duquel l'histoire parle fort) ainsi que leur race & genereux courage leur commandoit.

Ce Marquis du Guast leur pere porta pour devise (j'en diray encore ce mot) quelque temps, une gerbe d'espics avec ces mots, *finiunt pariter renovantque labores.* Voulant inferer comme les espics de bled, aprés qu'ils sont moissonnez ou cueillis, & les bleds serrez, aussi-tost il en faut resemer, pour en faire venir d'au-

d'autres, & jamais ne ceſſent. Ainſi ce Marquis jamais ne ceſſoit à faire de grandes entrepriſes & exploits de guerre; car les uns faits, il falloit venir à d'autres, & les renouveller. Certes il eut raiſon de prendre cette deviſe : car il travailla fort pour l'Empereur, & ſans luy ſes affaires ne fuſſent trop bien allées en Italie. Car il y avoit grande creance parmy les gens de guerre, qui l'avoient accouſtumé dés ſa jeuneſſe avec ſon Couſin. Pour fin ce fut un tres-grand Capitaine, & tres-renommé; que ſi le malheur de cette bataille luy advint, il en avoit gagné & aydé à gagner d'autres. C'eſt le ſort de la guerre, qui le voulut ainſi. Aprés cette dite bataille de Cerizole il ſe remit, & refit de nouvelles forces. Il prit une autre diviſe, par des joncs marins que les vents ſouffians traverſent fort, avec ces mots : *flectimur non frangimur undis.* Nous flechiſſons, mais nous ne nous rompons point par les ondes.

MONSIEUR DE CHIEVRES.

IL faut parler un peu de Monſieur de Chievres, de la noble maiſon de Croy, lequel pour manifeſter que ç'a eſte un

grand perſonnage ne luy faut que trois preuves. L'une que quand le Roy Dom Philippes mourut, voyant qu'il laiſſoit ſon fils Charles, agé ſeulement de XI. ans, & que le Roy Lovis XII. (devant qu'il fuſt en age, veu la legereté des Flamands) ſe pourroit inveſtir des Païs-bas, ordonna par teſtament ledit Roy Lovis ſon Curateur (quelle fineſſe & bonne pour un ſi bon Roy, mais non pour un autre, qui euſt eu l'ame traverſée.) Et le Roy par le conſentement des Païs-bas y ordonna ledit Monſieur de Chievres. Voy-là une election & ordonnance du Roy grandement à l'avantage & honneur dudit Monſieur de Chievres. La ſeconde preuve fut de la belle & illuſtre nourriture qu'il donna à ce jeune Prince, que vous lirez dans les memoires de Monſieur du Bellay, ſans que je les rediſe icy: & de telle ſorte qu'il le rendit l'un des plus grands Empereurs & Capitaines, que l'on ait gueres veu, comme j'ay dit. La troiſiéme preuve eſt de l'election qu'en fit ledit Empereur, l'envoyant pour Gouverneur & ſon Viceroy en Eſpagne: en laquelle charge il faillit pourtant, non par faute de capacité, car il en avoit ce qu'il falloit, mais pour les extorſions qu'il y fit, & pour ſa grande avarice à amaſſer & accumuler

muler ces beaux Doublons à deux teſtes, qui luy plaiſoient tant que de tous les payemens que luy faiſoient les Treſoriers, il les contraignoit à les faire de ces belles pieces, & n'en vouloit point d'autres; comme je l'ay ouy dire mêmes en Eſpagne. Outre d'autres grandes extorſions qu'il y fiſt; de ſorte qu'il vit devant luy s'élever les ſept ou huit principales villes de Caſtille, Tolede, Valladolit, Burgos, Leon, Salamanque, Medina del Campo Avila & Segovia, auſquelles l'Evéque de Zamorra, Dom Antoine de Acugna fit accroire de ſe mettre toutes en Republiques, comme celles d'Italie, Veniſe, Florence, Sienne, Luques, Gennes, & autres, & n'obeïr plus à pas un Roy.

Cet Eveſque fut tres-dangereux pour la ſedition, & telles gens ont grande authorité parmy le pleuple, là & ailleurs; ainſi que nous en avons veu force pareils en nos guerres civiles, & meſmes en ces dernieres de la Ligue, que je ne nommeray point. Ledit Eveſque de Zamorra gagna & corrompit force honneſtes gens & grands Seigneurs comme Hernand d'Avalos, Dom Pedro Giron, Dom Charles d'Arilla, Dom Pedro Pimentel, Dom Pedro Laſſo, Dom & Jouan de Padilla & ſa femme Donna Maria de Padilla, ainſi que la nomme Antoinne de

Digitized by Google

Guevarra : d'autres la nomment Donna Maria Pedreco (dont je parle ailleurs) avec force autres grandes Dames, qui étoient des plus échauffées, ainsi comme nous en avons aussi veu en nos guerres civiles de la Ligue, lesquelles on n'eust sceu dire pourquoy, sinon qu'elles avoient esté embaboüinées de quelques prescheurs & seducteurs par leurs presches & persuasions. Ce ne fut pas tout ; car ils avoient esleu aucuns de leurs Capitaines, du commun peuple, comme Viloria le serrurier, Pedro esperonnier, Bobadilla le tondeur, Pegneles le cardeur, Mendez le Libraire, & Larrez le cordonnier, portenseignes & tous principaux chefs des mutins de Valladolid, Burgos, Leon, Zamorra, Salamanque, Ayila, & Medine, seditieux, meurtriers, tels que nous avons veus aussi en nos seditions, & mêmes à Paris un Messer René le parfumeur, un Chanet le brodeur & un tireur d'or, un Beler, & autres, ausquels rien ne plaisoit que le sang. De sorte que de leurs mains ils tüerent & firent tüer une infinité de pauvres innocens. Et voila les profits que rapportent les seditions civiles, desquelles à la fin les plus seditieux se faschent ; ainsi qu'il arriva en cette sedition de Castille d'un Curé du village de Mediane, lequel affectionna

na ſi fort Dom Jouan de Padilla, un des principaux chefs mutinez, que tous les Dimanches à ſon prône il ne failloit de le recommander d'un Pater noſter & d'un Ave Maria; & pour la ſainte ſedition, dont il eſtoit grand fauteur & continua les prieres l'eſpace d'un mois, au bout duquel la fortune voulut que les troupes dudit Padilla vinrent à paſſer par le village dudit Monſieur le Curé, qui luy mangerent ſes poulles, & ſon lard, & beurent ſon vin; & qui plus eſt, luy emmenerent ſa chambriere. Le Dimanche d'aprés il en fit ſa plainte en ſon prône, & leur raconta tout le dommage que ces troupes luy avoient fait; & ſur tout de ſa chambriere Catherine, la nommant tout à trac & admoneſtant le peuple de ne ſuivre plus le party de Padilla, mais celuy du Roy, donnant au Diable tous ſes partiſans & ſeditieux, & les conjurant tous de crier vive le Roy, & meure Padilla, ce qui fut fait, & renvoya tous les autres à tous les Diables.

Force pareils traits avons-nous veus auſſi ſe faire en nos guerres de la Ligue, ſelon les deſpits & meſcontentements des perſonnes qui avoient eté pillées, qui renioient cette ſainte Ligue & belle union comme le Diable.

Or pour finir la ſedition d'Eſpagne, elle fut enfin appaiſée, tant par la ſageſſe du dit Monſieur de Chievres (puis qu'il avoit fait la faute, il falloit bien qu'il la rabillaſt) que par autres grands Seigneurs d'Eſpagne, que vous trouverez dans les hiſtoires du païs; & ſur tout par l'armée que mena Monſieur d'Eſparré, laquelle fit fort bien pour le commencement, mais tout alla mal aprés, lors que les ſeditieux Caſtillans connurent, que tout alloit mal pour leur deſunion, & tout bien s'ils ſe remettoient en leur premier devoir & obeïſſance. Ce ne fut pas pourtant que ledit Monſieur de Chievres n'en receuſt une bonne reprehenſion; lequel mourut aprés ſur une fort belle entrepriſe qu'il avoit faite, luy qui avoit eſté Gouverneur de l'Empereur, avec Monſieur de Boiſſi, qui avoit eſté Gouverneur du Roy François, pour accorder les deux Maiſtres, voire diſciples, & en faire une bonne paix. Et ces deux gouverneurs moururent quaſi en un meſme temps, & ne firent rien, comme il ſe voit par les hiſtoires. Et pareillement la belle nourriture, que donna ledit Monſieur de Chievres à l'Empereur, en laquelle certes il s'y porta tres bien & tres-ſagement; & l'inſtruiſit ſi bien, qu'il en fit un bon chef-d'œuvre. Ainſi que de

ſon

ſon coſté fit auſſi tres-bien Monſieur de Boiſſi à l'endroit du Roy François; ſi bien que de ce temps on les pouvoit nommer vrayement deux beaux pairs de la Chreſtienté, en toute ſorte de valeur & de vertu.

Retournons à nos gens. l'Empereur à ſon advenement ſe pleut fort de ſe ſervir de ceux de ſa nation, & de les aggrandir, comme il avoit fait de Monſieur de Chievres, dont je viens de parler: & Charles de Lanoy, duquel je parle à cette heure; & autres que je diray. Et c'eſt ce que ſceut bien dire Hieroſme Moron au Marquis de Peſcayre, entr'autres raiſons qu'il luy allegua, que l'Empereur n'avançoit que les Flamans, & qu'à eux ſeuls il donnoit les grandes dignitez & benefices: & que mes-huy il ne falloit que luy, ou les Eſpagnols, ny Italiens en eſperaſſent de grands biens ny de grandes charges. Ce que ledit Marquis entendit tres-volontiers, ſur le meſcontement qu'il avoit dudit Charles de Lanoy, Viceroy de Naples, qui luy ravit ſa proye & ſon priſonnier le Roy François, & ſans luy ſonner mot le mena & trans-fera en Eſpagne, contre leur reſolution, & celle de tout le conſeil pris, de le mener à Naples. Dequoy ledit Marquis en fut ſi en colere

& deſpit, qu'il eſcriyit à l'Empereur une lettre bravache, fort menaçante & injurieuſe, en laquelle il luy mandoit qu'à ſes deſpens & d'autres ledit de Lanoy s'en eſtoit allé triompher en Eſpagne de la bataille gagnée, & de la priſe du Roy; eſtant ſi poltron qu'il ne voulut jamais condeſcendre à la donner, encore qu'il y euſt toutes les raiſons du monde; & lors qu'il voulut aller à la charge, qu'il en trembloit de peur diſant à tous coups en ſouſpirant, ha! nous ſommes perdus! Dans cette lettre il l'appelloit poltron, treiſtre, & qu'il le luy vouloit maintenir de ſa perſonne à la ſienne, tant il eſtoit en colere contre luy de ce trait laſche & infidele. Mais plus auſſi, qu'il avoit opinion, que gouvernant ainſi l'Empereur, comme il faiſoit, non pas par ſa valeur (diſoit-il) ny pour ſes merites, mais pour ce ſeulement qu'il eſtoit fort ſon ancien ſerviteur, & qu'il l'euſt charmé, ou bien *por alguno occulto aſpecto de eſtrella benigna*, pour aucun aſpect couvert d'eſtoille benigne, qui l'empéchaſt de le recompenſer de tant de peines & playes, qu'il avoit ſouffertes pour luy-meſme. Qu'il avoit demandé à l'Empereur la Comté de Capry, qui la luy refuſa, & la donna au Duc de Somme. Davantage qu'il ne vouloit pas

que

que le Roy de Navarre ſe miſt à rançon, ny ſe racheptaſt, que le Marquis avoit pris priſonnier de guerre, & luy vouloit donner cent mille eſcus de rançon, mais pour temporiſer qu'il ſe ſauva eſtant enclos dans le chaſteau de Pavie, ayant ſubórné deux ſoldats de ſa garde, qui pour un grand matin laiſſant un ſien grand Page qu'il avoit, qu'on nommoit Vivez (que j'ay veu fort honneſte homme, & un de ſes fils brave & vaillant) couché dans ſon lit, & contrefaiſant l'endormy, & ſon Maiſtre dont il tenoit la place, trouva deux bons chevaux à un mille du parc, & ſe ſauva & gagna toûjours pays, cependant que ſa garde croyoit qu'il dormiſt toüjours, & ſe trouvaſt mal, en le venant voir ſouvent à travers les rideaux; & le croyoit eſtre là toûjours au lieu du Page, qui faiſoit du dolent & piteux; juſques au ſoir que le Capitaine de la garde ſe mit à ſonger & à concevoir dans l'ame quelque ſoupçon, qu'il vint à tirer les rideaux à bon aſcient, & trouva le vray de cé qu'il doutoit: dont le page en cuida partir, ſans ſon adoleſcence, & luy fut pardonné. Ainſi luy ay-je oüy conter. C'eſtoit un grand homme, & un honorable vieillard, mal recompenſé pourtant puis aprés. Ce fut à courir aprés le Roy de Navarre, mais

mais il avoit gagné beaucoup de pays: & par ainsi il se sauva & emporta sa rançon, & l'Empereur & le Marquis en furent frustrez.

Que si l'Empereur l'eust octroyé du premier coup au Marquis, l'eust obligé de beaucoup, ne l'eust mescontenté, & s'en fust beaucoup prevalu; & de cela le Marquis s'en inculpoit & l'Empereur, qui estoit tout bon de soy & liberal.

Mais Charles de Lanoy alleguoit sur cette delivrance beaucoup de raisons à l'Empereur; & la principale & cachée pourtant estoit, qu'il luy vouloit mal mortel.

Les Espagnols disent, qu'aprés que cette mocquerie fut faite par Charles de Lanoy à tous ces grands Capitaines de certe armée, vainqueurs de cette bataille, ils furent bien estonnez & mocquez; car ils avoient si bien tous ensemble concerté cette transmigration du Roy à Naples, jusques à envoyer au Chasteau Neuf, luy faire apprester & tapisser ses chambres, que Charles de Lanoy fin & caut estant arrivé à Gennes avec le Roy, & de là à Portofin, sans dire gare il fit faire voile, & tirer droit en Espagne, où il arriva à bon port. Qui furent bien estonnez, ce fut Monsieur de Bourbon, le Marquis, & autres grands Capitaines,

pitaines, pour avoir receu un tel affront, telle eſcorne & baye, qui eſtoit trop honteux, & même que luy alloit triompher à leur deſpens, & porter la branche de laurir qu'il n'avoit ſeulement oſé arracher de l'arbre, mais ſe la faire donner des mains d'autruy. Et pour ce tous deputerent Monſieur de Bourbon, qui pour tenir ſon Roy priſonnier penſoit bien faire ſes affaires : mais le voyant échappé de ſes mains il ſe voyoit du tout deſeſperé. Parquoy il entreprit volontiers ce voyage d'Eſpagne, où eſtant il ne pût parler ſi librement à l'Empereur qu'il euſt bien voulu, ou comme ſon brave courage luy permettoit, & comme l'affront qu'il avoit receu l'y pouſſoit : car un pauvre refugié & banny en une ſtrange terre ne peut pas bien parler haut, ny braver comme il voudroit & comme il faudroit. Il ne ſçeut ſinon que dire & remonſtrera à l'Empereur, que ledit Charles avoit gaſté toutes ſes àffaires, non ſeulement en Italie, qui eſtoit tout le plus beau de leur courant cours ; mais en France, laquelle ils vouloient aller conquerir à tres-bon marché, pour la trouver, diſoient les Eſpagnols, privée de Roy, de Capitaines, de Cavalerie, deſpoüillée de deniers, pauvre de conſeil, & fort douteuſe de ſon ſalut, & enfin les

Eſtats

Eſtats tout eſtonnez pour telle & ſi eſtrange & grande deſtruction. De maniere que la France eſtant ainſi facilement conquiſe, & l'Italie par même moyen, l'Empereur puis aprés ſe pouvoit vanter d'eſtre Monarque de tout le Monde. Voilà ce que pût dire & remonſtrer Monſieur de Bourbon, ſelon ſa petite faculté de parler, ou ſelon ce que luy pouvoit permettre ſon exil & l'habitation où il eſtoit (ce diſent les Eſpagnols.) Depuis arriverent les lettres du Marquis, qui furent bien plus terribles que les paroles de Bourbon. Là où il parle de ce Charles (comme j'ay dit cydevant) & le menaçant au combat; & ne faut point douter, que ſi le Marquis euſt eſté en la place de Bourbon, qu'il ne l'euſt fait appeller; car il eſtoit haut à la main, & prompt à la vengeance. L'Empereur leur reſpondit à tous, que ce que Charles de Lanoy avoit fait, c'eſtoit pour le proffit du general, & pour ſon ſervice particulier, & non pour aucune envie; ny pour deſrober l'honneur aux uns & aux autres, & qu'il ſçavoit bien à qui il étoit juſtement deu, comme à eux qui eſtoient la principale cauſe du gain de la bataille; & qu'il ne faudroit de les en tous liberalement recompenſer, & en eſcrivit des lettres audit Marquis fort douces & amiables, qui luy

luy promettoient beaucoup, & mêmes la paye des Soldats de l'armée; aprés laquelle le Marquis crioit fort qu'il avoit toute l'armée sur les bras, que le Viceroy luy avoit laissée sans un seul sol. Or si le Marquis luy vouloit mal, quasi la pluspart des Espagnols luy en vouloient bien autant. De maniere, disoient-ils, que comme il estoit plus honoré que les autres, de grandes richesses & honneurs, aussi estoit-il necessaire qu'il enduraſt plusieurs tempestes d'envie & de haine; & se defendist avec tres-exquis artifices de Cour, contre ceux qu'il avoit offensez. C'est un bon advis pour les favoris de Cour, comme certes il fit, & s'en depestra bravement. Aussi les Espagnols disoient de luy, que c'estoit un homme fort signalé, par la finesse secrette & couverte, & par sa prudence dissimulée, & qu'il avoit occupé tels grands honneurs non par noblesse de sang, ny par aucune vertu illustre, mais seulement par une continuelle perseverance de service; comme homme fort prattiqué, fort rusé & fort complaisant. Voilà comme on en veut toûjours aux favoris des Empereurs, Roys, & Grands; & comme on les detracte, s'attaquant à leur race, à leur honneur, à leur vie, & à leurs biens, Si est-ce que la maison de Lanoy est grande

grande & celebre en Flandres ; & les Eſpagnols luy donnoient le nom de Dom Carlos, lequel Dom ne ſe donne pas à de petits & bas compagnons & Seigneurs. Toutefois ils pouvoient dire qu'ils luy donnoient, non pour la race ; mais pour le grade & la dignité qu'il avoit. Il s'en faut pourtant rapporter aux hiſtoires de Flandres, qui parlent de ſa Maiſon, la tenant pour fort ancienne. L'Empereur luy fit de grands biens & honneurs, & il eſt mort riche, & en tiltre de Prince de Sulmone au Royaume de Naples. Ses ſucceſſeurs ſont encor grands aujourd'huy, Dieu mercy celuy qui le premier s'y eſtablit grand. Ceux qui le vouloient excuſer de ce qu'il avoit fait cette fraſque à ſes compagnons, de leur avoir ainſi deſrobé le Roy & emporté en Eſpagne, diſoient que ce fut par l'inſtinct & priere ou importunité du Roi François, qui penſoit, s'il avoit une fois veu l'Empereur ſon frere (ainſi l'appelloit-il) & qu'il l'euſt abbouché, qu'il s'accorderoit auſſi-toſt avec luy, & en auroit telle compoſition qu'il voudroit; mais pour cela il n'en amenda pas mieux ſon marché, ains l'empira ; comme il ſe vit, & l'avons oüy dire aux noſtres, & connu par experience. Tant y a, en quelque façon que ce Viceroy le fit, il

ſervit

ſervit là tres-bien ſon Maiſtre, & luy fit un ſervice fort ſignalé : ſi bien que poſſible l'ayant mené à Naples, où déja ſes chambres eſtoient dreſſées & tapiſſées au Chaſteau neuf, ces Meſſieurs de Bourbon & de Peſcayre, qui avoient tous les gens de guerre à leur devotion, & tous affamez comme beau loups, en euſſent là diſpoſé comme ils euſſent voulu, & fait petite part à l'Empereur ; & le Roy ſe fuſt entendu mieux avec eux ; & les euſt mieux gagnez : dont il s'en repentit bien aprés, comme je l'ay oüy dire à des perſonnes qui luy avoient oüy dire. Ainſi en penſant bien faire d'un coſté, il ſe perdit de l'autre, en chance poſſible de ſe faire Roy de Naples, s'accordant bien avec Bourbon & Peſcayre, par où ils euſſent bien donné à ſonger à l'Empereur. Je croy que Bourbon n'euſt pas mieux deſiré, & le Marquis auſſi, pour ſon grand meſcontentement, & euſt fait à la deſperade.

Pour fin ce Viceroy eſtoit un tres habile homme : il le monſtra bien là, & pour ſon Maiſtre, & pour ſon particulier, tant du profit que de l'honneur, conſiderant qu'il n'eſtoit pas petit : que de propoſer pour un tres beau ſpectacle au peuple d'Eſpagne, & leur mener en triomphe & memoire perpetuelle d'une incompa-

rable

rable victoire, le plus grand Roy de toute l'Europe, pris en une bataille, signalement par la vertu de cette grandissime nation. Quelles superbes paroles à la loüange d'Espagne! & defait ce Viceroy y fut le tres-bien venu, tant de son Maistre, que d'aucuns des Grands. Mais le pis fut, qu'au desembarquement du Roy, qui fut à Alicante prez de Valence, les soldats qui estoient de l'armement des Galeres, qui avoient conduit le Roy, ausquels commandoient les Capitaines Salzedo, Corbera, & Sancta Crux & autres desquels ils avoient fait election des plus braves, vinrent à se mutiner, à cause de leurs payes qu'ils demandoient, & firent une telle sedition, qu'à Dom Charles de Lanoy fut tirée une arquebusade, qui estoit en la Chambre du Roy prés de luy à la fenestre: en quoy le Roy l'eschappa belle. Car l'arquebusade donna contre une colomne de marbre de la fenestre, où estoit appuyé le Roy, qui (à ce qu'on dit) ne s'estonna point autrement, mais il le prit à fort mauvais augure. Ce fut au Viceroy à se sauver par la porte de derriere, de jardin en jardin, de muraille en muraille, de goutiere en goutiere, & fuïr tant qu'il pût, jusques à ce qu'il trouva lieu pour se bien cacher, où puis aprés le tout s'appaisa, ayant donné de l'argent

gent, là où la Majesté, & la belle grace du Roy servit beaucoup à cet appaisement. Il eust mieux valu qu'il les eust entretenus en cet humeur & mutinement, & que par grandes promesses de payes doubles, voire de triples, il les eust gagnez, & par leurs forces & moyen se fust rembarqué dans les Galeres, & eust fait voile vers la France. C'eust esté un brave coup celuy-là.

C'est à cette heure à penser quand le Marquis son grand ennemy sceut cette ſtrette, le contentement qu'il eut, & la risée qu'il en fit, & ses autres ennemis comment ils en furent vengez ; & ce qu'ils luy pouvoient reprocher pour telle fuite. Dautant que le Marquis fit quelques années auparavant une belle action en Lombardie, où les Espagnols, Lansquenets & Italiens s'estant tous eslevez & bandez les uns contre les autres, à belles arquebusades & piques baissées, en despit de Monsieur le Legat, qui avec sa Croix y estant venu, n'y peut rien appaiser : mais le seul Marquis survenant, & se jettant à travers les arquebusades & les piques, les appaisa aussi-tost & de bravade les fit tous retirer en leurs quartiers: & en d'autres mutinemens aussi il les sceut tres-bien chastier, & en faire pendre aucuns pour donner exemple aux

aux autres. Et ce fut lors (comme j'ay dit ailleurs) quand on luy remonſtroit que l'Empereur en auroit un jour affaire, il leur reſpondoit ce que j'ay dit cy-devant, qu'il ne vouloit pas que le nom d'Empereur fuſt ſujet à aucune conſideration ny peril. Ces mutins gaſterent fort le triomphe de ce Viceroy, & ſes ennemis en ſçeurent bien dire de luy.

Il laiſſa un fils, qui fut fort blaſmé de n'avoir trop bien fait à la bataille de Cerizole, & ſe ſauva des premiers dedans Aſt, diſent les hiſtoires Italienne & Eſpagnoles, y arrivant le ſoir, & le Marquis à minuit : bien que ce fils de Viceroy euſt eu auparavant de belles charges, eſtant Colonnel de la Cavalerie legere de l'Empereur, & il s'appelloit le Duc de Sulmone. Les Ducs volent bien auſſi fort quelquesfois que les autres oiſeaux.

DOM HUGUES DE MONCADE.

APrés la mort dudit Charles, ſucceda Dom Hugues de Moncade en la charge de Viceroy de Naples, lequel les Eſpagnols diſoient eſtre ſeul des Grands d'Eſpagne, qui eſtoit amy de Dom Charles de Lanoy, & pource le Roy

Roy François le fit sortir de prison, lors qu'André Doria l'avoit pris quelque temps auparavant en la coste de Gennes, sans qu'il payast rançon. En ayant respondu à André Doria, il l'envoye en Espagne, pensant que pour telles obligations il induiroit l'Empereur à luy faire bon traittement & bonne guerre : mais l'Empereur luy fit la sourde oreille. Ainsi fut trompé le Roy en toutes façonc de sa prison. Mais pourquoy ? Il se vouloit ayder de toutes les pieces qu'il pouvoit ; pour subvenir à son adversité, ainsi que font tous les Grands en cas pareil ; ressemblans les malades, ausquels il semble que tout ce qu'ils desirent, & se proposent en la fantaisie, soit bon & souverain pour les guerir.

Ce Hugues de Moncade donc, estant Viceroy de Naples, se monstra fort brave & villant au siege fait par Monsieur de Lautrec, sur tout au combat de mer, qui se fit entre luy & Philippin Doria, qui fut si beau, si furieux & si vaillamment combattu, que de huit cents soldats, qu'il avoit embarquez dans ses galeres, il n'en resta que cent en vie, encore la plus part blessez.

Il se trouva tel Capitaine Espanol (comme il se dit encores à Naples) qui se vit changer sept fois d'Alfier ou port-en-

enſeigne, & mourir un à un tenant toûjours l'enſeigne en la main. Le combat commença à deux heures aprés midy, & dura juſqu'à une heure de nuit, combattant ſans ceſſe. Enfin Dom Hugues y mourut bleſſé d'une grande arquebuſade dans le bras, & d'un coup de fouconneau dans le muſcle, aprés avoir combattu avec une rondelle en la main, & l'eſpée en l'autre, tout ce que pourroit faire le plus vaillant homme du monde. En quoy pluſieurs ont dit qu'il avoit eu tort, d'outrepaſſer en cela le devoir de ſa grandeur, & ſa charge de Viceroy, pour y eſtre allé en perſonne : car il en pouvoit bien donner le commandement à un autre moindre que luy. Mais il le faut loûer extrémement en cela, & ſon genereux courage; car uſant du droit de ſa dignité, il y pouvoit envoyer ou le Marquis du Guaſt, qui commandoit à l'Infanterie, ou le vaillant Prince d'Orange, qui n'euſt pas mieux voulu, ou le Seigneur Alarcon, ou quelque autre, & demeureur cependant ſur le Mole & hors des coups à ſon aiſe, ſans danger, & de loin en voir l'esbattement : il y en a pluſieurs qui l'euſſent bien fait : mais il voulut luy-même avoir la conduitte de cette belle expedition. Voylà la loüange qu'on doit donner à ce Dom Hugués de Moncade.

Il

Il ſe lit & ſe dit encore, que le Pape Clement fut fort joyeux de ſa mort, parce que ce fut luy qui prit le Vatican, & pilla la ſacriſtie de la ſainte Egliſe. Il en vouloit avoir, comme les autres, & ſe prendre ſur le meilleur.

En cette derniere & grande armée Eſpagnole, dreſſée contre l'Angleterre, il y eut un de ſes petits fils, qui commandoit à cette grande Galeaſſe tant celebrée & renommée en cette armée-là, qu'on pouvoit dire plûtoſt une montagne de bois, qu'un vaiſſeau de mer. Il y mourut auſſi vaillamment, comme avoit fait ſon ayeul à ce combat de Naples. Ce fut un tres-grand dommage, car il eſtoit tres-gentil & brave Cavalier. Voyez s'il vous plaiſt, comme quelquesfois les enfans, par quelque fatalité, reſſemblent leurs peres, auſſi bien en genre de mort, comme en d'autres reſſemblances de corps, d'eſprit, & de naturel.

LE PRINCE D'ORANGE.

DOm Hugues de Moncade eſtant mort, tous les principaux Capitaines & ſoldats de l'armée eſleurent le Prince d'Orange, portant le nom & ſurnom de Philibert de Chalon, tres-grande & tres-ancienne maiſon en France,

Digitized by Google

portant nom de Palatins : & dit-on que c'eſt Chalon ſur la Saone en Bourgogne, d'où ſont ſortis communément de tres-grands, braves, & vaillans perſonnages & Capitaines. Et il faut noter, que depuis deux cens ans en ça, voire plus de race en race, ſe ſont trouvez juſques aujourd'huy tels, tant ceux qui ont porté le nom de Chalon, que de Naſſau; tant ce nom de Prince d'Orange eſt heureux en cela.

Qui ſera curieux d'en faire la recherche, le trouvera ainſi.

On lit d'un Prince d'Orange, qui faiſant la guerre à outrance au Dauphin du Viennois, un jour luy ayant livré combat & perdu, y ayant combattu & fait tout ce qu'un homme de guerre brave & vaillant euſt ſceu faire, ſur la retraitte ne pouvant ſe ſauver autrement, il paſſa le Roſne, roide comme il eſtoit, à cheval armé de toutes pieces, la lance ſur la cuiſſe, ſans s'eſtonner nullement; & ainſi il ſe ſauva de l'autre coſté de la riviere, comme fit cette belle & genereuſe Clelie, qui paſſa le Tybre à cheval: ce qui eſt une grande hardieſſe, grande reſolution, & une grande aſſeurance de cœur & de jugement. Il y a eu tant d'autres Princes d'Orange avant cettuy-cy, duquel je veux parler, ſi braves & vaillans,

lans, qu'il faut dire & advouer, que celuy-cy eſt fort bien de leur belle race, & nullement changé en nourrice, ny à eux inferieur. Je ne parleray point des anciens : car les hiſtoires en ſont aſſez pleines. Je parle donc de cettuy-cy. Ce Prince d'Orange a eſté donc un grand Capitaine & heureux, auquel pourtant l'âge ny la maturité des ans n'ont point donné ce rang : car lors qu'il mourut au ſiege de Florence, il n'avoit que trente ans ; & ſi en ces trente ans il fut trois ans priſonnier dans le Chaſteau de Luſignan en Poitou, où il perdit autant de temps ; ayant eſté pris ſur mer, ainſi qu'il traverſoit & paſſoit d'Eſpagne en Italie, pour y ſervir l'Empereur ſon Maiſtre, qui l'avoit receu au refus du Roy François.

Dautant que l'eſtant allé trouver pour luy offrir ſon ſervice, avec fort belle compagnie, le jour du bapteſme de Monſieur le Dauphin, le Roy n'en fit le cas qu'il devoit ; & meſmes le logis qu'on luy avoit marqué & donné, luy fut oſté & donné à un autre : grande faute certes. Dont il partit fort mal content, & de deſpit s'en alla trouver Charles d'Auſtriche, qui fut du depuis Empereur, pour s'offrir à luy, qui ne le refuſa pas ; auſſi euſt-il eſté bien degouſté il l'euſt refuſé. Et pour tel refus d'un ſi

galant homme mal en prit à la France, de laquelle il estoit ennemy mortel, & fort affectionné serviteur d'Espagne, comme il l'a monstré en si peu de guerres, que la courte destinée luy a fait pratiquer.

Aprés la mort de Monsieur de Bourbon, il poursuivit l'entrepriſe si bie commencée sur Rome, & de telle façon, & si rudement, qu'il prit la Ville la força, la pilla, & la saccagea, comme les marques en ont duré long-temps & se faisant General par le consentemen de toute l'armée, le voyant si brave & courageux, assiege le Pape, le fait ven à sa mercy, & le rançonne: bref il vid absolu Seigneur & Maistre de cett grande Rome, jadis le Chef du mond & sans Monsieur de Lautrec, qui le ve noit taster, il s'en vouloit faire couron ner Roy, (disoient aucuns) suivant le erres de son General Monsieur de Bour bon; ainsi que j'ay ouy dire aux ancien Mais c'est à sçavoir; car tous en un mê me eschaffaut ne peuvent joüer un mê me personnage, les uns aussi bien que le autres. Le voyla donc qu'il part de Ro me, voyant Monsieur de Lautrec pren dre la route de Naples, il luy gagne le devans avec son armée si riche, si opu lente, & si chargée de butin & de de

poüil

poüilles Romaines & Eccleſiaſtiques. Cependant le Prince amuſe tousjours l'armée Françoiſe, ores faiſant ſemblant de vouloir combattre & livrer battaille, ores s'eſloignant tout à coup, & ſe retirant en fuite & retraite de Loup, monſtrant tousjours les dents: ainſi que j'en parle ailleurs.

Enfin ſans faire que quelque petite legere perte de ſes gens il gagne Naples, tout jeune Capitaine & quaſi ſans barbe General, à la barbe d'un des plus vieux routiers & Capitaines renommez de ce temps, Monſieur de Lautrec; duquel il eſt auſſi-toſt aſſiegé dans Naples ſi eſtroitement, que la faute & cherté des vivres les alloit faire rendre, ſans ſe brave Prince, lequel aprés la mort de Dom Hugues de Moncade Viceroy fut de nouveau encore fait General, par élection de tous les aſſiegez. Telles élections par les gens de guerre ſont bien plus honorables que celles qui ſe font par les faveurs & les mains de leurs Princes. Il falloit bien que l'on connuſt en ce Seigneur je ne ſçay quoy d'admirable, de magnanime & genereux, plus qu'en tout autre. Il defend ſi bien enfin ſa Ville, qu'en voyla le ſiege levé à ſon grand honneur, & malheur pour nous autres.

par puissance absoluë il se donne recompense à luy & à ses gens de guerre, qui avoient si bien fait, & par payes & par bienfaits, & par une telle liberalité, aux despens pourtant de l'Empereur, en prenant tout ce qu'il pouvoit prendre sur les contraires à son party, & sur les Angevins.

Ce que l'Empereur ne trouva pas trop bon pourtant, ne voulant pas qu'il fist ainsi de l'Empereur, ny du Souverain, ny du liberal à ses despens; & luy sceut bien mander & le corriger doucement; lequel pourtant pour cela ne le mescontenta autrement; mais ayant tousjours la charge de General, l'envoye assieger Florence, en faisant le mieux du monde, & le tenant de prés.

Sur la fin, comme disent les histoires, il fut tué de deux arquebusades à travers le corps, faisant autant l'office de Soldat que de Capitaine: Car il vouloit fort espouser sa Maistresse Catherine de Medicis, aujourd'huy nostre Reyne Mere, que le Pape luy avoit promise en mariage. Mais le destin voulut sa mort, afin qu'elle vinst à estre nostre Reyne de France; dont le Pape ne fut gueres marry de sa mort, car il estoit obligé de foy de luy donner; & il tendoit ailleurs, & à un lieu plus grand; & possible à celuy à qui il

il la donna par aprés. Il ne faut douter nullement de ce Prince, que si ses années eussent esté longues, qu'il n'eust esté un des parfaits Capitaines du monde; puisque désjà il estoit dans le chemin bien avant, pour en arriver à la perfection. Car se poussant à tous hazards, & ne refusant ny froid ny chaud, comme il faisoit, il en venoit-là.

Les histoires Italiennes racontent de luy, qu'il estoit si ardent à parvenir à l'estat & à la perfection d'un grand Capitaine, qu'il ne s'estonnoit nullement à tous hazards, non plus que le moindre soldat des siens, ainsi qu'il le fit paroistre à sa mort. Car il pouvoit demeurer en son camp & tenir sa reputation de General, & donner cette charge qu'il prit, à d'autres braves Capitaines; & mesmes à ce brave Maramaldo, lequel aussi tost que son General fut tüé, on luy amena un nommé Feruci Florentin, qui estoit Chef du contraire party en ce combat; & l'ayant veu le fit desarmer de teste & de corps, luy donna un grand coup dans le corps, & le fit achever à d'autres, trouvant chose indigne qu'il survesquist ce Prince, & que c'estoit la raison qu'il fust immolé aux Manes de ce brave Prince, pour victime signalée à jamais.

C'étoit le Prince du monde le plus liberal & affable, & pour ce fort aymé d'un chacun : j'eſpere en parler encore ailleurs.

Il ſe lit de luy, & auſſi je l'ay ouy dire à de vieux Capitaines, ſoldats & habitans des ſuſdites Villes, qu'en ces trois principales actions, où il s'eſt trouvé (qui certes ont eſté tres-belles & hazardeuſes) il a toûjours tres-bien fait, à la priſe de Rome, au ſiege de Naples, & au ſiege de Florence.

Aſſiegeant il faiſoit toûjours ordinairement faction, non ſeulement de General, mais de ſimple Capitaine & Soldat. A cette grande eſcarmouche, qui ſe fit devant Naples à la Magdelaine, de laquelle Monſieur de Montluc parle, il y fit tout ce qu'un brave General & Soldat peut faire, ores à pied, ores à cheval, comme je l'ay ouy dire à Naples encore de mon temps. Il y eut un moulin que j'ay veu, mais Monſieur de Montluc n'en parle pas, qui par deux fois en ce jour fut pris & repris des nôtres & des leurs : à Florence & aux Forts qui étoient à l'entour il en fit de meſmes : auſſi fut-il tüé devant l'un des Forts & Chaſteaux. Paul Jove en parle fort, & autres Hiſtoires ; mais mieux les Eſpagnols. Pour fin c'étoit un vaillant Prin-

ce

ce & tres-brave Bourguignon, blasmable seulement de ce qu'il étoit si grand ennemy des François.

J'ay veu conter à de vieux morte-payes du Chasteau de Lusignan, qui le gardoient, qu'ordinairement il en disoit pis que pendre ; & il n'y avoit muraille blanche au Chasteau, qu'il ne noircist des petits escriteaux contre les François: & quand mal leur alloit en guerre, il en estoit perdu de joye ; & quand bien, desesperé de deüil.

Il fut fort regretté & pleuré de tous ceux de l'armée, autant des Espagnols que des Allemands, parmy lesquels il avoit grande creance.

Je ne sçay que luy pouvoit estre René Prince d'Orange, ou jeune frere, ou Cousin, qui mourut devant Saint Disier: mais c'estoit un Prince jeune qui promettoit beaucoup de luy, & que l'Empereur aimoit & regretta fort : si bien que lors qu'il voulut mourir, il l'alla voir en sa tente, & en partit les larmes aux yeux.

Il falloit bien qu'il fust estimé grand ; car estant allé à la tranchée & y trouvant Ferdinand de Gonzague, Lieutenant de l'Empereur assis, ainsi qu'il se levoit pour luy donner le siege sur lequel il estoit assis, vint un gros esclat de pierre qui le

bleſſa, dont il mourut trois jours aprés. Il falloit bien qu'il fuſt tenu pour fort grand, puiſque le Lieutenant de l'Empereur luy deferoit ainſi, à luy donner ſa place & ſon ſiege, bien qu'il commandaſt aux troupes de Flandres qu'il avoit amenées.

En luy faillit la race des Palatins de Chalon, & fut tranſportée en la maiſon de Naſſau, par une fille mariée aprés la mort de ce Philibert. Il y en a aucuns qui ont eſcrit, que ce fut le Marquis de Marignan, qui commanda à ce ſiege, mais les Eſpagnols diſent Ferdinand. Les Eſpagnols & Italiens racontent que l'Empereur l'alla voir en ſon lit ainſi bleſſé, & fort au bas, le conſola de tout ce qu'il pût, & luy diſant adieu le baiſa en la joüe, & ſe retira la larme à l'œil. Belle demonſtration certes d'une grande bien veillance, bien que quelques années avant il luy euſt bien gâté ſes affaires en Flandres, lors que ce brave & vaillant Martin de Roſſen, le deffit & ſes troupes, & ſe ſauva dans Anvers, & y porta les plus aſſeurées nouvelles luy meſme, dit Paul Jove. Mais l'Empereur reſtaura le tout, lors que luy en perſonne mit le ſiege devant Duren, & l'emporta par aſſaut, où les Eſpagnols & Italiens combattirent vaillamment & à l'en-

à l'envy. Ce ne fut pas la faute dudit Prince d'Orange en cette deffaite ; car il y fit & combattit tres-vaillamment jusques à n'en pouvoir plus, & n'ayant pas assez de forces pour s'opiniastrer au dernier combat : ainsi le porte la loy & la fortune de guerre. Aussi estoit-il fort jeune Prince, & peu experimenté ; mais pourtant tout courageux & tres-vaillant, comme en cette noble race il n'y en a eu jamais d'autres.

FERDINAND DE GONZAGUE.

A Ce Prince Philibert succeda, & en sa place, & en la charge de ce siege de Florence, par la voix de toute l'armée Ferdinand de Gonzague, & en fut esleu General ; dont je m'estonne fort que le Marquis du Guast ne le fust pas plustost que luy, ayant esté en grades & charges beaucoup plus avancé auparavant que luy, & commandé aux Espagnols de tout temps, qui avoient toute creance en luy dés la mort de son cousin le Marquis de Pescayre ; & non si grande en Ferdinand : & cette paille en passa par le bec dudit Marquis, qui ne fut fait là General, & l'autre le fut : dautant, disoient-ls, qu'il estoit prudent, benin, magna-

nime, genereux, liberal, fort adroit, gentil, valeureux, & bien proportionné : mais si estoit bien le Marquis. Voylà les qualitez qu'ils luy donnerent que j'ay veuës par leurs écrits. Certes il estoit cela, & encore de fort bonne maison ; car il estoit de celle de Mantoüe. Il a esté un tres-bon & grand Capitaine : aussi s'il ne l'eust esté, on ne l'eust pas honoré de l'Estat de Colonel General de la Cavallerie legere, sous Monsieur de Bourbon, à la prise de Rome, & sous le Prince d'Orange à Naples & à Florence, & au voyage de Provence, où il fit fort bien : car du premier coup il prit Mont-Jean & Boissy. Par ses merites quelque temps aprés l'Empereur le fit son Viceroy en Sicile, qu'il gouverna fort sagement, & mesmes contre les soldats Espagnols mutinez, qui la ravageoient & la mettoient à sac, sans sa grande prevoyance & valeur, qui en fit de rigoureuses justices ; comme j'en parle ailleurs.

Il fut aussi Lieutenant General au camp de Landrecy, & aprés au camp de Saint Disier. Et lors que sa dite Majesté vint si prés de Paris pour l'emporter, & aprés tout de mesmes à Milan, où il commença la guerre du parme ; & fut donné par l'Empereur au Roy son fils en

en Flandres pour ſon principal conſeil; duquel il s'en trouva fort bien en ſi peu de guerres qu'il fit: meſmes à la bataille de Saint-Quentin, au ſiege & à la priſe, comme nous avons veu. Enfin il eſt mort vieux & caſſé, & fort experimenté Capitaine; tellement qu'on ne luy en peut rien deſrober.

Or comme j'ay dit, que ces grands Capitaines ſont ſujets quelquefois de donner au travers de leurs ames, auſſi biẽ que les plus grands & meilleurs pilotes donnent au travers des bancs & des eſcueils, cettuy-cy fut fort taché au ſac de Rome, de n'avoir point eſpargné la maiſon de ſon oncle, & d'en avoir eu ſa part. De plus il fut fort accuſé par ce malheureux qui empoiſonna Monſieur le Dauphin, que c'eſtoit luy qui l'avoit ſuſcité & perſuadé de le faire, non pas ſeulement à l'endroit du Dauphin, mais du Roy & de Meſſieurs ſes Enfans. C'eſtoit une tres-mauvaiſe action & un tres-pernicieux conſeil. Et j'ay oüy dire que le Roy diſoit ſouvent, que s'il le pouvoit jamais attraper, qu'il ne le traiteroit pas en priſonnier de guerre, mais en criminel. Auſſi eſt-ce un tres-grand & odieux crime d'attenter contre un Roy ſacré, oinct & tenant la ſemblance & la place de Dieu icy bas. Aucuns Italiens

ont dit que ce fut Antoine de Leve, le seul coupable de cela. Il pourroit bien estre : car on le tenoit avoir l'ame aussi mauvaise que les jambes. Toutesfois ledit Ferdinand s'en purgea & manifesta son innocence, estant trop genereux pour se marquer de telle tache.

LE COMTE DE NASSAU.

Premier Prince d'Orange de cette Maison.

LE Comte de Nassau de fort bonne & grande Maison, fut aussi bon Capitaine, au moins fort estimé pour lors, & que l'Empereur aymoit & croyoit fort. Il espousa Mademoiselle la Princesse d'Orange, qui estoit nourrie à la Cour du Roy, fort belle & honneste Princesse. Ce fut lors qu'il vint en France de la part de Charles d'Austriche (qui l'aymoit fort familierement) presenter au Roy la foy & l'hommage de la Comté de Flandres & Artois, & d'autres terres tenuës de la Couronne de France ; ce qu'il fit, & traitta une Paix par le Mariage dudit Charles, & de Madame Renée de France : mais tout cela se rompit.

Et tout ainsi que ce Comte avoit fait ce

ce bon coup, il en fit un tres-mauvais: car ce fut luy qui le premier commença la guerre en France, qui fut cauſe depuis de grands maux; & commença à bruſler, s'attaquant premierement aux terres de Meſſire Robert de la Marche; & puis vint ravager & bruſler quelques petits recoins de la France. Il vint aſſieger Mezieres, qui ne valoit rien pour lors, & eſtoit fort mal avitaillé: mais Monſieur de Bayard ſe jetta dedans, qui la garda comme chacun ſçait, contre la furie & l'effort de ce grand Capitaine, qui la penſoit emporter de plein ſaut par ſes menaces: & pour ce il envoya un trompette à ceux de la Ville pour ſe rendre. Mais Monſieur de Bayard reſpondit pour tous au trompette, que devant que d'oüir parler d'en ſortir, qu'il eſperoit faire un pont des cords morts de ſes ennemis, par deſſus leſquels il pourroit ſortir. De plus il luy manda, qu'un Bayard de France ne craignoit point un Bouſſillon d'Allemagne. Enfin elle fut ſi bien gardée par ce brave Monſieur de Bayard, qui en avoit bien veu d'autres, que ledit Comte en leva le ſiege aprés quelque temps, comme il fit devant Peronne quelques années aprés; où ſe trouva Monſieur le Mareſchal de la Marche, le Comte de Dampmartin, & le Colonel

nel Chiaramont Napolitain, qui avoit eſté Gouverneur du Chaſteau de Montmelian en Savoye, lors qu'il fut pris : & s'eſtoit mis au ſervice du Roy : lequel j'ay veu & tenu pour homme de fort bonne façon, & qui eſtoit bon & adviſé Capitaine. Il y avoit auſſi dedans force braves & vaillans Gentils-hommes de Picardie, & des Capitaines, juſques aux habitans & aux femmes de la Ville : ſi bien que par la brave conduite & vaillance de mon dit Sieur Mareſchal & Comte de Dampmartin, qui fit toûjours fort bien (auſſi il mourut) tant qu'il fallut quitter le ſiege à ce brave Comte ; lequel eſtant venu devant la Reyne de Hongrie, qui alors commandoit abſolument à tous ces Païs-bas pour l'Empereur ſon frere, elle ſe mit à ſe courroucer contre luy, s'il n'avoit pas honte de n'avoir peu prendre ce colombier. Oüy de vray (reſpondit-il). Madame, c'eſt un colombier, mais les pigeons qui eſtoient dedans ſe ſçavoient bien deffendre, & faire autre choſe que s'envoler. Voyla deux grands malheurs qu'a eus ce Capitaine, au ſiege de deux places fort foibles : & par ainſi il a eſté malheureux Capitaine, encore qu'il fuſt brave & vaillant ; comme cela arrive à aucuns, & aux autres non.

On

On dit & lit que luy, avec Charles de Lanoy, ayda fort à faire la paix de Madrid, & la persuada fort à l'Empereur: & ces deux le gouvernoient, & si n'estoient-ils pas trop ennemis du nom François, pour en estre voisins, & en parler la langue. Aussi Madame la Regente luy escrivoit souvent, pour avoir son fils en recommandation.

MONSIEUR DE BOURBON.

IL faut parler à cette heure de Monsieur de Bourbon, un peu & beaucoup: lequel je mets parmy les grands Capitaines Imperiaux, encore qu'il fust du noble sang de France, & le premier Prince: mais les Espagnols se vantent d'avoir fait de belles guerres sous luy: de sorte qu'eux-mêmes lui bastirent ainsi sa sepulture. *La Francia me dio la leche, la Espanna la g'oria y la aventura, y la Italia la sepultura.* C'est à dire, la France me donna le lait & ma premiere nourriture, l'Espagne la gloire & l'aventure, & l'Italie la sepulture. Si a-t-il pourtant tant acquis grande gloire tant qu'il a servi sa France: car ayant esté fait Connestable par le feu Roy François, à son advenement à la Couronne, il mena l'a-

l'avant-garde (comme il luy appartenoit de raiſon) à la bataille des Suiſſes, où il fit divinement bien, & y perdit Monſieur François de Bourbon ſon frere prés de luy: & aprés toute la conqueſte de l'Eſtat de Milan, le Roy s'en retournant en France l'y laiſſa ſon Lieutenant General, qu'il gouverna fort ſagement & ſans perte. Puis eſtant retourné quelque temps aprés en France, le Roy eut quelque meſcontentement de luy, par la perſuaſion de Madame la Regente, qui luy demandoit ſondoüaire ſur ſamaiſon. Voire & qui plus eſt, deſiroit fort l'eſpouſer; mais luy la deſdaignant, & en parlant tres-mal, il l'anima contre luy tellement, qu'elle luy rendit bien. Voila que c'eſt que de l'amour & d'un deſdain: car elle n'eſtoit pas encore ſi vieille ny ſi caſſée, qu'elle ne vouluſt encore ſe remarier. Le voyage de Valenciennes ſe preſenta, où Monſieur de Bourbon cuidoit mener l'avant-garde; qui luy fut oſtée & donnée à Monſieur d'Alançon; dont s'accroiſſant deſpit ſur deſpit il partit de France. Aucuns diſoient qu'il eut tort pour ce ſujet: car il devoit deferer au beau frere de ſon Roy, bien qu'il fuſt Conneſtable. Il s'en alla au ſervice de l'Empereur, non ſans grande peine & hazard de ſa vie par les

che-

Digitized by Google

chemins ; car il eſtoit guetté de toutes parts, & les paſſages tous gardez ; mais la fortune luy fut ſi bonne, qu'il ſe ſauva tout ſeul, avec Monſieur de Pomperant. Que c'eſt que d'avoir un bon ſecond pour compagnon : & voyla pourquoy les Poëtes de jadis nous ont figuré ces braves Heros ayant toûjours avec eux, en leurs braves entrepriſes, un bon, fidéle, & vaillant compagnon & confident. Les exemples en ſont communs : comme bien en prit à Monſieur de Bourbon d'avoir avec luy cet aſſeuré & ſage ſecond, lequel ayant tüé en homme de bien à Amboiſe le Seigneur de Chiſſay, qui eſtoit fort aymé du Roy, & eſtoit des gallans de la Cour, il fut obligé de ſe retirer. Ce fut luy que Monſieur de Lautrec envoya au Pape Leon avec quelques gens, pour conqueſter la Duché d'Urbin, dequoy Marot a fait une complainte en ſes œuvres. Il falut par ainſi qu'il s'en fuiſt, par l'eſcorte & adreſſe que luy donna Monſieur de Bourbon, non ſans un meſcontentement du Roy ; & par ainſi ſauva ſa vie, qu'il employa depuis au ſervice de ſon bienfaiteur.

Enfin voyla Monſieur de Bourbon ſauvé, & veu par l'Empereur de fort bon œil, qui le repeut de belles paroles.

Ce-

Cependant il le ſert bien & fidelement, ayant par ſon moyen amené à propos le ſecours d'Allemagne, & de Monſieur le Marquis de Peſcayre, qui furent cauſe tous deux que la bataille de Pavie fut gagnée. Il fut aprés Lieutenant General de l'Empereur, là où il acquit telle gloire, honneur & renom, que les ſoldats Eſpagnols firent de luy une Chanſon, qui l'exaltoit grandement par deſſus Ceſar, Hannibal & Scipion: & elle commençoit ainſi,

Calla calla Julio Ceſar, Hannibal y Scipion,
Viva la fama de Bourbon. C'eſt à dire: Que maintenant ſe taiſent Ceſar, Hannibal & Scipion,
Vive la renommée de Bourbon.

Et aprés cela ils racontoient aucuns de ſes faits particuliers en ladite chanſon, laquelle je mettray poſſible en un autre endroit de ce Livre ſur quelque autre ſujet. Voyla de gentils mots, que ces braves ſoldats donnoient à leur general, bien differens de ceux, que les ſoldats de Ceſar luy donnerent, à ſon retour des Gaules en triomphant à Rome. Ceſar a ſubjugué les Gaules, & Nicomedes a ſubjugué Ceſar; voila Ceſar qui triomphe qui a ſubjugué les Gaules, & voyla Nicomedes qui triomphe, qui a ſubjugué

gué Ceſar. Ce brocard eſtoit vilain : & voyla les ſobriquets que ces ſoldats Romains donnoient à leur Empereur, qui ne s'en ſoucioit point, encore en rioit-il ; car tout eſtoit de guerre, & tout bon à dire ce jour-là.

Les braves ſoldats Eſpagnols honorent bien autrement leur General ; car à ce que j'ay oüi dire à aucuns de ce temps-là, par tout leur camp ils ne chantoient autre chanſon, & meſmes en cheminant pour ſe deſennuyer ; & ſur tout quand ils le voioient paſſer ; auſquels il applaudiſſoit, & les ſaluoit fort courtoiſement, leur diſant à tous les coups (ainſi qu'il tiroit à Rome) laiſſez faire compagnons, patientez un peu, je vous meine en un lieu que vous ne ſçavez pas, où je vous feray tous riches : ne leur nommant pourtant pas le lieu, qui eſtoit Rome ; & ce qu'il fit. Mais en la prenant & montant le premier ſur la muraille, il y mourut, avec un tel regret de ſes gens, que de rage pour vanger ſa mort, ils ne laiſſerent jamais de crier, *carne carne*, *ſangre ſangre*, *Bourbon Bourbon*, & de tüer juſques à ce qu'ils en fuſſent las & non pas ſaouls (*haſta à no hartarſe*, dit le mot Eſpagnol.) Encore qu'en pluſieurs hiſtoires nous y voyions décrite la priſe de ladite Rome, ſi en veux-je icy tou-

toucher quelque mot, que j'ay oüy dire à aucuns, & appris d'eux; & meſmes des Eſpagnols, qui en ont mieux eſcrit & parlé que tous, tant qu'il y en a, au moins en plus gentilles particularitez.

Il faut donc ſçavoir que Monſieur de Bourbon fut fort mal content de l'Empereur, qui ne luy avoit pas tenu tout ce qu'il luy avoit promis, quand il le voulut gagner; ainſi qu'eſt le naturel des Empereurs, Roys, & grands Princes ſouverains, que quand ils veulent débaucher un homme, & le revolter ou deſtourner de ſon party & du ſervice de ſa patrie & de ſon Roy, ils luy promettent des montagnes d'or: mais eſtant une fois envaſé & engagé parmy eux, ils n'en tiennent plus conte & s'en mocquent, juſques à luy faire naquetter ſa vie comme j'en donnerois beaucoup d'exemples; & en fais un long diſcours ailleurs. Entr'autres belles conditions il luy avoit promis la Reyne Leonore doüairiere de Portugal en mariage; mais il la donna au Roy François: auſſi y avoit-il bien de la difference & du choix entre un Roy & le vaſſal. Il eſt bien vray qu'il fut fort bien compris dans le traitté de Madrid; comme nous liſons; mais le Roy le rompit tout à trac, quand il fut de retour en France.

Si

Si bien que Monſieur de Bourbon fut du guet, & eut la caſſade: dont l'Empereur le voulant gratifier, le fit ſon Lieutenant General de ſon armée en l'Eſtat de Milan & en Italie, qui eſtoit une choſe autant profitable à l'Empereur, que ruïneuſe audit de Bourbon: dautant qu'il eſtoit un tres-bon Capitaine, & qu'il ſçavoit bien qu'il en tireroit de luy gloire & honneur & bonne chevance. Eſtant arrivé donc d'Eſpagne à Milan, il y trouva bien des fuſées à deſmeſler: car les ſoldats ſe mutinoient, & ne faiſoient que crier tous les jours aprés l'argent: ſi bien, diſoient les Eſpagnols, que ſi on ne les payoit, ils tourneroient le monde ſens deſſus deſſous. Et pour monſtrer à l'œuvre leurs intentions, ils ſaccageoient & deſroboient tout. Il fut contraint de faire un emprunt ſur la Ville, de trente mille eſcus, ce qui faſcha fort les habitans; mais il leur jura, qu'auſſi-toſt aprés les avoir receus, il les diſtribueroit aux ſoldats; & auſſi-toſt les jetteroit hors de la Ville: avec telle proteſtation qu'il faiſoit à Dieu, que du premier coup d'arquebuſade tiré de ſon ennemy il peuſt mourir, s'il ne leur tenoit parole: mais il n'en fit rien pour cette fois. Dont on dit que puis aprés, pour cette malediction qu'il ſe donna luy

luy-meſme, il eut cette arquebuſade à Rome, qui le tüa comme il l'avoit dit. Il fallut encore faire un autre emprunt; car les ſoldats faiſoient encore pis que devant, à ravager les pauvres gens: ſi bien qu'on dit qu'il y en eut aucuns, qui du mauvais traittement qu'ils recevoient des ſoldats, ſe pendirent; d'autres ſe precipiterent du haut des tours; d'autres ſe tüerent d'autres façons.

Enfin Monſieur de Bourbon aprés avoir tiré de l'argent; les ſort de la Ville, & fait deſſein de courir aux terres du Pape; & ayant fait un gros corps d'armée, d'aſſieger Plaiſance; mais il la trouva fort bien munie de gens, qui s'y eſtoient ſoudain jettez dedans, enſemble dans Boulogne; où s'eſtoit auſſi mis le Marquis de Saluce avec l'armée Françoiſe qu'il avoit. Il fit ſejour quinze jours là auprés, en un lieu qu'on nomme S. Jean, à cauſe des grandes pluyes, du mauvais temps, & du grand hyver qu'il fit: & puis aprés avoir conferé avec le Duc de Ferrare, & tiré de luy force courtoiſies pour luy, & pour ſon armée force vivres, avant que de tirer chemin il harangua ſes ſoldats ainſi, en leurs decouvrant ſon deſſein & ſon ſecret. Je l'euſſe mis volontiers en Eſpagnol, comme elle eſt; mais j'avois peur

peur d'importuner le Lecteur, en repetant ſi ſouvent les paroles d'Eſpagnoles.

Vous mes vaillans Capitaines, & vous mes braves ſoldats, de quel ordre que vous ſoyez, aujourd'huy pour l'amour & la foy que j'ay en vous autres, & que je vous tiens non pas ſeulement comme mes freres & mes enfans, mais comme Peres honorables; deſquels je reconnois que je tiens mon honneur & ma vie de voſtre valeur: avec peu de paroles je vous veux dire & deſcouvrir mon ſecret & tout mon intention; que vous m'aydant de voſtre vertu & valeur accouſtumée, j'eſpere bien-toſt de vous faire tous riches du ſac de la ſuperbe Rome, en vous promettant de vous en faire Seigneurs, & de vous mettre entre vos mains les peuples, les Seigneurs, Gentils-hommes, Senateurs, leurs femmes, les Prelats, & tout le Conſiſtoire des Cardinaux, avec leurs richeſſes, & avec leur Pape Clement, qui tient par trop indignement la place de St. Pierre.

A telles belles paroles les Capitaines & ſoldats preſterent tellement l'oreille & le courage, que tout de ce point là ils entreprirent de faire la guerre à tout le monde.

Et par ainſi ſe mirent à cheminer, eſtant tous tres-deliberez de bien faire,

dit le conte : ſi bien qu'en chemin ayant rencontré Dom Charles de Lanoy, qui venoit au devant de Monſieur de Bourbon, & qui portoit le concept de la concorde (de tels mots uſe l'Eſpagnol) qu'il avoit faite avec le Pape Clement, ils le cuiderent tüer, ſans Monſieur de Bourbon, qui les en empeſcha : dautant qu'ils penſoient auſſi ſaccager Florence ; mais s'eſtant abbouchez enſemble Bourbon & le Viceroy, Bourbon tira outre ſans attaquer Florence, parce qu'il y eſtoit entré auſſi force gens de guerre, & ceux de la Ville avoient baillé quelque argent. Toutesfois il rendit à Lanoy l'affront, qu'il luy avoit fait, de luy avoir oſté & emmené le Roy François premier en Eſpagne. Et Charles de Lanoy ſe retira à Sienne : en quoy certes le pauvre Pape fut fort vileinement trompé & abuſé. Auſſi le Viceroy ne la fit gueres longue aprés ; car ce n'eſtoit pas peu de choſe de tromper un tel perſonnage que le Pape, ſous tître de la bonne foy, pour laquelle il proceda. Il ne faut point demander les maux que les ſoldats faiſoient, dautant qu'ils ne trouvoient leurs hoſtes pour leur donner des vivres, qui s'eſtoient tous ſerrez & retirez dans les foreſts : de ſorte que quelques troupes de François (car Monſieur

ſieur de Bourbon en avoit force avec luy, qui s'eſtoient donnez à luy, & de meſme il les avoit receus) forcerent un Chaſteau qui s'appelloit Pienne, où ils tuerent plus de huit cens hommes, & le mirent tout à ſac.

Eſtant venu Monſieur de Bourbon au deſſus de Belveder de Rome, le cinquieſme de May 1527. le ſoir en plaçant ſon camp, viſitant ſes gardes, & ordonnant ſes troupes pour le lendemain à l'aſſaut, il les harangua encore pour la ſeconde fois, & la derniere auſſi, diſant : Mes Capitaines, qui tous eſtes de grande valeur & courage, & tous mes ſoldats très-bien aymez de moy, puis que la grande advanture de noſtre ſort nous a menez & conduits icy, au point & au lieu que nous avons tant deſiré ; aprés avoir paſſé tant de meſchans chemins, avec neiges & froids ſi grands au beau milieu de l'hiver, avec pluyes & boues, & des rencontres d'ennemis, avec faim & ſoif ſans aucun ſol ; bref avec toutes les neceſſitez du monde : à cette heure il eſt temps de monſtrer en cette noble & riche entrepriſe le courage, la vertu, & les forces de vos corps. Ou vous avez à cette heure peur d'eſtre perdus pour jamais, ſi vous eſtes vaincus ; ou annoblis, honorez, & riches pour jamais. Auſſi

ſi vous ſortez de ce combat les vainqueurs, toute l'eſperance de nôtre bien, honneur & gloire, conſiſte en cette victoire; car il n'y a pas un de nos ennemis, ny meſmes les nations eſtrangeres, qui ne tremble à ouïr vos noms, & qui ne demeure eſtonné de peur, & ne s'eſpouvante du nom de voſtre camp victorieux. Nous autres en attaquant les murs de Rome, l'ennemy tournera les eſpaules de peur; & n'y aura Capitaine, tant brave ſoit-il, qui oſe ſe tourner pour ſe deffendre. Si vous avez jamais deſiré de ſaccager une ville pour des richeſſes & treſors, cette-cy en eſt une, & la plus riche, voire la Dame de tout le monde. Si cette fois vous obtenez la victoire, vous demeurerez riches Seigneurs, & tres-heureux: ſinon, vous ſerez tout le contraire: Mes freres, je trouve certainement que là eſt cette ville, qu'au temps paſſé prognoſtiqua un ſage Aſtrologue de moy, me diſant qu'infailliblement à la priſe d'une ville mon fier aſcendant men menaçoit que j'y devois mourir: mais je vous jure que c'en eſt le moindre de mes ſoucys, & m'en ſoucie peu d'y mourir, ſi en mourant mon corps demeure avec une perpetuelle gloire & renommée par tout le monde. Belles paroles certes, & prononcées d'un

grand

grand courage; & meſmes la fin & reſolution de celuy qui les prononçoit : auſſi advint-il ainſi, comme il les dit & le voulut. Aprés il commanda qu'on ſe retiraſt, qui au repos, qui à la garde, & qu'un chacun fuſt preſt à l'aſſaut de bon matin.

Aprés que les étoilles ſe furent obſcurcies, pour plus grande ſplendeur du Soleil & auſſi des armes reluiſantes des ſoldats qui s'appreſtoient pour aller à l'aſſaut, luy aprés avoir ordonné de ſon aſſaut, eſtant veſtu tout de blanc, pour ſe faire mieux connoiſtre & apparoiſtre (ce qui n'eſtoit pas ſigne d'un coüard) les armes à la main marche le premier, & proche de la muraille ayant monté deux eſchellons de ſon eſchelle, ainſi qu'il l'avoit dit le ſoir, ainſi il luy advint que l'envieuſe fortune, ou pour mieux dire, traitreſſe, fit qu'une arquebuſade luy donna droit au coſté gauché, & le bleſſa mortellement. *Aunque* (dit l'Eſpagnol) *le quittò el ſer, pero un ſolo punto no le pudo quitar la magnanimidad y vigor, en tanto que el cuerpo tenia ſentimiento.* Et encore qu'elle luy oſtaſt l'eſtre & la vie, toutes-fois d'un ſeul point elle ne luy ſceut oſter ſa magnanimité & vigueur, tant que ſon corps eut du ſentiment. Ainſi qu'il le monſtra bien par ſa propre

bouche : car eſtant tombé du coup il dit à aucuns de ſes plus fidelles amis, qui eſtoient tout auprés de luy (& ſur tout au Capitaine Gogna Gaſcon, *Su gran familiar*, je penſe que c'eſtoit le Capitaine Jonas; mais l'Eſpagnol l'appelle Gogna Gaſcon. Du depuis ce Jonas eut la teſte tranchée à Paris; il fut pris au combat de Philipin Doria devant Naples avec le Marquis du Guaſt,) qu'ils le couvriſſent d'un manteau & l'oſtaſſent de là, afin que ſa mort ne fuſt occaſion aux autres, de laiſſer l'entrepriſe ſi bien commencée. Et ainſi qu'il tenoit ces paroles avec un brave cœur, comme s'il n'euſt eu aucun mal, il donna fin comme mortel à ſes derniers jours.

J'ay ouy dire à Rome, qu'on tenoit que celuy qui tira cette malheureuſe arquebuſade, eſtoit un Preſtre; tout ainſi auſſi que celuy qui dans St. Dizier tüa ce brave Prince d'Orange. La vieille chanſon de ces advanturiers d'alors diſoit pourtant ainſi.

Quand le bon Prince d'Orange
Vit Bourbon qui eſtoit mort,
Criant ſaint Nicolas,
Il eſt mort ſainte Barbe,
Jamais plus ne dit mot,
A Dieu rendit ſon ame,

Son-

Sonnez, ſonnez trompettes,
Sonnez tous à l'aſſaut,
Approchez vos engins,
Abbattez ces murailles;
Tous les biens des Romains
Je vous donne au pillage.

Voilà ce qu'on chantoit pour lors: car ces bons avanturiers ne viſoient en ce temps-là tant à la rime comme au ſens.

Or tout ainſi que Monſieur de Bourbon avoit recommandé de couvrir & cacher ſon corps, ſes gens le firent ſi bien, que l'eſcallade & l'aſſaut ſe pourſuivit ſi furieuſement, que la ville aprés avoir un peu reſiſté fut emportée; & les ſoldats ayant déja ouy le vent de ſa mort, en combattirent plus endiablément, pour vanger ſa mort, laquelle certes le fut tres-bien: car on ſe mit à crier, *carne, carne, ſangre, ſangre, ſierra, ſierra, Bourbon, Bourbon.*

Le premier qui monta à la muraille (ce conte ne doit point eſtre teu) fut un enſeigne Eſpagnol, brave & vaillant; & en effet il le monſtra bien. Il ſe nommoit Dom Juan d'Avalos; & eſtant ainſi monté luy fut tirée une arquebuſade, qui luy rompit & caſſa tout l'os du bras: ſi bien qu'il fut contraint de s'envelop-

per de l'autre bras du taffetas de l'enſeigne : & ſe tournant derriere ſoy, il vit un Capitaine de gens d'armes, qui s'appelloit *Cuaco*, brave & vaillant ſoldat, auquel il dit : mon Capitaine, je vous recommande mon honneur, car je ſuis mort ; & en diſant cela il luy donna ſon enſeigne, & dans un peu de temps il mourut. Ce Capitaine *Cuaco* la prit auſſitoſt, mais il fut chargé d'une trouppe de François qui ſurvinrent, qui eſtoient dans la ville ; car il y en avoit & dedans & dehors ; leſquels firent bravement teſte, & le repouſſerent ; où il fut fort bleſſé : ſi bien qu'il tomba & perdit ſon enſeigne. Eſtant un peu revenu à ſoy il ſe releva, & abordant un Alfier, qui avoit une enſeigne noire avec une croix blanche, en deſpit de tous luy oſta ſon enſeigne, & paſſant plus outre en combattant comme un Lion : avec ce bon ſuccez il ſe mit à crier, *victoria*, *victoria*; *Imperio*, *Imperio*, & les autres ; aprés ſi bien que la ville fut priſe. Le Capitaine *Cuaco* avertit ſur ce rencontre le Capitaine de l'enſeigne à luy recommandée ; auquel il fit entendre la mort & la bleſſure & les paroles de ſon Alfier ; & la recommandation de ſon enſeigne : que l'ayant perduë & eſtant tombé quaſi mort pour avoir eſté bleſſé, qu'il en avoit recouvert

une

une autre aprés eſtre revenu à ſoy, & qu'il luy en faiſoit preſent pour l'autre : & que s'il luy pouvoit ſatisfaire mieux, qu'il luy commandaſt ; que volontiers il le feroit. En quoy le Capitaine fut tres-content, & ſe ſentit tres-honoré, & l'en remercia, & luy offrir tout ſervice. Oh grande vertu & valeur de ces Capitaines ! jamais ils ne ſe pourroient aſſez exalter, ny leur curioſité à conſerver leurs drappeaux : voila pourquoy qui les a en garde les doit conſerver comme la vie.

La muraille & les ramparts eſtant gagnez, les Romains commencerent à fuïr, & ſauve qui peut. Les Imperiaux pourſuivirent leur victoire de telle furie, qu'on diſoit que tous les Diables eſtoient là tous aſſemblez ; comme diſent les Eſpagnols en leur langue. Car les arquebuſades, les cris des combattans, les plaintes des bleſſez & mourans, le battement des armes, le ſon des trompettes, la rumeur des tambours, qui animoient d'autant plus les ſoldats au combat, & les coups de piques ; faiſoient un tel bruit, qu'on n'euſt pas oüy tonner le ciel, s'il euſt tonné. Et les vainqueurs pourſuivirent ſi preſtement leur victoire, qu'à grand' peine ceux de dedans eurent le loiſir d'abbatre les grilles du

Chaſteau ; ſi bien que le Cardinal Armelyn y cuida laiſſer ſon chappeau, ſans un de ſes amis, qui le hauſſa avec une corde de bas en haut. Le Cardinal de Santiquatro en ſe ſauvant dans le Chaſteau à courſe de cheval, ſon cheval vint à tomber, ou bien luy, qui ne ſe tenoit pas bien poſſible, il fut traiſné un pied dans l'eſtrier juſques à la porte du Chaſteau par ſon cheval, qui le traiſna & mena juſques là à la bonne & malheureuſe fortune ; car je penſe que ſon corps en demeura bien mutilé : & par ainſi il ſe ſauva ayant eſchappé un autre grand danger. Ce cheval fut encore bon & ſage, d'avoir ainſi ſauvé ſon Maiſtre ſi diſgracieuſement. Le grand Chambelan du Pape y fut tüé. Le Prince d'Orange y acquit un tres-grand honneur : car n'eſtant ſecondé des grands ſes compagnons, (veu que Monſieur de Bourbon eſtoit mort, Mr. le Marquis du Guaſt demeuré malade d'une groſſe fievre quarte à Ferrare, & puis porté à Naples) il vint au Pont de Sixte, où ayant trouvé Juannin, Antoine & Valere Urſins, braves & vaillans Seigneurs, & Jeroſme Mathei, qui s'eſtoient ralliez là avec deux cens bons hommes, pour rendre quelque combat & tenir le paſſage, d'un coſté & d'autre il fut tres-valeureuſement

ment combattu ; toutesfois à la fin le Prince leur fit une charge si furieuse, que les Romains furent contraints de s'enfuir, les uns qui ça, les autres qui là, maudissant l'heure, que jamais le Pape avoit consenti à Charles de Lanoy. Or Rome estant ainsi vaincuë, & du tout à la puissance des Espagnols & Lansquenets, de sorte qu'on ne parloit plus de rendre combat ; les galans bien aises se mirent à desrober, tüer, & violer les femmes, sans tenir aucun respect ny à l'âge, ny à la dignité, ny à hommes, ny à femmes, ny sans espargner les saintes Reliques des temples, ny les vierges, ny les moniales, jusques-là que leur cruauté ne s'estendit pas seulement sur les personnes, mais sur les marbres & les anciennes statuës. Les Lansquenets, qui nouvellement estoient imbus de la nouvelle Religion, & les Espagnols encore aussi bien que les autres, s'habilloient en Cardinaux & Evesques en leurs habits Pontificau, & se pourmenoient ainsi parmy la ville. Au lieu d'estaffiers ils faisoient marcher ces pauvres Ecclesiastiques à costé ou au devant en habits de laquais : les uns les assommoient de coups, les autres se contentoient de leur donner du dromos, ou de les appeller valets, les

autres se mocquoient d'eux, & en tiroient des risées en les habillant en bouffons & mattassins; les uns leur levoient les queuës de leurs chappes, en faisant leurs processions par la ville & disant les Litanies : bref ce fut un vilain spectacle & scandale. Les Huguenots en ont bien fait autant en ces guerres, & mesmes en la prise de Cahors, au moyen d'un petard : car tant que leur sejour y dura, tous les matins & soirs les palefreniers qui alloient abbreuver leurs chevaux, s'habilloient des chappes des Eglises qu'ils avoient prises & montez sur leurs chevaux alloient à l'abbreuvoir, & en retournoient ainsi vestus en chantant aussi les Litanies; & un qui avoit trouvé une Mytre d'Evesque alloit le dernier, faisant l'Office d'Evesque.

Il se trouva à ce sac de Rome tel Evesque, qui paya rançon trois ou quatre fois : aprés qu'ils l'avoient payée à l'un, il la falloit payer à l'autre. Quand il avoit passé par les mains du Lansquenet, il falloit parler à l'Espagnol & au François: & de prés ils les gesnoient si fort, & les tourmentoient tant, qu'il falloit quoy qu'il en fust trouver de l'argent, autrement leurs pauvres testicules estoient couppez : dont aucuns en mouroient, & les autres en eschappoient.

Ils

Ils ne pardonnerent ny aux Cardinaux ny aux Eveſques de leur nation, ny aux Ambaſſadeurs : & ils furent auſſi bien ſaccagez que les autres. Et quand ils leur penſoient remonſtrer, que l'Empereur ne le trouveroit pas bon, c'eſtoit alors qu'ils faiſoient pis. Vous eſtes de beaux preſcheurs, de beaux harangueurs, & de beaux remonſtreurs (leur diſoient-ils en adjouſtant,) *da mi dineros y no conſejo*, donnez moy de l'argent & non du conſeil : & ſe mocquoient d'eux de ſorte, que les pauvres gens demeuroient tout coys & peneux. Ce ne fut pas tout ; ils ne ſe contenterent pas d'avoir pris, pillé & ſaccagé juſques à la terre : il falut que les Cardinaux, Eveſques, Ambaſſadeurs, & Marchands donnaſſent encore de l'argent pour la paye des ſoldats. Quelle rage & inſatiabilité. Quant aux Dames, il ne faut pas demander comment elles furent traittées. Des courtiſanes des plus belles de la ville ils n'en vouloient point, & les laiſſoient, diſoient-ils, *para los laquayos y rapaſſos*, pour les laquais & goujats, qu'ils s'en donnent du bon temps. Mais ils ſe prenoient aux Marquiſes, Comteſſes, Baronneſſes, & grandes Dames, & plus gentilles femmes de la ville, leur faiſant exercer l'eſtat de courtiſanes publiques, &

ils

ils ſe les abandonnoient les uns aux autres, en faiſant plaiſir à leurs compagnons; leur faiſant accroire que c'eſtoit ce qu'elles vouloient, & qu'elles eſtoient trop chaudes, & qu'ils les failloit rafraiſchir de la roſée, & les ſaigner au mois de May, où ils eſtoient; & que la ſeignée en eſtoit bonne, & meſmes pour les filles & Religieuſes, qu'ils n'eſpargnoient non plus que les autres; & firent un bordel de leur Convent. Bref ſi l'avarice fut commune à ces Meſſieurs, la paillardiſe ne le leur fut pas moins: & qui pis eſt de femmes mariées, quand ils les touchoient, ils en donnoient de beaux ſpectacles à leurs pauvres haires de maris, qu'ils faiſoient ſi gentiment cocus devant eux, qu'ils n'en oſoient dire mot, mais eſtoient encore bien aiſes d'en eſtre quittes de la ſorte: de ſorte que long-temps aprés on appelloit ces grandes Dames; les Reliques du ſac de Rome. Et au Diable, il n'y en eut pourtant pas une qui ſe tüaſt pour telles violences, comme Lucrece; laquelle ne fit pas bien; Car ſelon l'opinion de ſaint Auguſtin, ſi elle eſtoit chaſte, pourquoy ſe tuoit-elle? tant s'en faut, elle devoit ſurvivre pour manifeſter ſa vertu, & en aller la teſte haute & avec un beau front & hardy: & ſi elle fut violée & polluée, encore moins

moins: car par une telle mort ſanglante & violente elle ne reparoit pas ſon honneur pour cela; & ſi en donnoit ſoupçon: mais elle devoit vivre, pour faire voir qu'elle eſtoit femme de bien. Voila pourquoy ces belles Dames Romaines firent bien, de ne point porter leurs mains contre leur vie, mais de bien vivre: aprés elles donnerent à leurs gens tant de maledictions, que tant qu'il y en eut, ils ne veſcurent longues années, comme aucuns l'ont eſcrit, & je l'ay oüy dire; & il y en mourut grande quantité au ſiege de Naples, & en autres lieux & guerres: meſme que leurs butins & richeſſes ne leur profiterent point, non plus qu'à pluſieurs maſſacreurs, ſacquemens, & paillards de la feſte de S. Barthelemy: deſquels j'en ay connu, au moins des principaux, qui ne veſcurent guere longtemps: qu'ils ne fuſſent tuez au ſiege de la Rochelle, & en autres guerres qui vinrent aprés; & qui furent auſſi pauvres comme devant. Auſſi (comme diſoient les Eſpagnols paillards) *Que el Diablo los avia dado, y el Diablo los avia levando.* Que le diable les leur avoit donnés, & le Diable les leur avoit oſtés.

Voila en ſomme le ſac de Rome, que j'ay recueilly des Eſpagnols, ſans en emprunter

prunter rien de Guicchardin, ny d'autres qui en ont assez escrit; & que j'ay aussi apris d'un livre Espagnol, & dans Rome, & dans Naples, la premiere fois que j'y fus; & mesmes d'un vieux trompette François, qui avoit esté à feu Monsieur de Bourbon alors, & estoit aux gages de l'Empereur & du Viceroy; estant iceluy trompette âgé de soixante ans ou plus, lequel avoit veu tout le mystere. La premiere fois que j'allay à Naples je le trouvay à Capoüe: où il se fit connoistre à moy pour François. Il estoit fort honneste homme & d'esprit, & pour son âge n'avoit point oublié son mestier: car il sonnoit des mieux de la trompette. Il me conduisit depuis Capoüe jusques à Naples, & par le chemin m'entretenoit fort Monsieur de Bourbon, de ses faits, dù sac de Rome, & sur tout des belles femmes violées, qui m'en conta prou à mon advis, & me dit force particularitez: dont je serois par trop long, fallaud, & importun, si je les voulois toutes exposer, encore qu'il y en aye de fort plaisantes, que possible je pourray dire alleurs une autrefois. Certes à ce qu'il me conta, les insolences y furent trop excessives: & si feu Monsieur de Bourbon eust surveseu (à ce qu'il me disoit) il les eust bien corrigées: car c'estoit

ſtoit un Capitaine ſage, adviſé & politique ; & avoit l'ame ſi Chreſtienne qu'il n'euſt voulu recevoir aucun reproche ; encore qu'il aymaſt le ſoldat & l'euſt voulu contenter. Mais ſelon le droit de guerre, & aprés plus : car pour continuer le ſac tant de temps, il n'y avoit point de raiſon : & puis auſſi que ledit Monſieur de Bourbon euſt voulu faire bourſe à part ; & eſtant ainſi cette Ville ſaccagée de fond en comble, il n'euſt ſceu.

De plus il s'en vouloit rendre Patron, & ſe faire dire Roy des Romains. Voylà pourquoy tels & telles dans Rome qui le maudirent, & s'éjoüirent de ſa mort, s'ils euſſent le tout conſideré, puiſque tel malheur leur devoit arriver, ils le devoient ſouhaiter vif alors ; encore que le Prince d'Orange y fiſt bien tout ce qu'il y peut pour y mettre ordre : mais c'eſtoit un jeune homme, qui ne faiſoit que venir, & n'avoit ſi grande creance parmy les gens de guerre, comme Monſieur de Bourbon : & auſſi pour s'eſtablir parmy eux & y prendre credit, il leur vouloit du tout complaire. Ce ſac fut tel, que de nos peres & de nous, en quelque lieu qu'il en aye jamais eu, on n'en a veu de pareil. Nous avons eu de frais le ſac de la Ville d'Anvers, priſe du coſté de la Citadelle, mais il fut bien autrement,

ment & plus modeſtement menagé. Il eſtoit tel, qu'il pouvoit enrichir une armée de trente à quarante mille hommes, & ce furent trois mille hommes, tous ſoldats Eſpagnols, qui s'en prevalurent. Les deſordres n'en furent pas tellement grands, ſinon que le feu fut mis en cette belle Maiſon de ville, à cauſe de quelques-uns qui s'y eſtoient retirez. Ils y gagnerent ce qu'ils voulurent, juſques aux petits goujats, dont j'en ay oüy parler d'un à un ſoldat Eſpagnol, lequel pour ſa part gagna vingt mille eſcus, luy qui auparavant n'avoit qu'une reale, que ſon Maiſtre luy donnoit par jour pour vivre, eſtant dans un tel bien il ſe perdit en telle façon, que ſe mettant à joüer de tout ce qu'il avoit ne luy reſta pas un ſol en quinze jours, & il devint gueux & pauvre goujat comme devant. Quant aux ſoldats Eſpagnols, ils devinrent ſi riches & ſi pecunieux, que lors qu'ils quitterent la Ville, par accord fait par Dom Jean d'Auſtriche, & qu'ils vuideroient la Flandres & paſſeroient vers l'Italie, ils ne ſçavoient comment porter leur or & leurs richeſſes: ſi que la pluſpart faiſoient garnir leurs eſpées toutes d'or, comme les gardes & les poignées, leurs piques, leurs fourni-mens, & autres garnitures; tant ils abon-

abondoient en biens. De grande tuerie ils n'en firent pas trop, ſinon ſur la chaude; ny de rançonnement non plus : car ils trouvoient les maiſons ſi pleines, qu'il ne leur eſtoit beſoin davantage de rançonner leurs hoſtes; envers leſquels ils eſtoient encore ſi honneſtes, que les voyant en leurs maiſons, ou paſſer par les ruës, ils les ſaluoient tres coutroiſement en les appellant leurs peres, & en leur diſant à chacun d'eux, Adieu Pere, à bon droit je vous appelle tel, & mieux que mon pere naturel, pour le grand bien que vous m'avez fait; à jamais je prieray Dieu pour vous. Voilà la difference de ce ſac à celuy de Rome. Quant aux femmes, je m'en rapporte à elles, comment il leur en fut; & au dire des ſoldats, & de ceux qui prennent telles places d'aſſaut & de force.

Je ne raconteray point l'aſſiegement du Pape dans le Chaſteau Saint Ange, ny la compoſition qu'il fit pour ſa delivrance avec le Prince d'Orange & le Viceroy, ny l'argent ny les hoſtages qu'il falut donner.

Cela eſt commun parmy les hiſtoires d'Italie.

Encore ces ſoldats furent ſi débordez & inſatiables, qu'ils ne voulurent point entendre à cette capitulation, & ne voulurent

lurent qu'à grand' peine ſortir hors de la ville : dont je m'eſtonne ; & beaucoup d'autres avec moy de la vaillance de ces braves gens, qui ne craignirent jamais les trouppes de la Ligue, dont il y en avoit force à l'entour de Rome & de Toſcane, que pour elles ils ne ſe deſporterent jamais de la diſcontinuation de pillerie. Et ce qui fait encore plus s'étonner, c'eſt qu'on ne leur donna jamais d'allarmes d'aucuns coſtez, tant on les redoutoit. Que ſi on leur en euſt donné, on en euſt eu bon marché : car ils ſe ſoucioient autant de garde, & du devoir de guerre que rien, ſinon à ſe donner bon temps comme en un temps de paix ; & comme s'ils n'euſſent eu point d'ennemis en teſte. En quoy ceux de la Ligue eurent grand tort. Des menaces de la venuë de Monſieur de Lautrec, encores moins le craignoient-ils. Enfin par la compoſition ils ſe retirerent, mais non ſi-toſt qu'il falloit : car Monſieur de Lautrec arriva, & leur voulant coupper chemin ; il ne peut ; tant ils marcherent en vaillans & bons hommes de guerre, & en brave retraite ; en laquelle ils firent un trait digne de grande loüange. Car ils emmenerent avec eux le corps de Monſieur de Bourbon, leur feu General, & ne le voulurent laiſſer à Rome. S'ils l'y

l'y euſſent laiſſé, les Romains l'euſſent deſenſevely, & luy euſſent fait quelque vilain opprobre à ſon pauvre & honorable corps, pour avoir eſté autheur de toute leur miſere. Ces braves Imperiaux donc emmenerent bravement le corps de leur feu General, & exempts d'ingratitude pour les avoir faits tous riches ne l'abandonnerent jamais, juſques à ce qu'ils l'eurent mis (tant ils ſont à loüer & eſtimer) en ſauveté dans le Chaſteau de Gayette, place imprenable de nature & d'art. Ils le mirent dans la Chappelle, aprés l'avoir honoré d'un beau tombeau digne de luy; lequel j'ay veu, & vous diray comment. La premiere fois à Naples à mon retour je vins paſſer à Gayette, Monſieur de Quielu, pere du dernier favory de feu Roy, & moy, eſtoins enſemble: le matin aprés avoir là couché nous allaſmes à la porte du Chaſteau, demandant s'il ne nous ſeroit point permis de voir le Chaſteau, & le tombeau de Monſieur de Bourbon; & que nous eſtions Gentils-hommes François. Quelques-uns des gardes nous dirent qu'ils alloient parler au Caſtellan, lequel vint toſt aprés hors du Chaſteau, & aprés nous avoir ſalüés fort courtoiſement, & demandé en François de quelle part de France nous eſtions, & nos Sei-

Seigneuries, nous les luy disnes, & que je m'appellois Bourdeille. Sourdain il me dit qu'il avoit connu feu mon pere, & l'avoit veu autresfois avec Monsieur de Bourbon, qui l'aymoit fort; & mêmes un de mes oncles, qu'il avoit veu nourrir page de Monsieur de Bourbon, comme il estoit vray. Alors il se declara à nous, comme il estoit François comme nous, & serviteur de feu Monsieur de Bourbon. Il avoit la façon tres-belle & bonne, fort & grand & haut de taille, ny trop gras, ny trop maigre, venant sur l'âge de soixante ans, toutesfois peu meslé pour son âge & son poil, qu'il avoit noir; & l'Empereur l'avoit là recompensé. Alors il nous pria d'entrer, & croy que mon nom y servit beaucoup. Estant entrez soudain il nous mena dans la petite Chappelle, qui est à main gauche, en entrant luy allant le premier il prit l'Aspergés & de l'eau beniste, & nous en donna; il se mit à genoux devant l'Autel, & nous priant de donner un Pater noster & un Ave Maria, & un de profundis à l'ame de feu Monsieur de Bourbon son Maistre: ce que nous fismes à son imitation. Aprés nous estant levez il nous montra encore ce tombeau, qui estoit eslevé sur la main gauche, aussi à la mode d'Italie du temps passé, l'estui estoit cou-

couvert d'un fort beau drap d'or, friſé & rouge, avec ſes armoiries toutes ſimples, ſans eſtre entourées nullement de l'ordre ny du Roy de France, ny de l'Empereur; dequoy moy eſtonné je luy demanday pourquoy l'Ordre de l'un ou de l'autre n'y eſtoit pas. Il me reſpondit qu'il avoit quitté celuy du Roy, & qu'il ne le porta onques plus depuis qu'il l'eut quitté. Auſſi dit-on qu'aprés qu'il s'en fut allé, le Roy luy envoya demander l'eſpée de Conneſtable, & ſon ordre. Il reſpondit, quant à l'eſpée il me l'oſta au voyage de Valancienne, lors qu'il donna à mener à Monſieur d'Alançon l'avant-garde qui m'appartenoit; & l'Ordre je l'ay laiſſé derriere mon chevet à Chantilly. Quant à celuy de l'Empereur, qui eſt la Toiſſon d'or, il ne le voulut jamais prendre. Et apres continuant ſon propos, voila (dit-il) le corps qui repoſe céans, du plus brave & vaillant Prince & Capitaine qui fut jamais de ſon vivant, & n'en déplaiſe aux neuf preux: car il les à tous ſurpaſſez. Et nous alla conter beaucoup de ſes vaillances particulieres, qui ſeroient trop longues à dire; & que s'il euſt eu des moyens, il en euſt bien fait de plus belles, mais ils luy failloient à tous coups. Si bien qu'une fois, nous dit-il, eſtant à S. Jean

Jean prés de Boulogne (que j'ay nommé cy-devant) ſes ſoldats ne faiſoient que crier, qu'ils n'avoient pas un ſol, & qu'il leur en fiſt donner, il les harangua tous, & leur remonſtra ſes neceſſitez; & qu'il mourroit en la peine, ou qu'il les feroit tous riches, & qu'ils temporiſaſſent un peu, ne les voulant fraude nullement de leurs peines & ſervices: & en cas qu'il ne leur diſt de cœur, il leur donna à tous à deſpartir toute la vaiſſelle d'argent de ſa maiſon; & ſi peu de bagues & joyaux, meubles & habillemens qu'il avoit en ſes coffres. Si bien qu'il ne ſe reſerva rien pour ſoy, que l'habillement qu'il portoit ſur ſoy, & une caſaque de toille d'argent qu'il portoit ſur ſes armes; car il la vouloit belle. Ce qui contenta ſi bien les ſoldats, qu'ils jurerent tous de ne l'abondonner en quelque part qu'il vouluſt aller, fuſt-ce à tous les Diables.

Auſſi en la chanſon que j'ay dite cy-devant, Calla Calla, il y a un verſet qui luy dit.

Deziales mis Sennores, yo ſoy
Pobre Cavallero,
Y tanbien como vosotros no tengo
Un dinero.

Il leur diſoit, je ſuis pauvre Cavalier, & n'ay pas un ſol non plus que vous autres. Et

Et puis il les harangua de la façon que j'ay dit cy-devant, & descouvrit son secret, & le tout en Espagnol, qu'il avoit tres-bien appris, & le parloit tres-bien; s'estoit tres-bien façonné à leurs gestes, graces & façons: aussi en avoit-il le teint fort noir, la barbe faitte à l'Espagnole; ce qui leur plaisoit fort. Bref il nous conta une infinité de choses, qui seroient trop longues à escrire, mais belles à lire. Sur tout il nous conta le mescontentement qu'il avoit de la France, du Roy, & de l'Empereur: & que si Dieu luy eust presté la vie, il en eust eu raison. Car resolument il se vouloit faire Roy des Romains, & eust bien coupé les aisles aux Papes, & taillé leurs morceaux cours. Il nous dit que le Roy François luy porta tousjours jalousie, & quelque hayne sourde, depuis que faisant baptiser son fils, que le Roy tenoit, le bapteſme & les festins furent si somptueux & superbes, qu'un Roy de France eust esté bien empesché (dit-il) d'en faire un pareil, tant pour la grande abondance des vivres, que pour les tournois, mascarades, danses, & assemblées de gentils-hommes: car il s'y en trouva fort grand nombre. Il y en avoit cinq cens habillez tous de velours, que tout le monde ne portoit pas en ce temps-là, &

chacun une chaine d'or au col faisant trois tours, qui estoit pour lors une grande parade, & signe de noblesse & richesse. Le Roy François luy enporta force envie. Aussi il y avoit encore l'Admiral Bonnivet qui ne l'aymoit pas, & luy faisoit de tres-mauvais offices à l'endroit du Roy, encore qu'il fust son Seigneur, & l'autre son vassal, & à cause de la Duché de Chastelleraud.

Or auprés du tombeau de Monsieur de Bourbon y avoit pendu son grand estendard general, de taffetas jaune, tout semé en broderie, au dedans d'un jaune noir & blanc; mais le champ estoit jaune, la broderie estoit de plusieurs cerfs volans & force espées nuës flamboyantes, avec ces mots escrits en plusieurs endroits, *esperance*, *esperance*. Je priay Monsieur le Castellan de m'en expliquer la devise, ce qu'il fit tres-volontiers, & nous dit de ce cerf volant, encore que long-temps auparavant il l'avoit pour devise, comme l'on peut voir encore en plusieurs endroits à Moulins: il vouloit signifier, que pour sortir hors de France, & pour sauver sa vie, il luy avoit esté necessaire de faire une extreme diligence & d'aller viste, & de s'armer non seulement de pieds de cerfs ainsi aisiez, mais qu'avec cette espée flamboyante il avoit

avoit eſperance de s'en vanger, & par le fer & par le feu. Voylà une terrible menace. C'eſt ce qu'il nous en dit, puis ſortant de la chappelle il nous bailla deux ſoldats, pour nous pourmener autour du chaſteau, que nous viſmes à l'aiſe, & y vîmes une des plus fortes places que j'aye jamais veuës; & ſi en ay-je veu prou en France & en d'autres païs. Nous y viſmes auſſi une choſe tres-ſinguliere à voir, qui eſt une grande & demeſurée roche fendüe par le milieu; qu'on dit eſtre une de celles qui ſe fendirent à la mort & paſſion de noſtre Seigneur: & pource il y a une petite chappelle baſtie, où l'on gagne une fois l'an de beaux pardons. Eſtant retournez de noſtre pourmenade & viſite, nous trouvaſmes Monſieur le Caſtellan à la ſalle baſſe, qui nous attendoit avec un tres-beau desjeuner, & auſſi bien preparé qu'il eſtoit poſſible, tant de chair que de fruits exquis, principalement de grenades, (car c'en eſtoit la ſaiſon) des meilleures que je mangeay jamais, aprés celles de Seville en Eſpagne. Auſſi Gayette par de là emporte le prix de toute la contrée, pour les produire tres-exquiſes. Aprés avoir bien desjeuné nous-priſmes congé de Monſieur le Caſtellan, qui s'offrit fort à nous, ſur tout à moy; & nous nous en allaſmes.

Nous avions avecque nous le bon homme trompette que j'ay dit cy-devant, qui tant que nous demeuraſmes à Naples demeuroit quaſi tousjours avec nous, & nous monſtroit toutes les ſingularitez de la ville; & ſur tout la place & forme du ſiege de Monſieur de Lautrec. Quand nous allaſmes au ſecours de Malte cinq ans aprés, je trouvay encores ce bon homme trompette ſur le Mole; & ſoudain nous nous reconnuſmes, autant aiſe l'un que l'autre de cette rencontre.

Or pour faire fin, ſi Monſieur de Bourbon prophetiſa un peu auparavant ſa mort, qu'il ne s'en ſoucioit point de mourir, pourveu, qu'il demeuraſt immortel de memoire certes il l'eſt. Car encore que les Italiens ſe ſont plaints de luy, ſi ne peuvent-ils s'engarder de le loüer tous les jours, & luy firent ceux d'alors ce petit Epitaphe, qui commence par *D'aſſai aſſai*, qui fut traduit en François ainſi.

D'aſſez aſſez a fait Charlemagne le preux:

Alexandre le grand de peu fit plus grand' choſe.

Mais de neant a fait plus que n'ont fait les deux.

Charles Duc de Bourbon, qui cy-deſſous repoſe.

Les

Les François pour lors n'en oſerent écrire : car il eſtoit tellement hay & odieux, qu'on fit peindre de jaune la porte & le ſeüil de ſon hoſtel de Bourbon de Paris, devant le Louvre ; dautant que c'eſtoit la couſtume des François au temps paſſé : & encore que pour bien declarer un homme traiſtre à ſon Roy, & à ſa Patrie, ils luy peignoient ainſi le jaune à ſa porte. Comme auſſi ils ſemoient dedans ſa maiſon du ſel ; ainſi qu'on fit à celle de feu Monſieur l'Admiral de Chaſtillon.

C'eſt aſſez pour ce coup parlé de ce grand Prince, lequel pluſieurs ont excuſé de ce qu'il fit : car on luy vouloit oſter l'honneur, la vie, & le bien, où il n'y a rien ſi miſerable qu'un pauvre Prince deſherité. Auſſi que le Roy François ſouloit dire, qu'il n'y avoit animal ſi furieux & dangereux, qu'un Gentil-homme François deſdaigné, deſpité, & malcontent. A ce que j'entendis quand nous allaſmes au ſecours de Malte, le tombeau de ce Prince à eſté oſté de ce lieu eminent comme ont eſté tous les autres, par l'ordonnance du Concile de Trente. Meſſieurs de Strozzi & de Briſſac, auſquels j'en avois fait grand cas, le deſiroient fort de voir ; mais il n'y eut nul moyen d'y entrer, dont ils furent

Digitized by Google

bien marrys. Disons encore ce mot de luy, & puis rien plus. J'ay oüy dire à un grand homme de guerre, qui avoit leu nos histoires de France, faire comparaison de ce grand Bourbon à Robert d'Artois, qui alla servir le Roy d'Angleterre Edoüard.

Tous deux furent François de grande & illustre maison : tous deux braves & vaillans, hauts à la main & peu endurans : tous deux grands Capitaines, tous deux malcontentes, fugitifs de France, servant deux grands & valeureux Princes : tous deux flambeaux de guerre contre leurs Souverains : tous deux qui firent & susciterent de grands maux à leur Patrie : tous deux aprés qui moururent d'une pareille mort, l'un d'un coup de trait, devant Vannes, & l'autre d'une arquebusade devant Rome : tous deux fort regrettez de leurs Maistres & Princes : la mort de tous deux fort bien & cruellement vengée. Car de deüil & de despit qu'en eut de l'un le Roy Edoüard, il exerça de grandes cruautez : les Imperiaux en firent de mesme de l'autre dans Rome. Tous deux furent enterrez hors de leur pays, l'un honorablement en Angleterre, où son corps fut porté ; l'autre à Gayette en mesme honneur & gloire. Tous deux recommandez

dez fort aprés leur treſpas à la memoire de leurs Princes, car l'un eut en tant de reverence ce nom d'Artois, qu'il fit plaiſir à tous ceux qui en eſtoient, ainſi qu'il retira Denis de Mortbeq, ayant fait un coup de ſa main en France, dont il eſtoit fugitif, & ce fut celuy qui ſauva le Roy Jean à Poitiers, de mémes l'Empereur traitta fort bien les ſerviteurs fugitifs de Monſieur de Bourbon. Quand le Roy d'Angleterre vint en France, il fit de grands maux & cruautez du coſté de la Picardie, & ne pardonna à aucunes terres, fors celles de Marguerite d'Artois, parce qu'elle eſtoit ſœur de Robert. L'Empereur, quand il paſſa par la France, fit un tres-grand honneur à Madame de Montpenſier, Sœur de Monſieur de Bourbon, & l'entretenoit & cauſoit avec elle ſouvent, & s'offrit fort à elle, comme je tiens de bon lieu. Pour ſes ſerviteurs, j'en parle ailleurs comment il les recompenſa.

LE MARQUIS DE MARIGNAN.

DU temps de Monſieur de Bourbon, & de ces grands Capitaines que j'ay dits cy-devant, commença à ſe pouſſer & venir en vogue le Marquis de Ma-

rignan, autrement nommé le Caſtellan du Chaſteau de Mus, prés du lac de Come, qu'il obtint de la façon que j'ay dite ailleurs: ſi bien qu'aucuns l'ont appellé auſſi le Marquis de Mus.

Penſez qu'il s'eſtoit ſi bien accommodé & approprié de cette place, qui n'étoit pas à luy, que depuis il ſe la tourna toute à ſoy. On l'appelloit alors Jacques de Medicis; & il eſtoit Milanois. D'autres l'appelloient le Medecin; de mêmes que j'ay veu le Pape Paul cinquieſme ſon frere, qu'on appelloit le Cardinal Medecin.

Le plus beau commencement de ſervice, & le plus ſignalé qu'il fit alors à l'Empereur, & au Duc de Milan, ce fut la priſe du Chaſteau de Chiavenne, qu'il fit ſur les Griſons: car ayant dreſſé une embuſcade tout auprés, ainſi que le Capitaine par un matin en ſortit, il fut pris & trouſſé ſans qu'il y penſaſt; & le Medecin le tenant entre ſes mains, ſignifia auſſi-toſt à ſa femme, qui eſtoit dedans, que ſi elle ne rendoit auſſi-toſt le Chaſteau, il tüeroit ſon mary à ſa veuë & à ſa porte, en le luy monſtrant. La pauvre femme ayant peur de ſon mary, & pour le ſauver luy ouvrit la porte. Eſtan entré dans la fortereſſe avec trois cens hommes, & tous ſes ennemis jettez

tez dehors, il donna tel êffroy à tout le pays des Grisons, qu'ils pensoient êstre tous perdus, & mandoient tout aussitost à leurs compagons, qui estoient en l'armée du Roy devant Pavie, & qui pouvoient monter à quelque cinq mille hommes de quitter tout, & de retourner & venir secourir leur Patrie : & quelque remonstrance douce & fiere que leur peust faire le Roy, & faire faire par Monsieur de l'Escu, qui leur dit mille injures, les appellant cent fois traistres, infidelles, & poltrons, ils s'en allerent & quitterent le camp : ce qui fut un grand dommage pour le Roy, encore qu'on ne tienne pas les Grisons pour trop vaillans ; tesmoin la bataille de Gerizole ; & que ce soient les moindres des Suisses : toutesfois en la bataille, qui se presenta puis aprés, cela eust fait un gros bataillon : & eust tenu autant de nombre ; pour estonner Possible l'ennemy, aussi dit-on que cette entrepriſe de ce Chasteau fut faite à poste, & commandée par le Duc de Milan, & autres Capitaines Imperiaux ; afin de les faire retourner d'où ils estoient venus, voyant la guerre en leur pays ainsi que firent les Romains d'Hannibal, lors qu'ils luy allerent faire la guerre en son pays par Scipion.

Voila le grand service que fit le Mede-

cin; & depuis peu aprés il en fit encore d'autres, & se signala pour bon Capitaine & hazardeux. Le Duc de Milan l'ayant pris en main, pour se servir de luy en plusieurs endroits; comme il fit depuis la Ligue faite entre les François & les Potentats d'Italie, le Roy s'advisa de se servir de luy, par la volonté du Duc de Milan, qui estoit aussi de la Ligue; & l'ayant appointé de bonne & haute paye, il prend encore une autre fortereſſe entre Lecco & Come, qui se nommoit Mongulio : en laquelle habitoit le Comte Alexandre de Bentivoglio, ne pensant nullement à cela, & ne s'en deffiant. Antoine de Leve estant lors à Milan, y envoye soudain Ludovic Barbiano pour la reprendre; mais le Medecin y avoit mis si bien ordre, qu'il ne peut la reprendre; & il fallut se retirer : & aussi le Marquis y emmenoit trois mille hommes tels quels, ramassez de ça & de là. Antoine de Leve tenoit son camp pour lors à Marignan, mais à cause de la cherté des vivres il rompit, & se retira à Milan; où ayant entendu que ledit de Medicis estoit campé dans un meschant lieu, qui s'appelloit Carata, par un grand matin au lever du soleil l'assaillit à l'impourveuë de telle façon, par ſes braves & vieux soldats Espagnols, qu'ils

qu'ils mirent ces troupes peu aguerries & experimentées au fil de l'espée, & en firent force prisonniers. Ce fut à ce Medecin de monter à cheval prestement, & se sauver à la fuite où il peut : ce qui luy osta du credit, & augmenta fort la gloire d'Antoine de Leve. Ce conte vient de Galleazzo Capella, qui a écrit des guerres de ce temps, de l'Etat de Milan en Italien. Pour cela ne s'arresta ledit de Medicis, ayant appris que celui qui fuit, combat souvent derechef une autre fois ; & il continua si bien ses coups & ses guerres, qu'il se rendit si bon Capitaine & renommé, que l'Empereur Charles s'en servit en l'estat de Colonel General de l'Infanterie Italienne ; & de Maistre de l'artillerie à la guerre des Protestans ; où il servit bien son Maître, & acquit un tres-grand renom : dés lors il portoit le nom de Marquis de Marignan, ou de Mus. Aprés cette guerre d'Allemagne il eut la charge generale de toute l'Infanterie au siege de Metz : car il s'entendoit fort bien aux gens de pied, & avoit plus exercé cette conduite que de ceux de cheval. A ce siege Monsieur de Guise fit perdre l'écrime à ce grand Capitaine le Duc d'Albe, & audit Marquis, voire à l'Empereur leur Maistre. Aussi n'avoient-ils pas trouvé leurs

villes d'Allemagne, ny leurs deffenſes & deffenſeurs, comme ils firent : & meſme à cette belle & grande eſcarmouche, qui ſe fit à la belle croix, lors que le dit Duc & Marquis vinrent reconnoiſtre la place.

Au partir de ce ſiege ledit Marquis fut fait Lieutenant general de l'Empereur, à la guerre de Sienne ; ou aprés pluſieurs retraittes & deffaittes des ſiens, comme à la Marema de Sienne, & à Fayanno, & en d'autres lieux, la fortune changenant viſage à ſon ancienne mode, il donna bataille à Monſieur de Strozzi, la gagna, & le deffit, autant par ſa prudence, que par la valeur des ſiens & des bons Capitaines qu'il avoit avec luy, Comme d'Aſtolfe Baillon, aucuns diſent Rudolfe, je ne ſçay ſi c'eſt luy ou ſon fils, ou bien ſon neveu, qui fit ſi bien dans Nicoſie en Cypre, aſſiegée par le grand Turc, de laquelle guerre j'eſpere de parler une fois.

Il y avoit auſſi le Comte de Santo Fiore, bon Capitaine, à qui l'Empereur avoit bien fait du bien & luy donna ſon ordre de la Toiſon d'or. Depuis il mena en France les forces du Pape Pie V. & ſe trouva à la bataille de Montcontour, où il fit tres-bien. Il y eut auſſi Chiapin Vitelly, tres-grand Capitaine, qui depuis,

Digitized by Google

pris fut en Flandres avec le Duc d'Albe. Deplus il y avoit Dom Jean de Luna, & Dom Diego de Luna ſon fils, tres-bons Capitaines, & pluſieurs autres, tant Eſpagnols, qu'Italiens.

Cette bataille de Monſieur Strozzi donc eſtant gagnée, le Marquis alla aſſieger la Ville de Sienne, qui fut debatuë, comme Monſieur de Montluc le dit en ſon livre, ſans que j'en raconte davantage. Bien diray-je que j'ay veu eſtonner force perſonnes d'une forme de guerre, que ledit Marquis prattiqua là devant, fort eſtrange & bizarre: meſmes qu'unefois j'en vis Monſieur de la Chapelle des Urſins en entretenir la Reyne Mere à ſa table, dont elle s'en esbahit beaucoup, comme pluſieurs autres: qui fut cette eſcallade qui ſe donna de nuit, avec tant de torches & flambeaux, lanternes & falots; choſe fort inuſitée: puiſque tel aſſaut & telle camiſade ſe doit faire le plus coy que l'on peut. Auſſi Monſieur de Montluc ſe ſceut bien prevaloir de cette lueur, comme il dit: car ces flambeaux donnoient à nos arquebuſiers meilleure mire & viſée: ſi bien qu'ils tiroient à l'ennemy comme ils vouloient. Les uns ont eu opinion, que ce trait fut pluſtoſt fait par bravade & oſtentation, que pour eſpe-

eſperance de grand effect ; ſinon entant que l'un euſt pris l'occaſion à point, ſi elle ſe fuſt preſentée tout à coup, comme elle cuida arriver, dit Monſieur de Montluc, par la faute de S. Autan : d'autres que c'eſtoit à bon eſcient, afin qu'à la lueur les ſoldats marchaſſent mieux, poſaſſent mieux leurs pas, & appuyaſſent & affermiſſent mieux leurs eſchelles.

La Reyne, qui ſçavoit diſcourir de toutes choſes, dit tres-bien à propos ſon opinion, qui fut telle ; que la nuit n'a point de honte, & qu'elle couvre les imperfections & poltronneries : ſi que tel eſt vaillant de jour qui ne l'eſt pas de nuit, & que la nuit eſt plus propre pour les hypocrites de guerre que le jour, qui de ſon beau ſoleil eſclaire nos vices & vertus. Pour fin les gentils diſcoureurs peuvent là deſſus gentiment diſcourir, auſquels je me remets. Tant y a que cette nouvelle invention fut gentille ; & je l'ay veüe bien repreſentée, en l'Egliſe de S. Jean à Florence, avec force autres beaux faits en la guerre de Toſcane & de Sienne. Les peintures en ſont tres-belles, que le grand Duc Coſme y fit mettre en perpetuelle memoire du Marquis, & de l'obligation eternelle qu'il luy avoit, pour l'avoir ainſi remis en une par-

partie de ſon Eſtat perdu pour luy.

Or j'ay veu un petit traitté en Eſpagnol imprimé, qui s'intitule *la conqueſta de Sienna*. Lequel favoriſe fort les Eſpagnols, & fort peu les François. Il ne parle pas là dedans de Monſieur de Montluc, comme s'il n'euſt jamais eſté veu; & quand il vient à parler de la compoſition & reddition de Sienne; il dit que ce fut le *Signor Cornelio Bentivoglio*, brave Seigneur de Bologne, bon & fidele Capitaine, que j'ay veu en France & à Ferrare Lieutenant du Duc en ſon Eſtat. Quand ce vint donc à faire cette compoſition, le Duc de Florence & le Marquis impoſoient de trop dures conditions; ſi bien qu'ils les refuſerent, & Cornelio fit reſponſe qu'ils creveroient tous pluſtoſt que de les paſſer: & ſur tout qu'il vouloit ſortir avec armes & bagage, tambour battant & enſeignes déployées, & marcher en forme de bataille. Le Marquis connoiſſant que ce Seigneur de Bentivoglio, Capitaine de tres-grand renom, meritoit telle courtoiſie, voire plus grande (dit le livre) la luy octroya. Parquoy l'heure de la ſortie venüe, le Marquis ſe vint mettre à la porte, & ſe fit apporter une chaize, où il s'aſſit. Là deſſus voicy venir le Sieur Cornelio, armé de toutes pieces, & la

rer auſſi toſt, offrant au Seigneur Cornelio & à tous ſes Capitaines tout plaiſir, faveur & courtoiſie : & aprés qu'ils furent tous paſſez, & eurent ſalué le Marquis ainſi que j'ay dit, les Capitaines & ſoldats Eſpagnols furent ſi contents de telles gentilleſſes dudit Sieur Cornelio, que pour revanche ils leur rendirent la ſalve de la plus belle eſcoppeterie qu'ils peurent ; & aprés cela nos gens ſe retirerent là où il avoit eſté dit, & le Marquis entra dans Sienne. Voilà une ſortie bien contraire à celle que Monſieur de Montluc raconte : lequel a eſté ſi malheureux à l'endroit des eſcritures Eſpagnoles, qu'elles ont parlé de luy comme vous voyez ; toutesfois s'il eſtoit envié, je croy qu'il ne s'en ſoucioit gueres : mais qui pis eſt, ſi leſdites eſcritures Eſpagnoles ont teu ſon nom, aucuns de nos François en ont fait de meſmes, qui eſt un grand malheur pour luy. Voila pourquoy il a bien fait d'eſcrire & ſonner luy-meſme ſa feſte, & faire pour luy, puiſque les autres n'en ont rien voulu dire.

Vous avez Paradin, bon hiſtoriographe certes, & gagé des feu Roys François & Henry, & de Monſieur le Cardinal de Lorraine, qui a fait l'hiſtoire de noſtre temps, qui eſt belle, & y a de bel-

belles choſes & point communes, quand il parle de cette guerre de Sienne. Il ne parle non plus de Monſieur de Montluc, ſinon quand il dit, Monſieur de Lanſac fut pris par quelques chevaux legers, ainſi qu'il s'en venoit de Rome jetter dans Sienne, à cauſe de la maladie de Monſieur de Montluc. Voila tout ce qu'il en dit, & rien plus, & en tout le diſcours qu'il fait de cette guerre.

Si ay-je oüy, dire à aucuns qu'il falloit bien, ou que le nom de Monſieur de Montluc ne fuſt pas grand comme il a eſté depuis, ou que ſa grande & longue maladie, qu'il eut dans Sienne, couvriſt ſa vertu & valeur, ou bien que l'eſcrivain par malice n'en a rien voulu eſcrire : je m'en rapporte à ce qui en eſt.

On dit que ledit Marquis mourut de regret : car aprés la priſe de Sienne, dont le ſiege avoit duré long-temps, l'Empereur luy eſcrivit qu'il n'eſtoit pas content de la longueur d'un ſi long ſiege; voire luy avoit envoyé un gentilhomme de ſa chambre, pour luy en dire ſa creance, & qu'il avoit fait durer ce ſiege exprez, pour entretenir plus long-temps ſa charge, & faire toûjours du Grand, & tenir ſa reputation à ſes deſpens : dont il n'eſtoit nullement content. Il en prit

un

un si grand despit & telle tristesse, qu'il en mourut de regret avec ses gouttes; non sans reprocher & dire, que sa Majesté n'avoit peu prendre Metz avec une armée de cent mille hommes; & luy avec une poignée de gens avoit esté bien contraint à une si grande longueur. Il se dit qu'estant le siege devant S. Disier; & commandant à l'Infanterie; ainsi qu'il estoit en la trenchée assis sur une chaize, il survint le Prince d'Orange, à qui voulant ceder comme il luy appartenoit, estant si grand Prince, il s'osta de son siege & luy bailla: il n'y fut pas si-tost assis qu'un coup de mousquet vint de la ville qui le tüa. Il ne faut douter qu'il n'en fust arrivé de mesmes au Marquis, s'il eust demeuré là: mais pourtant la volonté de Dieu faut tout cela. D'autres disent que ce fut Ferdinand de Gonzague, comme j'ay dit cy-devant.

Or c'est assez parler de ce grand Marquis, sinon ce mot encore, que le Duc d'Albe en dit quand il mourut, qui fut en l'âge de quatre vingts & sept ans, où il fit venir à soy tous ses enfans, & leur fit de grandes remonstrances. Entr'autres qu'ils adviseassent sur tout à imiter leurs Predecesseurs, qui avoient esté, si grands Capitaines & bonnes gens de guerre, & y prendre leurs modelles, non

non ſeulement ſur eux, mais ſur d'autres braves hommes, qu'il avoit veus en ſon temps: dont il allegua tout le premier ſon Maiſtre, l'Empereur Charlés, qu'il exalta par deſſus tous. Puis il allegua le grand Marquis de Peſcayre, duquel il dit pourtant, que le meilleur en luy eſtoit de bien commander à l'Infanterie: & qu'il s'y amuſoit par trop, pour eſtre Capitaine univerſel, & pour eſtre parfait Capitaine il n'avoit point atteint l'âge pour l'eſtre. De meſmes il allegua le Marquis du Guaſt, qu'il dit pourtant eſtre un peu effeminé, & adonné par trop aux delices. En aprés il allegua Antoine de Leve, mais que ſon indiſpoſition l'avoit empeſché d'eſtre ſi grand Capitaine, qu'il euſt bien peu eſtre. De plus il allegua Dom Ferdinand de Gonzague, qu'il dit pourtant avoir la conſcience un peu legere: teſmoin le ſac de Rome, auquel il n'eſpargna pas ſon propre Oncle. En ſuite de cettuy-cy il allegua Monſieur de Bourbon, qu'il nomma Dom Carles de Bourbon, qu'il loüe fort, s'il n'euſt eſté traiſtre à ſon Roy, bien qu'il en euſt quelque occaſion Et puis il en allegua encore d'autres des ſiens, qu'il ſeroit trop long à dire. Et venant à nos Capitaines François, il loüa fort feu Monſieur le Conneſtable, ſans quelque

que choſe que je ne diray point. Auſſi il allegua feu Monſieur de Guiſe, qu'il tenoit pour un tres-grand Capitaine, s'il euſt veſcu davantage qu'il ne fit : car il ne faiſoit qu'entrer au milieu de la perfection, qu'il euſt peu atteindre ſur ſon vieil âge. Mais ſur tous il leur loüa le Marquis de Marignan, & leur en fit un tres-grand Capitaine, dautant qu'il eſtoit de peu à peu, & de grade à grade parvenu là, qu'il eſt mort le plus grand Capitaine de tous ceux de ſon temps, aprés l'Empereur ſon Maiſtre : voire venu là, que par ſa vertu & valeur il avoit pouſſé ſon frere à eſtre Cardinal, & plus à eſtre le plus grand de la Chreſtienté, qui eſtoit le Pape, qu'il ne vit là pourtant, car il eſtoit mort. Et pource il commanda à ſes dits enfans, de l'imiter en tout ce qu'ils pourroient. Il leur loüa auſſi fort ſon fils baſtard, Dom Hernaud grand Prieur de Caſtille, qui eſtoit là preſent, & qui luy avoit bien ſervy de ſecond en ces dernieres guerres.

Puis ayant achevé de dire il leur donna à tous ſa benediction, & leur commanda d'aller trouver le Roy d'Eſpagne, pour le bien ſervir, & luy baiſer tres-humblement ſes royales mains de ſa part ; & luy dire pour la derniere fois, qu'il luy pardonnoit de bon cœur ſa priſon, où il

l'

l'avoit detenu si long-temps, en une tres-mauvaise recompense des services passez, qu'il luy avoit faits & à la Couronne d'Espagne. Je tiens ce conte d'un honneste & brave Seigneur François, qui l'a ainsi oüy faire, estant en Espagne, au fils aisné de Monsieur le Duc d'Albe.

MONSIEUR LE COMTE DE MANSFELD.

MOnsieur le Comte de Mansfeld a esté un grand Capitaine, ainsi qu'il l'a tousjours fait paroistre. Il estoit Gouverneur de la Duché de Luxembourg, & Capitaine de cent hommes d'armes, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or, gentil-homme ordinaire de la chambre de l'Empereur: & il eut tous ces honneurs estant encore assez jeune.

Lors que le Roy Henry fit son voyage d'Allemagne, & qu'il sceut qu'à son retour il alloit assieger Yvoy, qui estoit de son gouvernement, il s'alla jetter dedans: laquelle ville fut battuë si furieusement, que j'ay oüy conter à feu Monsieur de Guise le Grand, que jamais il n'avoit veu ny oüy parler d'une batterie si furieuse que celle-là. Car elle fut battuë deux jours durant de trente six pieces en batterie, & si assiduëllement, qu'un coup

coup n'attendoit pas l'autre ; meſmes que la nuit telles tiroient ſi ſouvent, quon n'eut pas loiſir au dedans de ſe remparer. Si bien que ledit Monſieur de Guiſe diſoit ſouvent, quand il oyoit parler de grandes batteries, qu'elles n'approchoient en rien de celle d'Yvoy. Il eſt bien vray que celle de Metz dura plus longuement, diſoit-il, & y eut plus de ſix mille coups tirez davantage qu'à Yvoy ; mais c'eſtoit par intervalles, & non ſi aſſiduëllement qu'à Yvoy ; & c'eſt pourquoy elle eſtoit plus furieuſe & dangereuſe, oſtant tout moyen & loiſir de ſe remparer. La Monſieur le Comte ayant veu une breſche raiſonnable pour les François, & y allant valeureuſement pour la deffendre, avec ſes Bourguignons & Wallons, ainſi qu'il appelloit les Lanſquenets, ils luy refuſerent tout à plat, & luy dirent reſolument qu'ils ne combattroient point : dont Monſieur le Comte cuida enrager, & de deſpit il rongeoit ſes poings. Comme certes c'eſt un grand crevecœur à un brave & vaillant Capitaine, qui a envie de bien faire & bien combattre, de ſe voir abandonné & trahy des ſiens propres. Comme il arriva devant Nancy à ce brave & incomparable Charles Duc de Bourgogne par Campo Baſſo ; & à Loüys Sforce

ce dit le More, Duc de Milan, lors qu'il fut livré des siens mesmes aux François devant Navarre. Aussi le sceut-il bien dire le soir, ayant esté envoyé prisonnier à la Roque du Pont desture, place bien forte, où j'ay esté, se trouvant avec un seul valet, en faisant tels regrets. O inestimable fortune & inconstante, s'il en fut onques! où suis-je maintenant logé? Hier je commandois à plus de vingt mille hommes, maintenant à l'appetit & faillance de cœur, de tous à grand' peine ay-je un serviteur, & encore suis-je en capitivité, & luy en liberté. Grand exemple de la fortune pour les Grands. Ainsi ce pauvre Monsieur le Comte, tout courageux qu'il estoit, par la poltronnerie de ses Lansquenets, fut contraint de parlementer, & faire composition, & de rendre la place. Et ainsi qu'il vint premierement trouver Monsieur le Connestable, qui estoit grand bravache; & luy ayant parlé, il luy dit sur ce que Monsieur le Connestable l'adviſoit d'avoir bien fait de capituler, car il y fust aussi bien entré d'assaut, & eust tout tüé. Ah! Monsieur le Connestable, dit le Comte, si tous mes gens eussent esté Bourguignons ou Espagnols, vous ne l'eussiez pas euë si aisement; mais les Allemans m'ont fait fausse poin-

pointe, & grand tort. Puis aprés eſtant mené devant le Roy, & luy ayant fait la reverence tres-humble, avec les autres priſonniers, le Roy le receut & parla à luy, & à tous fort amiablement : car ſa Majeſté eſtoit compoſée de toute bonté genereuſe. Sur quoy Monſieur le Comte le ſupplia de le faire traitter bien & en bon priſonnier de guerre, ainſi que ſa royale & magnanime bonté le promettoit. Le Roy luy reſpondit alors, qu'il ſeroit mieux traitté que l'Empereur ne faiſoit traitter les Seigneurs d'Andellot & de Sypiere. Enſuite dequoy le Roy commanda qu'on l'amenaſt au bois de Vincennes, où le Roy luy tint promeſſe : mais il y demeura long-temps, parce que l'Empereur en faiſoit de meſmes aux priſonniers François, qu'il ne vouloit mettre à rançon, ſinon aprés la bonne trefve faite : & par ainſi tous d'une part & d'autre furent delivrez. En cette affaire on donna un peu de blaſme à Monſieur le Comte, de ce que pour un grand Capitaine qu'il eſtoit, il ſortoit pour capituler, & qu'il devoit faire cela par ambaſſades & ſeconds ou tiers ; & que pour ce ſujet ſa compoſition n'en fut ſi advantageuſe pour luy. Car Monſieur le Conneſtable luy ſceut donner la venüe, & fit crier aux ſiens de dedans, que tout

eſtoit arreſté, qui furent bien aiſes, de recevoir auſſi-toſt les noſtres.

Il vint depuis au ſervice du Roy Charles, en nos guerres civiles, par le commandement du Roy ſon Maiſtre : & mena douze cens lances Bourguignonnes, & ſe trouva à la bataille de Moncontour ; où il fit ſi bien & ſi vaillamment, qu'il y fut bleſſé à un bras, lequel il cuida perdre : mais par les bons remedes, que le Roy & toute la Cour y apporterent (car il eſtoit fort aymé, comme certes il eſtoit fort aymable, & avoit une tres-belle façon) il eſchappa & recouvra ſa ſanté & gueriſon. Puis il s'en retourna aprés la paix en ſon pays, avec la bonne grace du Roi & de tous les grands & petits de la France ; & laiſſa au Roy, pour luy faire ſervice, ſon fils le Comte Charles, qui eſtoit un brave & vaillant Gentil-homme, & auſſi parfait en toutes vertus de Chevalier qu'on euſt ſceu voir, tirant fort bien des armes, & ſçachant, faire fort dextrement tous honneſtes exercices. Au reſte il eſtoit fort ſçavant, & parloit tres-bon Latin, Grec, Italien, François, Eſpagnol, Allemand, & Hongrois ; je l'ay veu parler toutes ces langues. Il épouſa Mademoiſelle de Briſſac l'aiſnée, qui eſtoit une fort ſage & vertueuſe

Da

Dame, mais elle mourut. Depuis il a fait de grands services au Roy son Maistre en Flandres, qu'il gagna de cette façon; car pour avoir fait quelque petite action de jeunesse par un meurtre, le Roy luy refusa sa grace pour lors: & par ainsi il l'obtint; & aprés la mort du Prince de Parme, il le fit son Lieutenant General pour quelque jours en son armée de ses Pays-bas & de la France; dont il s'est dignement acquité, comme il a fait depuis en cette derniere guerre d'Hongrie: où ayant esté envoyé par le Roy son Maistre au secours, il fut esleu Mareschal de Camp general en l'armée: & ayant combattu vaillamment, & sagement conduit sa charge, il y est mort en tres-vaillant & brave Capitaine, tel qu'il a esté. Belle fin fait qui pour la foy trespasse. Monsieur le susdit Comte son Pere le survesquit, ayant vescu prés de sent ans, en belle vie & fort dispos, & tousjours avec grand honneur; n'ayant jamais quitté le party de son Maistre, ny adheré aux Estats. Aussi que pouvoit il mieux estre, que d'estre tousjours serviteur de son Maistre?

Digitized by Google

CESAR DE NAPLES.

CEsar de Naples a esté aussi un fort grand Capitaine, vigilant, subtil, & entreprenant ; mais pourtant peu heureux en ses entrepriſes, qui furent neantmoins belles & bien inventées sur Thurin, du temps du Roy François, l'une par escallade, & l'autre par des charetées de foin. Il a esté gouverneur de Vulpian l'espace de vingt ans, qu'il a fort bien gardé, sans qu'on aye jamais osé entreprendre le forcer, ny gueres le braver ; tant s'en faut, qu'il nous a plus bravé que nous luy. Car il couroit ordinairement sur les nostres par de grandes & belles courses, jusques à Suze & Veillane : si bien que de la à Thurin il falloit toûjours grosse escorte, pour mener l'argent du Roy à Thurin ; autrement il estoit en hazard. Dont je m'estonne que le Roy François & le Roy Henry le laisserent tant durer leans sans l'assieger, & prendre mesmes, estant la Ville si proche de Thurin, qui n'est qu'à sept petites milles de là. Enfin au bout de tant d'années & beaucoup de dommages receus, le Roy Henry l'envoya assieger avec une grosse armée, conduite par Monsieur d'Aumale, dont il fut fait General,

neral, tant pour le rang de ſa maiſon, que pour ſa faveur & ſon merite, avec les deux braves Meſſieurs les Princes freres de Vendoſme, Monſieur d'Anguien, & le Prince de Condé & de Nemours, & force Nobleſſe de la Cour. Cette place donc fut bien batuë, bien aſſiegée & aſſaillie; de ſorte qu'il fallut venir à compoſition; par laquelle ceux de dedans s'en allerent enſeignes deployées, tambour battant, bagues & hardes ſauves, & conduits à ſauveté juſques à la riviere de la Dorie prés de Thurin. Sur laquelle compoſition il faut noter une fine ruſe, qui y fut pratiquée, comme j'ay oüy dire, qui eſt que Monſieur le Mareſchal de Briſſac (qui eſtoit Lieutenant General pour le Roy en Piedmont, ſans aucun reproche, & l'ayant fort bien gardé, voire beaucoup augmenté) ſe ſentit un peu eſtomaqué & jaloux de cette charge donnée à Monſieur d'Aumale, que Madame de Valantinois ſa belle mere, qui avoit grande faveur, luy avoit fait avoir, comme fort prejudiciable à la ſienne, s'en voulut revancher. Parquoy eſtant dans Thurin il fit du malade des gouttes, pour ne ſe trouver à ce ſiege, & ſervir de ſecond, luy qui eſtoit le premier; & adviſa ſur le point que l'on entra en parlement, de

mander ſous main à Ceſar de Naples, qu'il adviſaſt comment il capituloit, & avec qui : car c'eſtoit luy qui eſtoit Lieutenant du Roy en Piedmont, & qu'il l'avoit connu tel & éprouvé depuis long-temps, & qu'il ne donneroit pas une chanſon de ſa capitulation, s'il ne la faiſoit & ne la ſignoit luy-meſme ; & qu'il valloit mieux qu'il capitulaſt avec luy, qu'il connoiſſoit de longue main, & luy avoit fait tousjours ſi bonne & honneſte guerre, & à luy & aux ſiens, & avoit tant eſprouvé ſa foy ; ſur laquelle il ſe devoit plus aſſeurer que de tout autre : autrement qu'il luy iroit mal, & qu'il luy feroit courir ſus, & à ſes gens, en ſortant de la Ville. Ceſar de Naples maſcha & digera toute cette demonſtration & inſtruction, & y ſongea ſi bien & ſi profondement en ſoy, comme il y avoit de l'apparence & raiſon grande, qu'il manda à Monſieur d'Aumale, & luy fit tel affront, qu'il ne vouloit nullement capituler avec luy, que le Lieutenant General du Roy, qui étoit Monſieur de Briſſac n'y fuſt. Parquoy il le fallut mander, & il vint dans la littiere, & triompha de la part de l'honneur de cette reddition de place, que l'autre penſoit avoir toute entiere. Toutesfois le triomphe & labeur eſtoit

aux

aux deſpens de Monſieur d'Aumale. Il y a là deſſus à pointiller : quelle ruſe de vieux renard. Enfin Ceſar de Naples ſe rendit, comme j'ay dit, & fut conduit fort ſeurement la où il avoit eſté arreſté. Le Château gardé par un Capitaine Eſpagnol ſe rendit par même compoſition que la Ville, qu'il accepta.

Il eſt vray que le Capitaine avant que de ſortir, fit un trait de ſa nation ; lequel avant que de rendre la place & ſortir, dit que luy & ſes compagnons acceptoient cette meſme compoſition, à la charge qu'il tiendroit le Château encore vingt-quatre heures : dans lequel temps l'on tireroit cinquante coups de canon contre ledit Chaſteau, diſant qu'il le vouloit ainſi, pour s'en ſervir de plus grande juſtification ; combien que ce n'eſtoit que pour une bravade, & pour autant faire dependre & uſer de poudre à noſtre artillerie. Quelle vanité & vaine gloire, avec laquelle pourtant pour ſa bien-venüe Dom Sylve de Lande le fit auſſi-toſt pendre. Ainſi fut chaſſé ce brave & ancien Capitaine Ceſar de Naples de ſa Ville, qu'il avoit ſi long-temps gardée, laquelle Monſieur le Mareſchal fit demanteler, ruïner, & du tout demolir les murailles, pour vanger le Pays d'un monde de brigande-

ries & voleries que cette Ville souloit faire.

LE COMTE DE BUREN.

LEs Flamans & Bourguignons ont fort estimé leur Monsieur de Buren, & l'ont tenu pour bon Capitaine. Aussi nous a-t-il fait la guerre bien fort, vers nos frontieres de Picardie, qui s'en sont bien ressenties, à cause des bruslemens: car il a esté un grand brusleur. Il mena un grand secours en Allemagne à l'Empereur son Maistre, qui estoient les trouppes des vieilles Ordonnances de Flandres & Bourgogne; qui furent trouvées tres-belles, & vinrent tres-bien à propos. Aussi quand elles furent venuës, l'Empereur attaqua ses ennemis plus chaudement qu'il n'avoit fait.

Ce Comte de Buren mourut à Bruxelles, & fit la plus belle mort, de laquelle on ouït jamais parler au monde: qui fit croire qu'il avoit un courage tres-noble & haut. Ce Chevalier de la Toison d'or tomba soudainement malade au lit, fust de quelque effort qu'il eust fait, en avallant ces grands verres de vin a la mode du pays, carrouffant à outrance; fust que les parties de son corps fussent vitiées ou autrement. André Vezalius, Medecin

decin de l'Empereur Charles, l'alla incontinent visiter, & luy dit franchement aprés luy avoir tasté le pouls, qu'il luy trouva fringant, que dans cinq ou six heures pour le plus tard il devoit mourir; si les reigles de son art ne failloient en luy: c'est pourquoy il luy conseilla en amy juré qu'il devoit penser à ses affaires, ce qui advint comme le Medecin l'avoit predit. Tellement que Vezalius fut cause, que le Comte fit la plus belle mort, de laquelle on ait jamais oüy parler, depuis que les Roys portent couronnes: car le Comte sans s'estonner nullement fit appeller les deux plus grands amis qu'il eût, à sçavoir l'Evêque d'Arras, depuis Cardinal de Granvelle, qu'il appelloit son frere d'alliance; comme aussi le Comte d'Aremberg, son frere d'armes, pour luy dire adieu. En ces cinq ou six heures il fit son testament, il se confessa, & receut le saint Sacrement. Puis se voulant lever, il fit apporter les plus riches, les plus beaux, & les plus somptueux habits qu'il eust, lesquels il vestit, se fit armer de pied en cap des plus belles & riches armes qu'il avoit, jusques aux esperons; il chargea son Collier & son grand manteau de l'Ordre, avec un riche bonnet à la Polaque, qu'il portoit en teste, pour l'aymer plus que

toute autre ſorte de chapeau, l'eſpée au coſté : & ainſi ſuperbement veſtu & armé ſe fit porter dans une chaiſe en la ſale de ſon hoſtel, où il y avoit pluſieurs Colonels de Lanſquenets, pluſieurs Gentils-hommes, Capitaines, & Seigneurs Flamands & Eſpagnols, qui le vouloient voir avant que de mourir : parce que le bruit vola quant & quant par toute la ville, que dans ſi peu de temps il devoit eſtre un corps ſans ame. Eſtant porté en ſa ſale, aſſis en ſa chaiſe, & devant luy ſa ſalade, enrichie de ſes panaches & plumes, avec les gantelets, il pria ſes deux freres d'alliance de vouloir faire appeller tous ſes Capitaines & Officiers, qu'il vouloit voir, pour leur dire adieu à tous, les uns aprés les autres : ce qui fut fait. Là vinrent les Maiſtres d'Hoſtel, Pages, Valets de chambre, Gentils-hommes ſervans, Pallefreniers, Laqueis, Portiers, Sommeliers, Muletiers, & tous autres, auſquels à tous (pleurant & ſe jettant à ſes genoux) il parla humainement, recommandant ores cettuy-cy, ores celuy-là à Monſieur d'Arras, pour les recompenſer ſelon leurs merites; donnant à l'un un cheval, à l'autre un mulet, & à l'autre un levrier ou un accouſtrement complet des ſiens, juſques à un pauvre Fauconnier chaſ-

chaſſieux, boſſu, & mal veſtu, qui ne ſçavoit approcher de ſon Maiſtre, pour luy dire adieu comme les autres de la maiſon, pour eſtre mal en ordre, lequel fut apperceu par le Comte tout derriere les autres pleurer chaudement le treſpas de ſon bon Maiſtre, & fut appellé pour venir à luy : ce que fit le Fauconnier: lequel ſon Maiſtre conſola, & ſi l'interrogea particulierement, comment ſe portoient tels & tels oiſeaux qu'il nourriſſoit. Puis tournant la face vers l'Eveſque d'arras, il luy dit : mon frere, je vous recommande ce mien Fauconnier, & vous prie de mettre en mon Teſtament, qu'il aye ſa vie en ma maiſon tant qu'il vivra: helas! le petit bon homme m'a bien ſervy, comme auſſi il avoit fait ſervice à feu mon Pere, & a eſté mal recompenſé. Tous les aſſiſtans voyant un ſi familier devis d'un ſi grand Seigneur à un petit malotru, ſe mirent à plurer de compaſſion. Puis ayant dit adieu à tous ſes officiers & ſerviteurs, & leur ayant touché en la main, il demanda à boire en riche godet, où il faiſoit ſes grands carrouſſes avec les Colonels, quand il eſtoit en ſes bonnes humeurs : & de fait il voulut boire à la ſanté de l'Empereur ſon Maiſtre. En ſuite dequoy il fit une belle harangue de

ſa vie, & des honneurs qu'il avoit receus de ſon Maiſtre, rendit le collier de la Toiſon d'or au Comte d'Aremberg, pour le rendre à l'Empereur, beut le vin de l'eſtrier & de la mort, ſouſtenu ſous les bras par deux de ſes Gentils-hommes, remercia fort l'Empereur, diſant entre autres choſes, qu'il n'avoit jamais voulu boire en la bouteille des Princes Proteſtans, ny tourner la face à ſon Maiſtre, comme de ce faire il avoit eſté fort ſollicité : & pluſieurs autres belles paroles, dignes d'eternelle memoire, furent dites & proferées par ce brave & bon Capitaine. Enfin ſentant qu'il s'en alloit, il ſe haſta de dire adieu à l'Eveſque d'Arras & au Comte d'Aremberg, les remerciant du vray office d'amy, que tous deux luy avoient fait à l'article de la mort, pour l'avoir aſſiſté en cette derniere cataſtrophe de ſa vie. Il dit adieu de meſmes à tous ces braves Capitaines & Gentils hommes qui eſtoient là ; puis tournant la teſte, & appercevant Monſieur Vezalius derriere luy, il l'embraſſa, & le remercia de ſon bon advertiſſement. Finalement il dit, portez-moy ſur le lit ; il ne fut pas ſi toſt poſé, qu'il mourut entre les bras de ceux qui le couchoient. Ainſi ſuperbement veſtu mourut ce grand Cavalier, à la maniere de

ces

ces braves Cenſeurs, Senateurs, Dictateurs, Ediles, Proconſuls, & autres Princes Romains, qui veſtirent tous leurs robes rougés triomphales, pour s'aſſeoir en leurs chaires d'yvoire, où les ſoldats de Brennus à la priſe de Rome les trouverent aſſis, au milieu de la grande place, penſant que ce fuſſent des Dieux, & les maſſacrerent tous ſans reſpecter leurs barbes. De la meſme façon & royalement voulut mourir Marie Stuard, cette brave Reyne d'Eſcoſſe, allant à la mort & au ſupplice avec ſes plus riches veſtemens qu'elle pouvoit avoir alors, s'eſtant en cela monſtrée magnanime & vrayement Reyne de France & d'Ecoſſe. Ainſi devroient mourir tous les plus Grands de la terre, quand ils ſentent que la derniere heure de leur vie doit ſonner, ſans mourir en la plume comme des canards; puis qu'il ne leur eſt donné de mourir en une journée, aux pieds des Roys & de leurs Generaux d'armées. Belle mort de grand Capitaine, qui certes merite d'eſtre hiſtoriée en une tapiſſerie, pour eſtre ordinairement poſée à la veuë des Princes, des Roys, & des Gouverneurs des Provinces, pour leur ſervir de Patron pour mourir bravement & royalement: ce que ne peut faire Dom Juan d'Auſtriche, peu devant qu'il ren-

Digitized by Google

rendiſt les derniers abbois: mais cela fut fait aprés ſa mort : quand devànt Namur, il fut porté Mort à la veuë de toute l'armée ſi richement veſtu & armé, qu'il a eſté dit, que ſes chauſſes, qu'on luy avoit veſtues le jour de ſes funerailles, valoient plus de cinq mille ducats. J'ay appris tout cecy de vive voix d'aucuns de Flandres, où grands & petits parlent encore aujourd'huy de la mort de ce brave Seigneur, le Comte de Buren: la memoire duquel ne doit jamais perir entre les hommes.

L'Empereur aymoit fort ledit Comte, comme il ayma auſſi fort Monſieur de Reux, qui fut ſon grand Sommelier du corps, & eut de luy de fort honorables charges, & fut un grand Capitaine, grand ennemy des François; ſi bien qu'il ſe vantoit ne penſer jamais bien faire, ſi non quand il pouvoit nuire & faire mal aux François. Il voulut une fois en pleine paix empeſcher Monſieur de Villebon d'avitailler Therouane, dont il eſtoit Gouverneur: de fait il luy devaliſa quelques chariots chargez de grains; à quoy on y remedia aprés par un avitaillement bien armé. Il faloit bien dire que cet homme fut bien ennemy des François, diſoit on lors. Je penſe que c'eſt luy qui fut pris au combat devant Naples;

par Philippin Doria ; qu'aucuns Hiſtoriens nomment Monſieur du Roy, autres Monſieur de Reux, comme j'ay dit.

L'Empereur ſe ſervoit volontiers de Flamans & Bourguignons : auſſi quand il tenoit ſa Cour de Flandres, il la faiſoit tres-beau voir, eſtant compoſée de force braves & grands Seigneurs de diverſes Nations eſtrangeres, & principalement de Flamans & Bourguignons, qui avoient la vogue : ainſi que j'ay oüy dire à ceux & celles qui l'ont veuë.

Il y a eu auſſi Monſieur d'Anchimont, Gouverneur de Bapaume, tres-bon & vaillant Capitaine, & bon biberon : auſſi il n'eut pas pour cela de charge bien grande.

Or de ces trois Meſſieurs, de Buren, de Reux, & d'Anchimont, je n'en parleray pas plus que je viens d'en dire : car ſi je voulois diſcourir de tous en general, ſi amplement comme j'aurois de ſujet, & comme j'ay fait d'aucuns, je n'aurois jamais parachevé ce Livre.

LE COMTE PALATIN.

IL me faut auſſi dire quelque choſe de ce grand Comte Palatin, qi garda fort vaillamment & ſagement Vienne

en

en Auſtriche, contre une ſi grande multitude de Turcs, qu'à les voir camper on euſt penſé que c'eſtoit un petit monde la aſſemblé. Car elle fut aſſiegée & environnée de cinq camps, plantez en divers lieux, ſi bien qu'on eſtimoit le ſiege contenir huit milles de territoire au deſſous de la Ville, ſans conter celuy de l'eau du coſté du Danube; par leſquels ils furent ſi ſerrez, qu'ils ne pouvoient ſortir ny par terre ny par eau, combien qu'ils ne fuſſent point battus en batteries; dautant que leurs groſſes pieces furent miſes à fond en montant à contremont ſur le Danube: mais ils furent bien tourmentez par des mines & des ſappes, qui furent faites par les ſappeurs. Le ſiege ne dura pas plus de trente jours, eſtant commence le troiſieſme de Septembre: & finy le quinſieſme d'Octobre: mais pour ſi peu qu'on le tint, ils furent bien ſecoüez, aſſaillis, minez, ſappez, tant ouvertes de breſches, & combattus, que bien ſervit à ce grand Capitaine & à ſes gens, d'eſtre bien reſolus en courage & valeur. Car en autant d'aſſauts, que les Turcs leur donnerent, autant de fois furent-ils repouſſez, & grand nombre tüez: encore battoit-on les Turcs à grands coups de baſtons, pour les faire aller à l'aſſaut & combattre. En-

Enfin Solyman, qui y eſtoit luy-même en perſonne, comme certes, il eſtoit en tout magnanime, courageux, brave & vaillant, bien depité d'avoir failly ſon entrepriſe, fut contraint d'en partir: mais auparavant il renvoya dans la Ville pluſieurs priſonniers, qu'il avoit pris, avec de belles robes d'or & d'argent, & de ſoye, qu'il leur donna pour preſent, mandant par eux aux Viennois & à leur General, qu'il n'eſtoit pas venu là pour aſſieger & aſſaillir la Ville, avec deliberation & deſſein de la prendre (quelle fineſſe, car notez qu'auparavant il l'avoit menacée de feu & de ſang, ſi elle ne ſe rendoit) ains pour autre cauſe particuliere, & pour rencontrer ſon ennemy Ferdinand, avec lequel il peuſt vuider la querelle d'Hongrie par une noble bataille. Voylà que c'eſt que la gloire, comment elle penetre le cœur des plus barbares. Et par ainſi il partit, non ſans loüer à jamais les Viennois & leur Chef: ainſi que j'ay oüy dire à Monſieur le Baron de la Garde, à qui Solyman en fit le diſcours.

Avec eux eſtoient auſſi trois bons Chefs, le Comte Palatin leur General, le Comte de Roccandolph, premier Maiſtre d'Hoſtel du Roy Ferdinand, & le Comte de Solm, qui avoit fait fort bien

bien auparavant à la bataille de Pavie. J'ay connu ſon fils, ou ſon petit fils au moins. Il fut Lieutenant de Monſieur de Lorraine en Lorraine, & qui avoit deux compagnies dans T...onville, lors qu'il fut pris. Je l'ay connu, & le tiens pour un Gentil-homme de fort belle façon, brave & vaillant, & fort politique en ſa charge, mais on le tient pour cruel. J'ay oüy conter eſtant à Boulogne à quelques anciens, que lors que l'Empereur y fut couronné, ledit Comte Palatin s'y trouva comme il devoit, eſtant un des Principaux Electeurs: mais le Pape, l'Empereur, & tous les Grands, qui eſtoient là luy deferoient tous un grand honneur, non tant pour ſon illuſtre maiſon, ny pour ſon rang, ny pour ſa grand barbe blanche, & ſon beau poil chenu, comme pour le beau ſiege qu'il venoit de frais de ſouſtenir contre un ſi grand effort.

On dit que ce grand ſervice ſignalé fait à la Chreſtienté, fut bien auſſi cauſe que l'Empereur ne luy en donnaſt d'une, aux guerres des Proteſtans, auſſi bien qu'aux autres: car il y eſtoit bien broüillé. Auſſi un tel ſervice meritoit bien d'abolir un crime plus grand deux fois que celuy-là. Il eſt bien vray que Wolfgang Odir, grand Capitaine, m'y ayda bien

bien à ſouſtenir ſon ſiege, dautant qu'il deffit tout à plat l'armée navale du Grand Seigneur, qui montoit à Mont du Danube, là où eſtoit toute ſa groſſe artillerie & ſes munitions, dans les batteaux qu'il mit à fond tres à propos, & deffit les gens qui les conduiſoient.

Ce Comte Palatin laiſſa un fils aprés luy, qui prit nourriture, du Roy François : mais pourtant il fut blaſmé depuis, d'avoir eſté ingrat de cette nourriture ; à l'endroit de ſes petits enfans les Roys d'aprés, & de la France, à cauſe de la grande faveur qu'il preſta aux Huguenots, pour leur avoir envoyé des forces d'Allemagne ; dont il ſe fuſt bien paſſé : car on ne luy demandoit rien, n'y a perſonne, ny à ſon Eſtat. On l'excuſe que pouſſé du zele de ſa Religion il leur fit ce bon office ; car il eſtoit fort religieux, ayant embraſſé plus la Religion de Calvin, que de Luther. Au demeurant c'eſtoit un tres-habile Seigneur, & fort remuant. Il ſe ſervoit pour principal inſtrument du Prince Cazimir ſon ſecond fils, jeune & entreprenant ; qui de meſme que le pere fut accuſé d'ingratitude : car il avoit receu nourriture du feu Roy Henry, & Monſieur de Lorraine & luy eſtoient quaſi nourris enſemble en ſa Cour. Il eſtoit jeune homme, tres-

tres-ambitieux & courageux. Il vint toûjours tres-bien accompagné de grandes forces en France : & ſur tout la derniere fois, que Monſieur le Prince de Condé l'emmena, & ſe joignirent tous deux avec Monſieur le frere du Roy ; & euſſent bien troublé la France ſans la bonté de Monſieur, & la prevoyance de la Reyne Mere, qui fit la Paix ; mais elle couſta bon : car il fallut payer ſes Reiſtres, qui montoient à plus de huit mille Lanſquenets : puis au Prince Cazimir il fallut donner penſions & appointemens exceſſifs, juſques à luy donner la Duché d'Eſtampes.

Au partir de là il rentra en Allemagne, & s'y fit faire triomphe, ny plus ny moins qu'à la mode ſuperbe des anciens Conſuls & Capitaines Romains ; juſques là auſſi (ainſi que je l'ay oüy dire) qu'en ſon triomphe furent menez & conduits une infinité de bœufs, qui avoient eſté pris en France, caparaçonnez & accommodez ny plus ny moins qu'eſtoient ceux deſdits Romains, menez tant en leurs triomphes qu'en leur victimes & ſacrifices Il n'avoit pas eu grand' peine à conquerir ces bœufs, car ils eſtoient en proye à un chacun. Mais quoy ? Il falloit ainſi conduire ce triomphe : autrement penſez qu'il euſt eſté im-

Imparfait & point égal aux Romains anciens. Bref, toute ſolemnité antique des Romains, requiſe en leurs triomphes, ne fut oubliée en ce triomphe de Cazimir ; voulant monſtrer à tous, qu'il avoit triomphé en la France. Si eſt ce que de luy ny des ſiens pour cette fois il n'y eut de trop grands coups ruez. mais voylà telle fut ſon ambition, de triompher auſſi-bien à faux que pour le vray. Il pouvoit pourtant dire que les bagues, les joyaux, les buffets, la vaiſſelle d'argent, les chaines d'or, & ſur tout les beaux eſcus au ſoleil, le pillage & la dépoüille, que luy & les-ſiens avoient faits en France pouvoient beaucoup ſervir au ſujet de ſon triomphe ; & il en pourra dire en diverſes façons ce qu'il voudra. Tant y a que pour ſes venües en France il y a bien fait du mal : car il eſtoit tres-mauvais aux François, n'eſtant ſi zelé en ſa Religion, qu'il ne fuſt confederé à la ligue derniere ; au commencement de laquelle il ſe trouva pour un Mardy gras à Nancy, avec Monſieur de Lorraine & Monſieur de Guiſe ; où ils taillerent & couſurent force beſogne tous enſemble ; & s'il ne fuſt mort à point, il vouloit venir en France contre le Roy d'aujourd'huy, qui l'avoit bien d'autres fois aſſiſté, à ceque je tiens de

bon

Digitized by Google

bon lieu. Auſſi le Roy ne le regretta gueres: je m'en remets à ce qui en eſt. Parlons d'autre ſujet.

DOM ALVARO DE SANDE.

LEs Eſpagnols ont eu en grande eſtime Dom Alvaro de Sande, lequel de ſon temps a eſté reputé parmy les Eſpagnols pour un fort brave, vaillant, & digne Meſtre de camp, & fort politique, grand & ſevere juſtifier, s'acquittant de cet eſtat toûjours tres-dignement quaſi en toutes les guerres de l'Empereur, en Italie, en Piedmont, en Barbarie, en France, au camp de Saint Diſier; bref en une infinité de lieux, & principalement en la bataille des Proteſtans: où il fut eſtimé d'avoir eſté un des plus grands & principaux inſtrumens à ayder au gain de la bataille, avec ſon Infanterie, tres-bien commandée & conduite par luy. Cela ſe trouve par eſcrit; & ainſi que j'en ay oüy conter les particularitez au petit Capitaine Vallefreniere, qui eſtoit alors ſon Page, & en vit tout le paſſe-temps; & l'avoit ſi bien veu & retenu, qu'il faiſoit beau l'oüir & diſcourir; & il paroiſſoit qu'il avoit eſté bien nourry: car il eſtoit un gentil

ſol-

ſoldat, ſage, adviſé, & vaillant. Il fut tüé devant Bourg ſur mer aux troiſieſmes troubles, eſtant venu trouver Monſieur l'Admiral, avec un autre fort vaillant ſoldat & Capitaine, nommé le Capitaine Rouvray, & tous deux vinrent par mer juſques à la Rochelle. Car ledit Vallefreniere eſtoit marié à Dieppe, où il m'avoit une fois feſtiné chez luy, parce qu'il eſtoit fort mon amy. Et ce fut là où il me fit de beaux contes de ſon Maiſtre Dom Alvaro de Sande. Il nous fit auſſi fort la guerre en Piedmont & Toſcane, ayant en teſte Monſieur de Montluc, qui ne luy fit pas grand' peur. tant tous deux eſtoient eſgaux en valeur. Il fit auſſi tres-bien en la bataille de Gerbes, là où combattant vaillamment il fut pris, & mené à Conſtantinople en ſigne de triomphe, & preſenté au grand Solyman, qui le fit garder fort curieuſement & eſtroitement, en faiſant ſerment ſur ſon grand Dieu Mahomet, qu'il ne luy feroit jamais plus la guerre, & qu'il vieilliroit & mourroit en priſon, ſans le vouloir jamais mettre en rançon: car il ſçavoit bien que le Roy d'Eſpagne ſon Maiſtre le racheteroit volontiers de beaucoup. Enfin voyant que pour or ny argent il ne le pouvoit faire rançonner, ny avoir, il envoya prier avec grande

de ſupplication le Roy Charles, ſon beau & bon frere, par le moyen de cette bonne Reyne d'Eſpagne ſa ſœur, d'envoyer une Ambaſſade vers le grand Seigneur, pour le luy demander & le luy donner; dont le Roy (comme je le vis moy eſtant lors à la Cour) depeſcha auſſitoſt Monſieur le Chevalier de Salviaty, qui a eſté depuis premier Eſcuyer de la Reyne de Navarre, homme fort digne pour cette charge, qui en fit l'Ambaſſade, avec danger de ſa vie pourtant, qu'il courut par les chemins, me dit-il a ſon retour. Le grand Seigneur du commencement en fit un peu de refus, à ce qu'il me dit; mais vaincu par les prieres du Roy, il ne l'en voulut refuſer, & luy accorda pour la premiere demande qu'il luy avoit faite; parce que c'eſtoit à ſon advenement à la Couronne, outre plus il luy envoya les plus belles offres du monde. Par ainſi ledit Chevalier s'en retourna libre avec ſon priſonnier, qui ne penſoit rien moins qu'à cela, de devoir à noſtre Roy ſa vie & ſa liberté. Auſſi l'offrit-il à ſa Majeſté par ledit Chevalier. Du depuis le Roy ſon Maiſtre l'envoya pour Viceroy à Oran en Barbarie, où il a finy ſes jours fort vieux & caſſé, s'eſtant acquitté auſſi honorablement de cette charge, comme il avoit fait de toutes les autres. Je

Digitized by Google

Je parlerois volontiers des vaillans Meſtres de Camp, & des braves Capitaines de gens de pied Eſpagnols, mais par ainſi je n'aurois jamais fait. Car il y en a eu tant & tant, que les contant, ma longueur en ſeroit plus facheuſe que plaiſante à ceux qui me liroient : dautant que cette nation a tousjours fait profeſſion valereuſe de l'Infanterie ; comme elle a bien fait valoir en tous les exploits, qu'elle a faits depuis cent ans : car tousjours aux plus beaux combats c'a eſté leur Infanterie, qui s'eſt trouvée pour les biens executer. Ils ont eu du temps des vieilles guerres de Lombardie & d'Italie un Juan d'Urbina, qui a eſté une brave ſoldat & grand Capitaine pour l'Infanterie, ſous ce grand Marquis de Peſcayre, & fort ſon favory, qui l'a bien accompagné en toutes les executions de ſes hautes entrepriſes. Les Eſpagnols le blaſmerent pourtant, de ne s'eſtre hazardé à la priſe de Gennes comme les autres, & de s'eſtre trouvé en lieu peu digne de ſa valeur. L'Hiſtoire du Marquis de Peſcayre le dit. Si avoit-il bien fait en tous autres lieux, & fit depuis encores mieux. Voila que c'eſt de la fortune de la guerre. Mais il repara aprés tout fort bien ; & l'Empereur en faiſoit tres-grand cas, & le regretta fort ;

non pas la Ville de Rome. Car il s'y monſtra fort cruel en toutes ſortes, à cauſe de la mort de ſon General, qui fait tousjours monſtrer le vainqueur cruel en guerre. Il mourut en la guerre de Florence ; ainſi qu'ont fait ailleurs, & en autres guerres force autres Capitaines, qui ont bien ſervi leur Maiſtre, l'Empereur & le Roy d'Eſpagne ; comme ont eſté les ſuivans.

Le Capitaine Corbera fort grand favory dudit Marquis auſſi.
Le Capitaine Medrano.
Le Capitaine Pomaro.
Le Capitaine Volague.
Le Capitaine Hieronimo de Segoma.
Le Capitaine Curilla.
Le Capitaine Maraſalermitano.
Le Capitaine Mercado.
Le Capitaine Errea.
Le Capitaine Guſman Galiego y Luys Galiego dos Hermanos.
Le Capitaine Cuzano.
Le Capitaine Cuzado.
Le Capitaine Luys via Campo.
Le cruel Capitaine Buzardo.
Le Capitaine Diego de Avila.
Le Capitaine Santa Cruz.
Le Capitaine Salazar.
Le Capitaine Gravera.
Le Capitaine Juan de Leva.

Le

Le Capitaine Maramaldo.
Le Capitaine Lopez Ozorio.
Le Capitaine Oqueda.
Le Capitaine Gogna François Favori du Duc de Bourbon.
Le Capitaine Manardaya.
Le Capitaine Solis y Luys Peres de Varguas.
Le Capitaine Juan Bilcain.
Le Capitaine Getano de Grenada.
Le Capitaine Auriques de Eſparça.
Le Capitaine Dom Manriques de Lara.
Le Capitaine Franciſco de Pelguido.
Le Capitaine Juan de Valia.
Le Capitaine Juan d'Eſprue.
Le Capitaine Federic Pacheco.
Le Capitaine Dom Hernando de Toledo, y Triſtan de Virova muy confederados.
Le Capitaine Antonio Lopes, & le Capitaine Baldes y San Martin.
Le Capitaine Salzedo : tous deux de la garde du Roy François eſtant priſonnier.
Le Capitaine Errora.
Le Capitaine Dom Gaſpar de Guſman.
Le Capitaine Amador Navarro.
Le Capitaine Melchior Cumaraggia.
Le Capitaine Dom Alonzo Pimentel.

Digitized by Google

Le Capitaine Orruhuella, y Alvaro de Vegua ſu hijo.
Le Capitaine Moreruella.
Le Capitaine Diego Hernandes
Le Capitaine Rodrigo Pagano.
Le Capitaine Juan Ozorio, & Bernardino de Cordua.
Le Capitaine Bragamonte.
Le Capitaine Baleaçar.
Dom Hernando de Sylva.
Dom Pedro Acunna Montdragon.
Julian Romero. Los dos Salmes.
Dom Gabriël de Peralto.
Le Capitaine Juan de Quixada.
Le Capitaine Naugera.
Le Capitaine Bernardo Montages.
Le Capitaine Morguante.
Le Capitaine Dom Pedro de Guſman.
Le Capitaine Franquezo.
Le Capitaine Oregnitio.
Le Capitaine Pedro Pacheco.
Le Capitaine Caravanantes.
Le Capitaine Caſtillo.
Le Capitaine Dom Juan Manriques.
Le Capitaine Dom Vaſco de Cunna.
Le Capitaine Sanche Bertrando.
Le Capitaine Juan de Caſtilla.
Le Capitaine Auguſtino de Rora.
Le Capitaine Dom Carlos d'Affrica.
Le Capitaine Dom Bernardino de Mendoça.

Digitized by Google

Le Capitaine Juan Junanques de Palenza.
Le Capitaine Amador de Labadia.
Le Capitaine Sanches.
Le Capitaine Caſtillano.

Le Capitaine Caſtaldo, qui eſt celuy qui fut envoyé par l'Empereur Charles à Ferdinand ſon Frere, à la guerre d'Hongrie, où il fit certes de tres-beaux faits.

Il y eut auſſi Bernardo Aldeno, Maiſtre de Camp des bandes Eſpagnoles, que Ferdinand entretenoit en Hongrie à ſes propres couſts & deſpens.

Dom Raymond de Cardona Meſtre de Camp de l'Infanterie Eſpagnole, defaite à la bataille de Cerizoles, aprés qu'elle eut bravement deffait les Etruriens.

Le Capitaine Boemont Ludovic Chezada.
Le Capitaine Bancalo Hernandes.
Le Capitaine Cevedio.
Le Capitaine Chievoſa.
Le Capitaine Saccaral.
Le Capitaine Mendoça.
Le Capitaine Romer Soler.
Le Capitaine Spinoſa.
Le Capitaine Caravajal, de bonne race & noble.
Monſalve de Valance.

Le Capitaine Boca Negra, tüé à la prise de Castro novo.

Sarmiento, Chef des mutinez de Lombardie en la ville de Galeras.

Antonio d'Arragon, envoyé bien à point par l'Empereur avec trois enseignes, pour secourir Jannetin Doria bien agassé des Arabes.

Le Capitaine Michel d'Arragon.

Le Capitaine Molina, Chef des mutinez avant le voyage de Thunis à Naples, que le Marquis du Guast fit jetter dans un sac dans la mer.

Le Capitaine Mandesio.

Le Capitaine Alvaro Guindeo, Rodrigo Ripalia, Francisco Ruitio, qui firent bien au siege de la Goulette, avec Sarmiento, Juan de Luna.

Le Capitaine Gallindo, grand amy du Marquis du Guast.

En somme je n'aurois jamais fait; encore pensé-je en avoir trop nommé, pour la crainte que j'ay d'avoir fait tort à plusieurs autres galans Capitaines que j'obmets; lesquels ont si bien servy l'Empereur & le Roy d'Espagne, en tître de Mestres de Camp & de Capitaines, & tous en grande & brave reputation: que si je les voulois tous nommer, mon livre seroit plus plein de noms que discours.

En

En quoy il faut noter une choſe, que pluſieurs grands Seigneurs, auſquels on donne en Eſpagne la qualité de Dom, s'eſtiment fort honorez d'avoir une compagnie de gens de pied, comme vous en voyez icy en pluſieurs endroits; & meſmes Dom Alonzo Pimentel, qui eſtoit en ſon temps des galans de la Cour de l'Empereur en toutes choſes, & qui fut Viceroy de la Goulette; & puis par ſon malheur bruſlé par ſentence de l'Inquiſition: j'en parle ailleurs.

Par ces noms & ces mots de Dom, qui portent une belle qualité en Eſpagne, comme j'ay dit ailleurs, il paroiſt que force Capitaines, que j'ay nommez cy-devant, ont eſté de bonnes & grandes maiſons, comme je l'ay veu moy même. Mais plus encore; car ils ont voulu honorer leur Infanterie, & s'y jetter en ſimples & privez ſoldats, portant l'arquebuſe, le fourniment, la pique & le corcelet; & ſe rendre ſujets aux loix & regles militaires, comme les moindres: ainſi que j'en ay parlé d'aucuns ailleurs: & on les appelloit les Guſmantes. Je ne ſçay comment ils en uſent aujourd'huy; mais de mon temps cela eſtoit, & leur bandes en paroiſſoient encore plus belles: car la Nobleſſe eſtant meſlée par my la valeur, en fait plus belle monſtre,

Digitized by Google

& multiplication. Auſſi cette Infanterie Eſpagnole a fait, depuis cent à ſix vingts ans en ça, de tres-beaux actes, s'y étant mieux accommodée qu'auparavant, qu'ils s'étoient jettez à porter la zagaye, & à eſtre Genetaires à la mode des Mores & Arabes. Armes certes nullement ſi bien convenables que les armes de l'Infanterie d'aujourd'huy. Auſſi depuis avec elle & leurs armes ils ont fait de beaux effets, comme je viens de dire. Et pour en alleguer un bel exemple, ſans une infinité d'autres; dont j'en ay touché en mes livres; je mets en avant le trait que fit le Marquis de Peſcayre à la bataille de Pavie, que j'ay leu en ſa vie. Il ſe dit donc, & m'en vay le dire en François, tiré de l'Eſpagnol mot pour mot, afin que l'on y adjouſte plus de foy. Que ledit Marquis gagna cette bataille avec ſes arquebuſiers Eſpagnols, contre tout ordre de guerre & ordonnance de bataille; mais par une vraye confuſion & grand deſordre. C'eſt à ſçavoir que quinze cens arquebuſiers des plus adroits, des plus prattiquez, ruſez, & ſur tout des mieux enjambez & des plus diſpos, furent desbandez par le commandement du Marquis de Peſcayre; leſquels (voicy les propres mots) enſeignez par de nouveaux preceptes du Marquis,

quis, prattiquez auſſi par leur longue experience, ſans aucun ordre s'eſtendoient par eſcadres par tout le camp, donnant des tours & faiſant des voltes de ça de là, d'une part & d'autre, avec une grande viſteſſe; & ainſi ils trompoient la furie des chevaux: de façon que par cette nouvelle mode de combattre, non jamais oüye & fort eſmerveillable, & cruelle pourtant & miſerable, ces arquebuſiers empeſchoient avec un grand avantage la vertu de la Cavalerie Françoiſe, qui ſe perdit du tout. Car les hommes joints enſemble, & faiſant un gros, eſtoient portez par terre par ſi peu d'excellens & braves arquebuſiers. Cette confuſe & nouvelle forme de combat ſe peut mieux imaginer & repreſenter que décrire; & qui ſe l'imaginera bien, la trouvera belle & utile: mais il faut que ce ſoient des tres-bons arquebuſiers & triez ſur le volet (comme on dit) & ſur tout bien conduits. Sur quoy j'en fis un jour ce conte à ce grand feu Monſieur de Guiſe dernier, qui le trouva tres-beau & bon, & ſe mettant en diſcours avec moy, me faiſant cet honneur, me dit qu'il y ſongeoit fort, & que c'eſtoit un vray moyen pour attrapper & deffaire un battaillon de cinq ou ſix mille Suiſſes, qui font tant des mauvais,

des braves, & des invincibles, quand ils ſont ſerrez dans leur gros. Et il me dit, que pour bien prattiquer cet exemple, que je viens d'alleguer en cette bataille, il voudroit avoir quinze cens jeunes ſoldats, prattiquez un peu pourtant, comme Baſques, Biſcains, Provençaux, Bearnois, Gaſcons, & Eſpagnols, bien legers de chair & de graiſſe, maigrelins, diſpos, & bien enjambez, & qui volaſſent des pieds (comme l'on dit) point de mouſquets ſur eux, mais de bonnes arquebuſes de Milan, pas trop renforcées pour la peſanteur, mais aſſez moderement & de beau calibre, de bonne trempe pour ne crever : & il vouloit ſur tout que la poudre fuſt bonne & fine, pour bien tirer d'aſſez loin & faire bonne ſaucée : & auſſi point d'eſpées au coſté, de peur d'un embarras, empeſchant la legereté : mais au lieu d'eſpées qu'ils ayent de grandesdagues, comme j'en ay veu d'autrefois porter à nos enfans perdus. Il faudroit auſſi qu'ils fuſſent menez, comme j'ay dit, par de bons Sergens, legers comme eux, ou quelques jeunes Capitaines, prattiquez un peu auſſi : & puis tous ces gentils fantaſſins deſpartis en quatre ou cinq bonnes bandes, ou quelquesfois par eſcadres : l'on verroit

roit l'eſchec aprés que ces gens feroient ſur le gros des ennemis : car ils les viendroient attaquer de pres, ou d'aſſez loin faire des ſalves menuës & frequentes ; & lors que l'on les voudroit charger & aſſaillir, il faudroit que ces gentils arquebuſiers ſe retiraſſent, comme ils verroient à l'œil, & leur faire de las Arremetidas, comme font & diſent les Eſpagnols : bref s'y comporter vaillamment & galamment, en aſſaillant & ſe retirant à la mode des Arabes, qui ſont en telles factions tres-importuns & facheux. Par telle ſorte (me diſoit ledit Seigneur de Guiſe) ils auroient raiſon de ces gros & grands bataillons des Suiſſes, qu'ils perceroient à jour, & les larderoient d'arquebuſades comme des canards. On en pourroit faire de meſmes ſur les Reiſtres, qui ſont tant des mauvais, ſelon les lieux avantageux qui ſe rencontreroient : ainſi qu'il attrappa ceux de Monſieur de la Tour en belle campagne, où nos mouſquets leur nuiſirent beaucoup ; & à Aulneau, où l'arquebuſerien fit ce grand eſchec ſur les Reiſtres, ſelon le commandement qu'il fit à ſes braves Capitaines, qui ſceurent bien obeïr à ce brave General : j'en parle ailleurs.

Aujourd'huy ces Meſſieurs les comperes ſe ſont adviſez ; de flanquer leurs bataill-

taillons d'arquebuſerie, ce qu'ils n'avoient pas fait du temps paſſé : mais ils ne pourroient pas faire grand mal à ces braves & diſpos arquebuſiers que j'ay dits; leurs jambes ne ſont pas ſi legeres ny ſi volantes, que les autres que je vins de dire.

Si Monſieur le Prince & Monſieur l'Admiral euſſent eu de ces gens, lors qu'ils n'oſerent attaquer nos Suiſſes à Meaux, montant à ſix ou ſept mille en un bataillon; & qu'ils euſſent voulu uſer de cette forme de guerre, ils les euſſent bien eſtonnez; & auſſi noſtre petite cavallerie Françoiſe, qui eſtoit avec le Roy parmy eux. Voylà le diſcours, que mondit Seigneur de Guiſe me fit l'honneur de m'addreſſer. Nous parlaſmes encore de ce que nous avons bien eu & avons encore aujourd'huy nos enfans perdus; mais ils ne ſervent qu'à attaquer & à faire quelques eſcarmouches legeres avant les batailles; & lors qu'elles ſe ſont acoſtées & meſtées ils ſe retirent. Ainſi que fit Monſieur de Montluc, comme vous verrez en ſon livre, aprés qu'il eut tres-bien fait ſon devoir avec ſes enfans perdus, à la bataille de Cerizoles, il ſe retira à ſon bataillon, & y prit la pique, & combattit axec le gros. Celà s'eſt veu auſſi tres-bien en nos geur-

res

res & batailles, tant eſtrangeres, que civiles.

Il me ſemble (ſi bien m'en ſouvient) que Monſieur Philippes de Commines raconte, qu'à la bataille de Montlhery les archers du Comte de Charlois combattirent ainſi en confuſion, ſans obſerver aucun rang, leſquels endommagerent fort les noſtres. En la bataille de Cerizoles les Eſpagnols qui avoient deffait les Grariens, vinrent ainſi avec quelques arquebuſiers debandez attaquer Monſieur d'Anguien, qui le fatiguerent juſques à ce qu'ils eurent veu la grande deroute des leurs, dont ils perdirent cœur & ſe retirerent: & par une charge que leur fit Monſieur d'Anguien, par derriere, & Monſieur d'Auſſun par le flanc ils furent deffaits. Voyez les memoires de Monſieur du Bellay ſur ce ſujet. Je n'en parle plus, ſinon pour reprendre mon prémier diſcours. Tant y a que ces arquebuſiers Eſpagnols, ainſi confuſement menez & combattant, firent ſi bien & de telle ſorte qu'ils emporterent la gloire de nous avoir bien eſtrillez en cette bataille de Pavie: ce qu'ils ſceurent tres-bien pronoſtiquer du commencement, aprés qu'ils eurent rompu la muraille du parc, & commencerent à paroiſtre dans la place marchande du camp, ils ſe mirent

rent tous à crier d'une allegreſſe, *Aquyſta el Marques conſus arquebuſeros Eſpanoles:* j'en parle ailleurs.

Et pour plus ample confirmation de ce bel exploit de cette arquebuſerie Eſpagnole, j'ay oüy conter à aucuns anciens, & ſi l'ay je leu dans les Annales de Bouchet, qu'aprés cette bataille Madame la Regente; tres-ſage & adviſée Savoyarde, envoya par toute la France, & principalement és bonnes villes; tant des frontieres que autres, des commiſſaires, Maiſtres des requeſtes, & autres Officiers, pour leur recommander leur devoir, leur fidelité, la conſervation & vigilance ſur leurs places; & entr'autres choſes ſur tout, qu'ils euſſent à ſe pourvoir de bonnes arquebuſes, armes ſeules & propres, dont les ennemis s'eſtoient ſi bien pourveus & aydez, à deffaire le Roy & ſon armée en cette bataille. A quoy obeïrent les viles & pays, non pour en uſer, mais pour en faire leur proviſion ſeulement: car ils demeurerent long-temps ſans s'en pouvoir accommoder, tant ils amoient leurs arbaleſtes. Du depuis, il y a environ ſoixante ans, il s'en ſont ſi bien accommodez, qu'ils en font leçon aux autres.

LE

Digitized by Google

LE COMTE LUDOVIC LADRON ou LODRON.

OR comme il y a eu parmy les Eſpagnols, au ſervice de l'Empereur Charles & du Roy ſon fils, de bons & braves Capitaines & Meſtres de camp; il y en a eu auſſi force bons & vaillans Allemans, qui les ont bien & fidelement ſervis; leſquels ſi je voulois tous conter, je n'aurois jamais fait. Je me contenteray d'en nommer quelques quatre ou cinq, comme ce brave Comte Ludovic Ladron, lequel ayant tresbien ſervy ſon Maiſtre, aux vieilles guerres d'Italie, s'en alla en Hongrie ſervir le Roy Ferdinand, par le commandement de l'Empereur : où il rendit de beaux & vaillans combats. Mais à la fin il fut malheureux, par une honorable mort pourtant, qu'il receut auprés de la ville de Gara, proche du Pont d'Eſſek en Hongrie; où aprés un grand deſordre & la fuite de pluſieurs Capitaines de Ferdinand, qui abandonnerent leur camp aux Turcs, & reſtant encores quelques braves Capitaines de l'armée, qui n'avoient voulu fuïr ny ſuivre les autres, ils eſleurent ſoudainement ledit Comte Ludovic Ladron pour leur General; lequel

quel mal volontiers en voulut prendre la charge, comme leur disant n'en estre pas digne; mais vaincu de prieres, par une noble pitié & grandeur de courage il la prit, & l'exerça tres-bien tant que la fortune le luy permit. Et ainsi qu'il haranguoit ses gens à bien faire, il y eut un vieux routier, un soldat Allemand, qui s'advança & luy dit : Cela est bien aisé à dire à vous brave Capitaine Ladron, à vous qui estes monté à l'advantage sur un bon cheval, & semble que déja vous adviſiez à vous sauver. A quoy Ladron aussi-tost y pourveut, & ayant mis pied à terre, tira son espée & couppa les jarrets de son cheval (Monsieur de Taix en fit de mesmes à la bataille de Cerizoles, comme j'en parle en son lieu.) Alors Ladron ayant fait cela, & se sentant le cœur assez haut, il dit, *Aujourd'huy compagnons, vous m'aurez pour Capitaine & pour soldat tout ensemble à combattre à pied avecque vous en mesme fortune: & pour vous, faites si bien que vous sayez victorieux, ou mettez fin à vostre service de guerre, par une mort honorable avec moy, non sans vous en vanger bien auparavant.* Ayant ainsi parlé, il fut assailly des Turcs fort furieusement, où il monstra bravement l'effort de sa derniere vaillance : car estant griefvement blessé, & em-

& empeſché d'une fange gliſſante à ne combattre plus, & perſuadé de ſe rendre pluſtoſt que de ſe faire achever; il fut receu avec trois enſeignes d'Infanterie, qui luy reſtoient, à compoſition: & jettant les armes bas il fut pris & gardé, avec tout le reſte de ſes gens, comme gens de ſinguliere proüeſſe. Mais le Baſcha Mahomet voyant, que pour ſes bleſſeures il n'euſt ſceu le conduire à Conſtantinople, le grand Sultan Soliman deſirent fort de le voir pour ſa grande valeur, il commanda à ſes gens de l'achever & de le tüer, avec d'autres grands Capitaines: & les teſtes en furent emportées pour don & beau preſent audit grand Seigneur, qui les regarda de travers & avec horreur, ainſi qu'on les luy preſenta; car elles commençoient à puir, & commanda qu'on tüaſt tous les autres priſonniers. Mais les braves Janiſſaires firent là un trait genereux; car ils commencerent à ſe vouloir mutiner, ſi on faiſoit maſſacrer ces braves gens, qu'ils avoient pris à leur mercy & ſur leur foy. A quoy le grand Seigneur ayant ſongé, revoqua auſſi-toſt ſa parole, & ils eurent la vie ſauve. C'eſtoit bien braver ſon Empereur, & luy apprendre à faire ceſſer telles cruautez. Qu'euſſent ſceu faire mieux nos Soldats Chre-

Chreſtiens, que firent là ces braves Janiſſaires ? Encore aucuns n'en euſſent pas fait de meſmes. Maintenant pour retourner à ce bon Capitaine Làdron, je dis que l'Empereur & le Roy ſon fils ſe ſont fort bien trouvez & bien ſervis de cette race de Ladrons, qu'ils ont tousjours tres-bien entretenus de bonnes payes & penſions. J'en ay connu un au ſecours de Malte, qui eſtoit Colonel de trois mille Lanſquenets, & il faiſoit tres-bon voir tant les ſoldats que le Colonnel. Je ne ſçay s'il eſtoit fils ou petit fils de celuy, que je viens de nommer. Il avoit une tres-belle façon, haut, de belle taille & noir. Je le vis quand il fit la reverence à Monſieur le Grand Maiſtre, & l'un & l'autre ſe rendirent du reſpect.

On m'a dit que luy, ou ſon fils, & ſes troupes furent à la conqueſte de Portugal, & y ſont encore pour la garde ; où ils font tres-bien leur devoir en toute fidelité, reſſentant tres-bien leurs gens aguerris de longue main, & plus que nouveaux ſortant du pays.

ALISPRAND MANDRUZZO.

IL y eut ce brave Aliſprand Mandruzzo, de bonne race, & Frere du Cardinal de Trente, lequel tout plein de courage & fort jeune, un peu avant la bataille de Cerizole, promit au Marquis du Guaſt, qu'avec ſon ſeul regiment, qui ne montoit à plus que de trois mille hommes, il défairoit tous les Suiſſes qui ſe preſenteroient devant luy, & leur abbattroit le cœur, pour ne faire tant des braves & des vaillans par deſſus tou-

toutes les autres nations. Il ne le fit pourtant pas, mais il ne tint pas à luy, ny à tres-bien combatre, comme vous verrez. Car ainsi que les bataillons marchoient pour s'affronter, luy qui marchoit un peu devant son battaillon, comme c'estoit son devoir, avec sa pique, il defia & fit signe de la main avec le gantelet, & de la voix, au Capitaine de la Mole, tres-vaillant Capitaine aussi de l'autre party, de commencer le combat avant les autres de personne à personne; ce que l'autre ne refusa pas; & ils vinrent tous deux à se rencontrer de telle façon, que s'estant transpercez les visages par coups fourrez (comme en ce temps là on usoit de ces mots) tous deux tomberent par terre; la Mole ayant receu le coup de pique mortel au dessus de l'œil, joignant le bord de sa bourguignotte; & Alisprand ayant la joüe percée jusques à l'oreille. Estant donc ces deux braves Capitaines tombez par terre comme morts, les premiers rangs commencerent à se joindre; & à rendre un furieux & sanglant combat sans s'amuser à relever les deux Capitaines d'une part ny d'autre. La Mole y mourut, & l'autre demeura entre les morts, où il fut trouvé aprés la bataille, reconnu vif, & bien pensé & guery des nostres.

Il faut loüer certes ces braves Capitaines de leurs braves courages, & de leurs braves addresses, à si bien mener & conduire leurs piques, que l'un ny l'autre ne faillirent nullement leur coup: bien contraires à une infinité de nos Cavaliers de la Cour, que l'un a veus, & voit encore aux combtas de la barriere, que

que de cent combattans il ne s'en trouvera pas une douzaine, qui rencontrent si bien leurs coups, que la pluspart ne donnent contre le col, contre l'estomach, ou contre les espaules. Au Diable le coup qu'ils donnent contre la visiere de la salade, contre la jouë, le front, & la teste: car c'est là justement où il faut donner, tant pour la beauté: que pour un bon besoin, quand il y faut venir à bon escient. Les Seigneurs de Lorge & Vaudray, dit le beau, ne furent pas si heureux, ny si sanglans en leurs deffis & combats, qu'ils firent au siege de Mezieres: car & l'un & l'autre ayant donné leurs coups de pique ordonnez, ils se retirerent sans avoir gagné aucun avantage l'un sur l'autre, ce disent les memoires de Monsieur de Bellay. Ainsi la fortune joüe son jeu, avec aucuns bien, avec d'autres mal, comme il luy plaist favoriser & desfavoriser ses gens.

J'ay connu deux freres de Monsieur de la Mole, braves & vaillans Gentils-hommes Provençaux, dont l'aisné étois Mestre de Camp des bandes Françoises, qu'il amena de Ferrare en France, comme j'en parle ailleurs: lequel laissa aprés soy deux braves enfans pareils au Pere. Ce fut grand dommage du jeune, qui fut executé à Paris; car il avoit beaucoup de vertus: j'en parle ailleurs.

FINIS.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google